André Caroff

LA TÉNÉBREUSE Mme ATOMOS

ANGOISSE

FLEUVE NOIR

André Caroff

LA TÉNÉBREUSE Mme ATOMOS

ANGOISSE

FLEUVE NOIR

ANDRÉ CAROFF

LA TÉNÉBREUSE
Mme ATOMOS

COLLECTION « ANGOISSE »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint – Marcel – PARIS – XIIIe

© 1968 « Éditions Fleuve Noir » Paris.

CHAPITRE PREMIER

On était en février, et trois mois s'étaient écoulés depuis la tragédie de Williamsburg, au cours de laquelle Bob Beffort et le docteur Soblen avaient trouvé la mort.

Certes, Smith Beffort et les forces U.S. avaient réussi à détruire l'île Atomia, réduisant en cendres la formidable puissance de M^me^ Atomos, mais cette dernière était toujours vivante(1).

Pendant ces trois mois, Smith Beffort avait surtout recherché sa femme. Mie Azusa-Beffort, lancée à la poursuite de M^me^ Atomos afin de venger son fils de ses propres mains.

Or, les deux femmes échappaient à toutes les recherches. Cependant, le F.B.I. et les membres de la force « Dragon Vert » ne ménageaient pas leur peine, passaient au peigne fin tout le territoire, vérifiant scrupuleusement les plus incroyables informations relatives à l'une ou à l'autre des deux Japonaises, mais tous leurs efforts restaient vains.

Bien sûr, Beffort avait sa petite idée en ce qui concernait M^me^ Atomos. La terrible femme n'avait-elle pas annoncé qu'elle reconstituerait aisément sa fortune en « prenant l'argent là où il se trouvait »? Apparemment, ce n'était pas une parole en l'air, car, depuis novembre, le pays connaissait une recrudescence d'attaques à main armée, de crimes et de vols de toutes sortes. Néanmoins, il était difficile, sinon impossible, de savoir avec certitude quels étaient les délits commis par M^me^ Atomos et, par conséquent, à quel rythme elle amassait l'argent destiné à construire une nouvelle armée du crime qui serait utilisée contre les États-Unis.

Cela était inquiétant, sans plus. Quoi qu'elle fasse, M^me^ Atomos ne pourrait jamais retrouver la fantastique puissance qui avait fait trembler les

Américains pendant des années, ni terroriser les foules ni dicter ses conditions à la Maison-Blanche ainsi qu'elle en avait manifesté l'intention…

En bref, M^me^ Atomos n'était plus l'Ennemie n° 1, mais un simple malfaiteur qui, tôt ou tard, serait capturé par la police au cours d'une rafle…

À moins que la terrible femme ne parvienne à réaliser un exploit absolument imprévisible en l'état actuel des choses.

Donc, Beffort savait à peu près à quoi M^me^ Atomos consacrait ses activités. En revanche, il ignorait totalement ce qu'était devenu sa femme, et cela avait beaucoup plus d'importance à ses yeux.

Ce jour-là, il se trouvait dans le bureau de J.E.E., plus en visite que pour le travail, et écoutait le rapport verbal de l'un des agents s'occupant encore de vérifier que l'Organisation Atomos avait bel et bien été démantelée.

— … Que la meilleure preuve que nous puissions fournir au Département d'État est représentée par la disparition totale du cadavre du Singe. À la minute même où l'île Atomia était réduite en cendres, les gardes ont vu le cadavre fondre littéralement dans son cercueil de verre. Or, il se trouvait là depuis très longtemps, intact malgré tout, et comme prêt à revivre si un miracle avait pu se produire.

James Edward Evans hocha la tête.

— *Okay* ! Bliss, vous pouvez disposer.

Le G'man salua Beffort et quitta la pièce. Quand la porte se fut refermée, J.E.E. dit :

— Et voilà, Smith ! Les États-Unis sont définitivement débarrassés de M^me^ Atomos…

— Pas de M^me^ Atomos, rectifia Beffort, mais de son Organisation. Je ne vous cache pas que j'aurais préféré le contraire, car la disparition de l'une aurait automatiquement entraîné celle de l'autre, ce qui n'est pas le cas inversement.

J.E.E. eut un geste d'insouciance.

— Après les dangers que nous avons vécus, avouez que nous sommes maintenant en droit de respirer !

— C'est vrai, Evans, mais n'oubliez pas que mon fils et ce pauvre Soblen ont payé notre victoire de leur vie… Personnellement, j'ai encore un compte à régler avec M^me^ Atomos.

J.E.E approuva.

— Je sais, Smith, je sais. Mais, auparavant, il vous faut retrouver Mie, n'est-ce pas ?

Beffort serra les mâchoires, se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. Il avait l'air découragé et l'était effectivement. Tout cela durait depuis trop d'années et, alors que la partie semblait acquise, d'autres soucis et d'autres problèmes naissaient brusquement…

— Comment voulez-vous que nous la retrouvions, Evans ? Elle a exactement imité M^me^ Atomos dans l'espoir de la rejoindre et de l'abattre, et elle n'abandonnera pas sa chasse avant d'avoir atteint son but. Elle a de l'argent, une arme redoutable…

— Le pistolet paralysant ?

— Oui, et elle sait s'en servir… Je crois que rien ne l'arrêtera.

J.E.E haussa les sourcils.

— Mie est sur les dents depuis trois mois, dit-il. Elle se cache pour nous échapper tout en essayant d'obtenir des renseignements sur la femme qui a tué son fils. Parallèlement, et tout en disposant de moyens beaucoup plus importants, nous poursuivons vainement le même but. Si vous voulez m'en croire, Smith, votre femme renoncera sous peu ! Il est impossible qu'elle ne comprenne pas la vanité de ses efforts !

— C'est une lionne à qui on a pris son petit, Evans !

— Possible, mais c'est une lionne intelligente… Puis, elle doit aussi penser à vous ! Comment aurait-elle oublié que M^me^ Atomos a juré de vous tuer ?

Beffort eut un sourire sans joie.

— M^me^ Atomos a juré de tuer les Beffort ! Mie est aussi en danger, et c'est pourquoi nous devons la retrouver. Dans sa lutte contre M^me^ Atomos, elle ne fait pas le poids… D'autant plus qu'elle n'était pas complètement guérie lorsqu'elle s'est enfuie de la clinique de Williamsburg.

Evans leva les yeux.

— Vous voulez dire que son comportement n'est pas tout à fait normal ?

— C'est évident, murmura Beffort. En vérité, il est surprenant qu'elle n'ait pas complètement perdu la raison ! Souvenez-vous que Mie a assisté à l'épouvantable scène au cours de laquelle Bob…

Il laissa sa phrase inachevée, détourna le regard. Evans comprenait son émotion. Le petit Bob avait été dévoré par un tigre sous les yeux de sa mère paralysée d'horreur…

Il se produisit un silence, puis Beffort reprit :

— En outre, il ne faut pas oublier que Mie a subi une opération du cerveau extrêmement délicate. Cela se passait à Atlanta, le jour où les chirurgiens lui retirèrent le cerveau-moteur…

Evans leva les bras au ciel.

— Allons ! Après cette opération, Mie était tout à fait normale ! Ne dramatisez pas, Smith…

Beffort quitta son siège, alla se planter devant la fenêtre, et dit :

— Je ne dramatise pas. Je tente simplement d'expliquer le comportement de ma femme et j'y parviens malaisément. Logiquement, après la mort de Bob, elle aurait dû se rapprocher de moi, avoir besoin de consolation… Au lieu de ça, elle s'est jetée dans une poursuite sans espoir.

Evans pianota du bout des doigts sur son sous-main. Lui aussi commençait à croire que Mie avait perdu la raison. Depuis novembre, elle n'avait donné aucune nouvelle à son mari. Cela n'était pas banal.

— Si elle n'est pas folle, continua Beffort, pourquoi ne donne-t-elle pas signe de vie ? Un coup de téléphone me rassurerait, et elle sait parfaitement que je ne m'opposerais pas à ses projets… Au contraire ! À nous deux, nous ferions un bien meilleur travail ! C'est une chose qu'elle ne peut ignorer…

Il refit face à Evans et dit :

— Mais je cherche une explication alors que la vérité est beaucoup plus proche de la logique que nous ne l'imaginons !

— C'est-à-dire ?

— Mie poursuivait M^me^ Atomos, et cette dernière avait juré qu'elle tuerait Mie. Au départ, nous savons que les deux femmes avaient donc en tête une idée de meurtre. Maintenant, supposons qu'elles se soient rencontrées, que la bagarre ait eu lieu, et que l'une ait triomphé… À votre avis, qui a gagné ?

J.E.E. ne répondit pas, c'était inutile. Disparue depuis trois mois, Mie Azusa-Beffort pouvait parfaitement être morte.

— Vous n'avez pas d'opinion ? demanda Beffort.

— Vous avez une façon de présenter les choses qui force à ne conclure que dans un seul sens, mais, après réflexion, je ne crois pas que les événements se soient déroulés de cette manière.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que M^me^ Atomos se serait empressée de vous faire savoir la mort de votre femme. Pour mieux vous convaincre, je suis sûr qu'elle vous aurait expédié sa tête ! Pour M^me^ Atomos, ce serait le meilleur moyen de vous mettre K.O. ! Et c'est le but qu'elle recherche, pas vrai ? Vous êtes son

adversaire le plus acharné ; les plus irréductibles abandonneraient le duel à présent que M^me^ Atomos est à terre, mais pas vous ! Elle sait que vous la poursuivrez tant qu'il vous restera un souffle de vie, un soupçon de force, et faute de pouvoir vous éliminer par une action directe, elle ne manquerait pas l'occasion de vous traumatiser ! Donc, j'en conclus que Mie est toujours vivante.

Beffort opina.

— Elle est vivante, mais en sursis ! Je suis persuadé que M^me^ Atomos arrivera à la capturer si nous n'intervenons pas entre-temps.

Evans resta muet. Depuis trois mois, lui-même et Beffort agitaient le flacon en tous sens sans rien en tirer, et ces interminables palabres finissaient par le fatiguer. Puis, le F.B.I. et la force « Dragon Vert » ne parvenaient pas à découvrir la moindre trace de Mie…

Soudain, l'interphone ronronna. Evans commuta, et la voix du secrétaire lâcha :

— Sir, nous venons de recevoir un message du bureau de Billings, dans le Montana, et il concerne M^me^ Beffort.

— M^me^ Beffort ! Bon sang ! Parlez ! Où est-elle ?

— Dans une maison de repos située à cinq kilomètres de la ville, non loin d'Acton…

— Depuis quand ? jeta Beffort.

— Il semble que votre femme soit là-bas depuis plus d'un mois, fit le secrétaire qui avait reconnu la voix du G'man, mais elle n'avait aucun papier d'identité sur elle au moment où on l'a trouvée errante en rase campagne.

Evans et Beffort échangèrent un coup d'œil. Evans dit dans le micro incorporé :

— Dans quel état est-elle ?

— Pas mauvais sur le plan physique. Sir… Il se tut, probablement parce que Beffort écoutait.

Evans ordonna :

— Pas de cachotterie ! Dites ce que vous savez.

— Le rapport est bref, Sir, reprit le secrétaire avec une gêne évidente, mais il semble bien que M^me^ Beffort n'ait plus toute sa raison… Elle a été incapable de donner son nom, ne se souvient plus de son passé et paraît ignorer complètement ce qu'elle est venue faire dans le Montana.

— *Okay* ! fit Evans. Donnez-moi l'adresse de cette clinique.

Beffort le regarda machinalement noter l'adresse de la maison de repos. Il pensait aux épreuves qui l'attendaient là-bas…

---oOo---

L'avion se posa dans l'après-midi sur le terrain du Billings Municipal Airport et Smith Beffort en descendit. Il avait tenu à venir seul, pour plusieurs raisons, mais principalement afin d'éviter qu'une fâcheuse publicité ne soit donnée à son déplacement-éclair. Malheureusement, et comme cela se produit souvent en pareil cas, les journalistes n'avaient pas lâché de gaieté de cœur l'inépuisable source de titres à sensation que fournissaient périodiquement les interventions dramatiques de M^me^ Atomos.

Aussi, personne n'ignorait dans la presse que Mie Azusa avait disparu, et chacun se tenait à l'affût dans l'espoir d'être le premier à découvrir sa retraite. Comme le F.B.I. et la force « Dragon Vert », la presse avait ses enquêteurs, tous lancés aux trousses de M^me^ Atomos et de Mie Azusa-Beffort !

Beffort quitta le hall principal de l'aéroport, passa devant la librairie et sursauta en apercevant le titre du journal local qui s'étalait sur six colonnes : *M^me^ Beffort, alias Mie Azusa, alias Miss Atomos, disparue après l'affaire de Williamsburg, se reposait depuis un mois dans notre région !*

Beffort acheta le journal, grimaça en constatant que le journaliste en savait autant que lui-même sur l'adresse de la maison de repos et sur les circonstances ayant présidé à l'admission de Mie Azusa-Beffort…

C'était une catastrophe ! Sous peu, la nouvelle serait reprise par l'ensemble de la presse de tout le pays, et M^me^ Atomos n'aurait plus qu'à frapper !

Crispé, Beffort prit un taxi et se fit conduire à la maison de repos. Elle était située sur la route d'Acton, dans un endroit très retiré, à l'écart de toute habitation, et un haut mur la ceinturait. Beffort régla sa course, renvoya le taxi et sonna à la grille. Un instant s'écoula, et Beffort nota l'extraordinaire silence qui régnait sur les lieux. Puis un visage maigre s'encadra dans le voyant et fit :

— Si vous êtes journaliste, vous pouvez ficher le camp ! Le docteur Enright a donné des instructions pour…

— Je ne suis pas journaliste, coupa Beffort. Je viens voir ma femme. Elle se nomme Mie Azusa-Beffort.

— Vous avez des papiers ?

Beffort montra sa carte du F.B.I., et le gardien fit pivoter l'un des battants.

— Excusez-moi, dit-il, mais le docteur Enright a été assiégé par un tas de types qui voulaient prendre des photos… Il a dû appeler la police pour s'en débarrasser.

Beffort franchit le seuil, et le gardien referma la porte, tira des verrous, plaça une barre de sécurité…

— Comment les journalistes ont-ils appris que ma femme se trouvait ici ? demanda Beffort.

— C'était fatal, fit le gardien. Nous avons été obligés de nous adresser à la police pour parvenir à savoir qui était votre femme…

— Pourquoi n'a-t-elle pas été dirigée sur l'hôpital municipal comme c'est la règle en pareil cas ?

— C'est le docteur Enright lui-même qui a trouvé M^me^ Beffort errant sur la route. Il faisait un froid terrible et votre femme était dans un état d'épuisement total. Il l'a prise à bord de sa voiture et l'a amenée ici pour la soigner… Mais, je pense que le docteur pourra mieux vous renseigner que moi. Si vous voulez me suivre ?

Beffort lui emboîta le pas et les deux hommes longèrent une longue allée bordée d'arbres. Le froid était effectivement très vif, et des plaques de neige subsistaient encore sur les pelouses. Que diable Mie était-elle venue faire dans cette région ?

Au détour de l'allée, Beffort aperçut la maison de repos. Elle était carrée, comportait trois étages et un toit pentu en ardoises bleuâtres. Les volets de chaque chambre étaient grands ouverts, mais, devant la fenêtre, il y avait une série de barreaux.

— Quel genre de pensionnaires abritez-vous ?

Le gardien haussa les épaules.

— Dépression nerveuse, principalement.

— Pourquoi n'y a-t-il personne dans le parc ?

— C'est l'heure de la sieste… Puis, il fait beaucoup trop froid en ce moment pour que le docteur Enright autorise les promenades.

Il monta quatre marches, poussa une porte, laissa passer Beffort et referma.

— Attendez ici, je vais prévenir le docteur Enright.

Il disparut au bout du couloir, et Beffort s'assit dans l'un des fauteuils de la salle d'attente. Il éprouvait une curieuse sensation de tristesse.

L'ambiance de cette maison était mélancolique, étrange, et il y flottait une vague odeur de médicaments. Puis, le silence y était trop profond. Beffort avisa un cendrier et alluma une cigarette. Dans quel état allait-il retrouver sa femme ?

— Le docteur vient tout de suite.

Beffort sursauta. Le gardien était devant lui et il ne l'avait ni vu ni entendu. Il remercia d'un signe de tête et le type s'éloigna silencieusement sur ses semelles de crêpe.

Beffort écrasa sa cigarette à moitié fumée, fit quelques pas à travers la pièce. Il n'aimait pas cette maison, ni le gardien, sentait déjà qu'il n'aimerait pas non plus le docteur Enright.

— Monsieur Beffort ?

Beffort se retourna, vit un jeune type en costume de ville.

— Docteur Enright.

Il était souriant, plutôt sympathique. Beffort tendit la main et dit :

— Content de vous connaître. Si je comprends bien, ma femme vous doit la vie ?

— N'exagérons rien ! protesta Enright. La route qu'elle suivait est assez fréquentée et si je n'étais pas passé, quelqu'un d'autre aurait recueilli M^me^ Beffort. Néanmoins, je reconnais que le hasard a bien fait les choses…

— C'est ce que je voulais dire. Comment va-t-elle ?

Enright sourit.

— Elle est en bonne santé.

— Ne tournez pas autour du pot, voulez-vous ?

— Elle est en bonne santé, répéta le docteur, c'est un point important même si vous croyez le contraire. Maintenant, espérons qu'elle se réveillera quand vous serez en sa présence. Jusqu'à présent, elle n'a toujours pas réussi à se rappeler son nom et elle ignore tout de son passé… Suivez-moi.

CHAPITRE II

La chambre était au premier étage, à l'extrémité d'un long couloir mal éclairé et portait le numéro 6. Une infirmière se tenait dans un bureau équipé d'un tableau d'appel, d'une immense armoire contenant des produits pharmaceutiques, et d'un téléphone intérieur.

Enright stoppa devant elle et murmura :

— Miss Toohey, voici M. Beffort…

— Enchantée, coupa l'infirmière.

— Il vient voir sa femme, continua le docteur. Est-elle réveillée ?

Miss Toohey consulta une grosse montre d'homme qu'elle portait d'une manière assez fantaisiste à la hauteur du coude.

— Il faudra attendre un peu, M^me^ Beffort dort généralement jusqu'à quatre heures et il n'est que trois heures trente.

— Bien, décida Enright, nous allons attendre.

Il prit familièrement Beffort par le bras, et dit en l'entraînant vers le palier :

— Je pense que vous n'en êtes pas à quelques minutes, n'est-ce pas ? Si vous y tenez, nous pouvons évidemment réveiller votre épouse, mais comme elle est sous l'influence de tranquillisants, je vous le déconseille. Venez, nous allons attendre dans mon bureau…

Beffort le suivit sans discuter. Il se sentait prodigieusement inutile. Habitué à l'action, il souffrait de ne rien pouvoir faire pour Mie et subissait un obligatoire passage à vide.

— Asseyez-vous, invita Enright. Une cigarette ?

Beffort accepta, battit du briquet et demanda :

— J'ai appris que ma femme se trouve chez vous depuis un peu plus de quatre semaines. Comment se fait-il que vous n'ayez pas découvert plus tôt son identité ?

Enright écarta les mains.

— Vous savez, sur le moment, je me moquais bien de savoir qui elle était ! Je l'ai hospitalisée sans m'occuper du reste et Miss Toohey s'est chargée de prévenir la police.

Cela uniquement parce que votre épouse n'avait sur elle aucun papier, et que les circonstances particulières…

— Un instant, intercala Beffort ; quand vous l'avez rencontrée sur cette route, qu'est-ce qui vous a fait penser qu'elle pouvait avoir besoin de secours ?

— Mais, s'étonna Enright, je pensais que vous étiez au courant ! M^me^ Beffort se promenait à sept heures du matin dans la campagne couverte de neige, à une centaine de mètres de la route, sans manteau et avec des chaussures de ville ! Par déformation professionnelle, je surveille toujours les gens qui rôdent aux alentours de ma clinique. Dans le passé, il est arrivé que certains de mes malades fassent le mur sous le coup d'une lubie et, en apercevant M^me^ Beffort, j'ai immédiatement pensé que je me trouvais devant un de ces cas. J'ai arrêté ma voiture et me suis porté à sa rencontre. Naturellement, j'ai constaté que votre femme ne comptait pas parmi mes pensionnaires, mais son attitude était assez étrange pour que je m'inquiète de sa santé. Elle n'a pas répondu à mes questions. J'ai vu qu'elle tremblait de froid, qu'elle semblait plongée dans une profonde hébétude, et je l'ai conduite jusqu'à ma voiture…

— Elle ne portait pas de sac à main ?

— Rien, cher monsieur, rien du tout ! Et comme l'endroit où je l'ai trouvée est isolé, et que de surcroît elle ne suivait pas la route, j'en ai déduit qu'elle allait à l'aventure, peut-être sous l'effet d'une crise d'amnésie… Bref, je l'ai amenée ici et Miss Toohey lui a prodigué ses soins. Par la suite, j'ai de nouveau tenté d'interroger M^me^ Beffort, sans résultats appréciables. Elle sait qu'elle est en traitement dans une clinique, mais ne cherche pas à savoir quand elle en sortira ni comment elle y est venue. Pour le moment, il est évident que ses souvenirs ne remontent pas au-delà de son réveil dans la chambre 6. Elle me connaît ainsi que Miss Toohey, écoute la radio sans nul intérêt, lit les journaux de même, et n'adresse pas du tout la parole aux autres malades quand elle les rencontre dans le parc…

Enright secoua la cendre de sa cigarette, s'adossa confortablement à son siège, et reprit :

— Je ne savais que penser de son état et me livrais à toutes sortes de suppositions. J'étais persuadé qu'elle avait subi un choc moral très violent et, pour l'avoir examinée, n'étais pas loin de croire que la cicatrice qu'elle porte au crâne pouvait être la trace d'une grave intervention chirurgicale, relativement récente, peut-être ancienne d'un ou deux ans, et qui avait laissé des séquelles venant de prendre une tournure imprévue. J'en étais donc là, lorsque j'ai appris que ma malade était Mie Azusa, ex-Miss Atomos, etc.

— Conclusions ?

— Pour moi, monsieur Beffort, il ne fait aucun doute que la tragédie de Williamsburg est à l'origine de la maladie de votre femme… À sa place, d'autres auraient complètement perdu la raison. M^me^ Beffort s'est contentée de tirer inconsciemment un trait sur le passé.

Beffort hocha la tête. Il comprenait simplement que Mie n'était plus intégrée à la société et que le restant de ses jours s'écoulerait probablement entre les quatre murs d'une maison de repos… Ainsi, après un laps de temps non calculé, M^me^ Atomos arrivait malgré tout à ses fins !

Le docteur Enright dit :

— Maintenant, je crois que nous pouvons monter. Il est seize heures.

Beffort lui emboîta le pas et les deux hommes regagnèrent le premier étage. Au milieu du couloir, ils rencontrèrent l'infirmière qui dit :

— M^me^ Beffort est réveillée. Je l'ai prévenue que quelqu'un désirait la voir, et elle m'a répondu que cela ne l'intéressait pas, qu'elle refusait de parler avec un étranger. Elle semble passablement excitée, docteur.

Beffort regarda Enright.

— Qu'en pensez-vous ? s'enquit-il.

— Il faut essayer, fit fermement le médecin. Mentalement parlant, votre femme n'a plus rien à perdre. Suivez-moi.

Il longea le couloir, frappa à la porte 6 et poussa le battant sans attendre de réponse. Beffort entra derrière lui, ressentit un petit pincement au cœur en se trouvant devant Mie. Elle était assise sur son lit, le dos calé par deux oreillers, observait tranquillement ses deux visiteurs. Elle était un peu pâle, de cette pâleur particulière qu'ont ceux qui gardent la chambre trop longuement, mais son regard était comme voilé.

— Bonjour, dit Enright, voici le docteur Beffort.

Il s'écarta brusquement, démasquant complètement Beffort, mais Mie n'eut pas la réaction escomptée. Elle inclina légèrement le front et reporta son attention sur Enright. Celui-ci dit :

— Vous ne reconnaissez pas le docteur Beffort ?

Mie secoua négativement la tête.

— Il vous a cependant rendu visite deux ou trois fois, prétendit Enright. Il revient aujourd'hui pour vous poser quelques questions d'ordre médical. Acceptez-vous de lui répondre ?

Mie hésita et dit finalement :

— Oui, mais je n'ai rien de spécial à lui dire…

— Cela n'a pas d'importance, fit Enright d'un ton enjoué, le docteur Beffort veut bavarder amicalement avec vous.

— Je n'ai pas envie de bavarder.

— Faites un petit effort, pria gentiment Enright.

— Je ne parlerai pas, assura Mie en dévisageant fixement Smith Beffort.

Embarrassé, Enright pivota vers le G'man et souffla :

— Dites-lui quelque chose, sans quoi elle va se buter et vous ne pourrez rien en tirer !

Gorge serrée, Beffort s'approcha doucement du lit.

— Si vous ne voulez par parler, dit-il, cela ne fait rien. Je resterai sur cette chaise et nous écouterons la radio sans échanger un seul mot…

Mie le détailla de la tête aux pieds, sourit.

— Vous avez l'air gentil, docteur. Je veux bien que vous restiez un instant à condition de me donner des cigarettes.

— Tiens ! fit Enright, vous ne m'aviez pas dit que vous fumiez ?

Mie eut un petit rire, rougit, et dit :

— Je n'osais pas, voyez-vous ? Miss Toohey prétend que le tabac est un poison violent, et je ne désirais pas la contrarier. Elle ne fume pas et ne peut comprendre… Le docteur Beffort a les doigts jaunes de nicotine et il comprend.

Enright jeta un coup d'œil à Beffort.

— Vous pouvez lui donner des cigarettes, mais si elle ne veut pas parler, ne la forcez pas. Je reviendrai dans un instant, après avoir vu les autres pensionnaires.

Il se dirigea vers la porte et quitta la chambre.

Smith Beffort s'assit, tira de sa poche ses cigarettes. Mie en prit une, l'alluma au briquet de son mari, souffla fortement la fumée en direction du

plafond, recommença… Beffort était fortement intrigué. Mie ne fumait jamais. Puis, le regard voilé de la malade paraissait s'être singulièrement éclairci depuis que le docteur Enright avait disparu.

— Vous ne fumez pas, docteur ?

Beffort alluma une cigarette, saisit un clin d'œil que Mie lui adressait, se fit attentif. L'ambiance venait soudain de se modifier très sensiblement. Si Mie n'était pas complètement folle, elle tentait de lui faire comprendre quelque chose comme si un tiers se fût trouvé dans la pièce.

Autre clin d'œil, nouvelle bouffée de fumée, petit mouvement de l'index l'invitant à se rapprocher…

Beffort fit imperceptiblement glisser sa chaise en disant :

— Vraiment, vous ne voulez pas bavarder ?

— Non, fumez !

Maintenant, Beffort n'était qu'à quelques centimètres de sa femme. Mie baissa la tête et murmura :

— Attention ! Smith. Ici, il y a un micro et on me surveille certainement par l'intermédiaire d'un voyant. Il faut faire beaucoup de fumée, vous comprenez ?

Smith Beffort demeura de marbre, mais sa stupeur était énorme. Mie n'était pas folle. Mie était toujours sur la piste de M^me^ Atomos et sa présence en cette clinique devait évidemment faire partie d'un plan soigneusement conçu. Les détails de ce plan lui échappaient complètement, mais il savait que, désormais, il pouvait faire confiance à sa femme. Déjà, elle avait préparé un entretien secret en prétendant qu'elle refusait de bavarder avec le docteur Beffort. Ainsi, personne ne s'étonnerait du silence qui régnerait dans la chambre 6. Ensuite, elle avait exprimé le désir de fumer, en espérant que la fumée des cigarettes établirait dans la pièce un rideau protecteur. Le voyant devait être installé dans le plafond et c'est là que la fumée s'accumulerait tout d'abord…

— Cela va prendre un temps fou, murmura Beffort.

— Non, il suffit que Miss Toohey ne voie pas bouger nos lèvres… Comment allez-vous, Smith ?

— Beaucoup mieux depuis un moment. Pouvez-vous me dire ce que vous avez fait pendant ces trois mois ?

— J'ai suivi la piste de M^me^ Atomos, fit Mie sur le même ton à peine audible, mais sans jamais parvenir à la rejoindre.

— Comment avez-vous suivi sa piste ?

— Mme Atomos a commis une série de crimes tout au long du chemin qui lui a fait traverser les États-Unis. Je crois qu'elle a déjà amassé une fortune considérable, car ses victimes étaient toujours des gens riches. C'est cela qui m'a guidée d'État en État, et parce que j'avais pris le départ au bon endroit, c'est-à-dire au magasin d'antiquités de Savannah en Géorgie…

Beffort se souvenait. Après la désintégration de l'île Atomia, c'était dans ce magasin que Mme Atomos avait repris forme humaine après son extraordinaire voyage de télétransport par signaux électromagnétiques(2).

— Donc, continua Mie à voix basse et en lâchant périodiquement un nuage de fumée, j'ai suivi sa piste, car je m'attendais aux crimes qu'elle allait commettre. Chacun d'entre eux fut pour moi une borne indicatrice de direction. Le voyage dura près de cinq semaines et je finis par arriver ici, à Billings dans le Montana. Pendant trois jours rien ne se passa, puis un couple de bijoutiers fut assassiné dans son appartement de Broadwater Avenue. Une somme importante avait été enlevée d'une commode où le bijoutier avait coutume de ranger son argent avant de le porter à la banque, et les journaux disaient que les crimes avaient, sans aucun doute, été commis par un familier des lieux. Cela ne concordait plus avec l'idée que je m'étais faite des nouvelles méthodes de Mme Atomos. Pourtant notre ennemie se trouvait bien à Billings, j'en aurais mis ma main au feu… En enquêtant discrètement, je sus très vite qu'une certaine Marie Toohey avait travaillé chez les bijoutiers. Elle était infirmière et faisait périodiquement des piqûres à la bijoutière, mais cela remontait à une dizaine de jours et la police avait elle-même relaxé Marie Toohey après l'avoir interrogée sur son emploi du temps le jour du double assassinat. D'autre part, il était impossible que Mme Atomos ait eu le loisir de se documenter suffisamment sur les bijoutiers pour connaître l'endroit précis où ils cachaient leur argent. Donc, j'en déduisis que Marie Toohey et Mme Atomos étaient complices. Faute de pouvoir trouver la seconde, je surveillais l'infirmière. Après son service, elle rentrait habituellement chez elle, dans la 18e Rue, et n'en sortait plus que pour revenir à la clinique Enright au petit jour. Un soir, cependant, Marie Toohey se rendit dans un bar situé vers Vétérans Park et monta au premier étage où il me fut impossible de la suivre. Elle y resta environ une heure, regagna sa voiture et rentra chez elle. J'abandonnais là ma filature, déjà consciente d'avoir fait une erreur en n'essayant pas immédiatement de savoir qui elle avait rencontré dans ce bar, et revint vers Vétérans Park. Là, le garçon me révéla que la grande femme maigre – c'est

le signalement de Marie Toohey – s'était assise à une table déjà occupée par une Asiatique d'un âge indéterminé, qu'elles avaient papoté un long moment, et que la femme maigre était partie la première par la porte de devant. En redescendant, je vis que l'établissement comportait effectivement une autre sortie et compris que c'était évidemment par là que M^me^ Atomos…

— Fichtre ! souffla Beffort. Vous ne pouvez pas réellement être certaine qu'il s'agit d'elle.

Mie lui dédia un regard tranquille.

— Je suis sûre que c'était elle, Smith. Depuis la mort de notre fils, il me semble que je serais capable de la sentir, comme un chien flaire son gibier, à condition de connaître son odeur. Puis, cela coïncidait trop bien avec mes recoupements… Je venais donc de manquer M^me^ Atomos, mais je savais qu'elle était à Billings pour un certain temps.

— Comment en êtes-vous arrivée à cette conclusion ?

— Tout simplement parce que c'était la première fois depuis son départ de Savannah que M^me^ Atomos travaillait avec quelqu'un ! J'ignore comment elle a décidé Marie Toohey à lui servir d'indicatrice, mais puisque cette dernière n'est pas morte, il faut croire que M^me^ Atomos compte se servir d'elle en d'autres occasions. À vrai dire, je crois fermement que Marie Toohey est depuis un mois le plus ancien membre de la nouvelle Organisation Atomos !

— Chut ! souffla Beffort. Vous parlez trop haut. Mie…

Ils restèrent silencieux un moment. Dans la clinique, il n'y avait aucun bruit, mais Beffort éprouvait la sensation d'être observé. Le rideau de fumée ne formait au plafond qu'un voile dérisoire. Si Marie Toohey épiait le couple par le truchement d'un voyant installé dans le plancher de l'étage supérieur, elle devait être beaucoup plus gênée par sa position plongeante que par la fumée des cigarettes.

Mie éteignit son mégot, tendit la main et dit à haute voix :

— Donnez-moi une autre cigarette, docteur.

Beffort offrit son paquet, chuchota :

— Ne croyez-vous pas que nous devrions entamer une conversation ?

— Pourquoi ? fit Mie sur le même ton. Marie Toohey croit que j'ai perdu la mémoire et estime sans doute que mon comportement est normal. Depuis que je suis ici, je m'efforce de me conduire en femme capricieuse et j'ai même réussi à abuser le docteur Enright. Alors, il me faut continuer.

— Pourquoi en êtes-vous venue à vous faire admettre dans cette maison de repos ?

Mie tira sur sa cigarette, sourit.

— Marie Toohey était le seul lien qui me rattachait à M^me^ Atomos. Vivre ici était un bon moyen de ne pas la perdre de vue. D'autre part, je désirais savoir jusqu'à quel point elle servait M^me^ Atomos. Il semble que cette dernière ne lui fasse pas entièrement confiance, car, depuis que je suis arrivée ici, Marie Toohey s'est conduite très aimablement envers moi. Comme ce n'était pas le but que je poursuivais, je me suis résignée à téléphoner au journal local pour lui révéler mon identité.

Beffort grimaça.

— Je croyais que c'était la police qui…

— J'ignore ce qu'a fait la police, mais je sais que les journaux ont parlé de moi grâce à mes indications téléphoniques d'avant-hier soir. Voyez-vous, Smith, le téléphone extérieur est au bout du couloir et personne ne se méfiait de moi puisque je devais être endormie par les calmants. Inutile de vous dire que je ne prends rien de tout cela. Comme le traitement du docteur Enright ne comporte pas de piqûres, je jette les pilules dans les cabinets, vide les boissons dans le lavabo, et conserve les yeux grands ouverts. C'est ainsi que j'ai vu Marie Toohey installer un micro sous la table que vous voyez là-bas, et creuser un trou dans l'angle du plafond pour y fixer un voyant grand-angulaire. Tout cela s'est passé hier, après la parution des journaux, et prouve que M^me^ Atomos a enfin décidé de s'occuper de moi !

Beffort soupira. Voilà où Mie voulait en venir en se faisant admettre dans la clinique du docteur Enright !

— Vous êtes complètement folle. Si M^me^ Atomos lui en donne l'ordre, Marie Toohey vous fera absorber un poison qui vous expédiera directement dans l'autre monde.

— Ce n'est pas si simple, Smith, fit Mie sur le même ton tranquille. Si je meurs, il y aura enquête et la police comprendra tout de suite que l'on m'a assassinée. Miss Toohey sera de nouveau interrogée et sa position sera très mauvaise. Déjà compromise dans l'assassinat des bijoutiers, elle ne pourrait espérer s'en tirer une nouvelle fois. Puis, ses éventuelles révélations risqueraient également de perdre M^me^ Atomos…

— Alors, vous pensez que M^me^ Atomos renoncerait à accomplir sa vengeance par peur de la police ?

— Non. Elle va essayer de me tuer, mais très subtilement.
— Comment ?
— Je l’ignore, mais j’espère bien frapper avant elle !

CHAPITRE III

Le docteur Enright frappa et entra sans attendre une invitation. Il vit le nuage de fumée qui flottait dans la pièce, fronça les sourcils.

— Cette tabagie n'est pas raisonnable, docteur Beffort, reprocha-t-il en allant entrouvrir la fenêtre. Voici près d'une heure que vous êtes avec ma malade ; avez-vous eu le temps de vous forger une opinion sur son état ?

Beffort se leva.

— Elle a effectivement complètement perdu la mémoire, dit-il d'une voix sourde et en s'efforçant d'afficher une mine consternée. Elle ne sait pas qui je suis, ni ce qu'elle est venue faire au Montana.

Il avança d'un pas et dit plus bas :

— Elle a même oublié l'existence de M^me^ Atomos…

Enright secoua la tête. Comme tous les Américains, il n'ignorait rien de la lutte que livraient les Beffort à la sinistre Japonaise. Beffort ajouta confidentiellement :

— Elle ne se souvient ni de son fils ni du docteur Soblen, c'est désespérant…

— Accepte-t-elle le dialogue ?

— Non, elle se contente d'écouter mais cela l'ennuie visiblement. Franchement, je ne vois pas comment la ramener à la réalité.

En parlant, il se rapprochait de la table où se trouvait le micro installé par Miss Toohey. Enright le suivit machinalement, pensant que Beffort désirait ne pas être entendu de sa femme.

Le G'man dit :

— De toute manière, je ne peux la laisser ici éternellement. Rien ne s'oppose à ce qu'elle revienne à Washington, n'est-ce pas docteur ?

Enright opina.

— Je vous ai dit qu'elle était en bonne forme physique, et elle pourrait se lever si elle le désirait. Mais, comme beaucoup de malades souffrant de dépression nerveuse, votre femme se sent en sécurité au lit. Là, elle est délivrée de toute obligation, de toute responsabilité, et elle n'a pas besoin de faire montre d'initiative.

Beffort fit mine de réfléchir. Si Mie parvenait si aisément à tromper Enright sur son état, c'était précisément parce qu'elle avait eu une vraie dépression nerveuse à Williamsburg, et qu'elle calquait son actuel comportement sur celui qui l'avait obligée à garder la chambre après la mort de Bob et de Soblen. Si un homme comme Enright « marchait », il n'y avait pas de raison pour que Miss Toohey et M^me^ Atomos soupçonnent la vérité. Mie voulait que M^me^ Atomos se dévoile en tentant une agression. Le meilleur moyen de hâter cette tentative consistait à faire croire que Mie allait sous peu repartir chez elle, qu'elle serait de nouveau sous la protection du F.B.I., et qu'il deviendrait pratiquement impossible d'attenter à ses jours.

— Je ne vais pas la bousculer, dit Beffort. Avec votre appui, je compte la décider à se laisser transporter jusqu'à Washington par l'inconnu que je suis devenu à ses yeux. En procédant par petites étapes, nous devrions parvenir à lui faire admettre qu'elle serait mieux soignée là-bas que chez vous…

Enright fit la moue.

— Ce n'est pas très aimable pour moi, mais je crois que nous arriverons à un résultat assez rapidement. Continuez à jouer votre rôle de docteur, tâchez de capter sa confiance, quitte à me faire passer pour un incapable, et je gage qu'elle vous suivra sans rechigner. Pour cela, il serait bon que vous veniez souvent la voir au cours des journées qui vont suivre.

Il regarda du côté de Mie qui affectait de lire et dit :

— Le mieux serait que vous soyez ici à demeure, mais je n'ai malheureusement plus de chambre disponible.

— C'est dommage, regretta Beffort qui songeait à la sécurité de sa femme. Je vais m'installer à Billings. Avez-vous un hôtel à me recommander ?

— Non, pas spécialement. En revanche, je connais bien les patrons d'une auberge située tout près d'ici. En y louant une chambre, vous seriez à moins de quinze minutes de marche à pied et pourriez même y prendre vos repas.

— Cela m'intéresse. Comment se nomme cette auberge ?

— Elle ne porte pas d'enseigne particulière. Si vous êtes venu en voiture, vous n'avez pu manquer de la voir au bord de la route, quelques centaines de mètres avant le chemin qui conduit à ma clinique.

— Je suis venu en taxi et n'ai pas de moyen de locomotion.

Enright balaya l'air de sa main.

— Sans importance. Je vais demander à Miss Toohey de téléphoner pour retenir une chambre, et je vous y conduirai tout à l'heure en rentrant chez moi. Restez avec votre femme, je viendrai vous chercher…

Il fit demi-tour et quitta la pièce. Beffort entendit un rapide martèlement de pas dans la chambre située à l'étage supérieur, comprit que Miss Toohey abandonnait son poste afin de répondre à l'appel d'Enright. Il marcha jusqu'au lit.

— Maintenant, Mie, nous pouvons parler sans crainte d'être écoutés. Je viens d'avoir une conversation avec Enright…

— J'ai à peu près suivi cette conversation, Smith. Enright est très coopératif, n'est-ce pas ?

Son ton alerta Beffort.

— Que voulez-vous insinuer ?

— Il n'a pas dit la vérité en prétendant qu'il n'avait plus de chambre disponible. Ce matin, il lui en restait encore une. Pourquoi n'a-t-il pas voulu vous la donner ?

— Depuis ce matin, dit Beffort avec calme, il a pu accueillir un nouveau malade. Ne voyez pas tout en noir. Mie. Le temps est passé où M^me^ Atomos persuadait les gens de la servir en leur greffant un cerveau-moteur dans le crâne.

— C'est vrai, soupira Mie, je ne parviens pas à croire que M^me^ Atomos a perdu sa puissance. Pourquoi avez-vous dit à Enright que vous alliez m'emmener à Washington ?

— Pour que Miss Toohey le sache et qu'elle en informe M^me^ Atomos. Lorsque cela sera fait, probablement dans la soirée, il est évident que votre vie ne tiendra plus qu'à un fil. Si l'on vous attaque dans votre chambre, avez-vous de quoi vous défendre ?

Mie ouvrit le tiroir de sa table de nuit, souleva une serviette de toilette, et Beffort aperçut la crosse striée du fameux pistolet paralysant.

— Bon sang ! Comment avez-vous réussi à introduire cette arme dans la clinique ?

Mie referma le tiroir et dit :

— Avant de me faire « sauver » par le docteur Enright, j'avais assez bien calculé mon affaire, Smith. Je ne portais rien sur moi quand Miss Toohey m'a déshabillée, mais le pistolet était depuis la veille sur le mur d'enceinte et je n'ai eu que la peine de le récupérer au cours d'une promenade.

Beffort hocha la tête.

— Vous avez pensé à tout, c'est d'accord, mais vous ne pouvez demeurer éveillée vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! Si j'étais Miss Toohey, je choisirai la nuit pour m'introduire dans votre chambre…

— Miss Toohey n'a rien à faire à la clinique la nuit.

— Qui la remplace ?

— Une jeune infirmière. Elle est surtout chargée de téléphoner à Enright lorsque quelque chose ne va pas, mais cela ne s'est jamais produit depuis que je suis ici.

Beffort plissa les lèvres.

— Je n'aime pas beaucoup cette situation, Mie. Vous courez un risque terrible et je serai incapable de vous protéger. À mon avis, nous devrions abandonner votre plan.

— En avez-vous un de rechange ?

— Oui. J'arrête Miss Toohey, je la conduis au central du F.B.I. de Billings, et je l'oblige à me dire où se cache M^me^ Atomos. C'est très simple et remarquablement efficace !

Mie lui prit la main.

— Ne soyez pas bête, Smith. M^me^ Atomos est trop prudente pour avoir révélé à Marie Toohey des choses qui pourraient la perdre. Puis, si vous arrêtez l'infirmière, M^me^ Atomos l'apprendra sûrement très vite et disparaîtra une nouvelle fois…

Beffort ne trouva rien à objecter. Mie en profita pour ajouter :

— Dans cette affaire, notre grande chance réside dans le fait que M^me^ Atomos ne sait pas que nous sommes sur sa piste. Bien sûr, elle a appris que je suis hospitalisée dans la clinique du docteur Enright, peut donc en déduire que j'étais à sa poursuite, mais puisque j'ai perdu la mémoire…

Beffort ne cacha pas son scepticisme.

— Impossible qu'une femme comme elle ne soupçonne pas le piège ! Il y a trop de coïncidences dans cette histoire. Tout aurait semblé plus vraisemblable si vous étiez tombée « malade » à Washington, par exemple ! Nous aurions fait le nécessaire pour que les journaux parlent de vous,

discrètement, à la façon dont on dévoile un secret, et le résultat aurait été le même. Votre présence ici sent le coup monté. M^me^ Atomos ne…

Il s'interrompit, car un cri venait de retentir dans le parc. Il bondit à la fenêtre, l'ouvrit, passa la tête entre les solides barreaux, vit une lueur ondulante qui jouait sur le sol râpé.

— Qu'est-ce qu'il y a, Smith ?

Beffort sentit une odeur de brûlé, entendit des craquements, se retourna.

— Sortez de ce lit, Mie, et habillez-vous ! J'ai l'impression que M^me^ Atomos vient de passer à l'action !

Mie rejeta les couvertures, fila vers l'armoire où étaient rangés ses vêtements. Au même instant, la voix du docteur Enright hurla :

— Au feu ! John, Miss Toohey, aidez les malades à évacuer la maison !

Il y eut une explosion sourde, quelque part au rez-de-chaussée et un nuage de fumée noire monta d'un jet jusqu'à la fenêtre. Beffort la ferma afin d'éviter les appels d'air, fonça sur la porte. Déjà, le couloir et le palier disparaissaient dans la fumée. Personne n'était visible, mais des cris d'affolement arrivaient des étages supérieurs. Avec ses fenêtres garnies de barreaux, la clinique était une prison d'où il serait difficile de s'échapper.

— Mie, dépêchez-vous !

La jeune femme acheva d'agrafer sa jupe, enfila ses chaussures, rejoignit son mari sur le seuil. À cette seconde précise, une langue de feu grimpa en ronflant dans la cage de l'escalier et s'étala brusquement dans le couloir. L'incendie gagnait avec une stupéfiante rapidité, rongeait déjà les murs et les planchers avoisinant l'escalier, s'étendait de seconde en seconde en dégageant une fumée nauséabonde qui serait bientôt irrespirable. Beffort referma la porte.

— Impossible de fuir par là !

Mie tâta le plancher, se releva.

— Il est encore froid, ce qui signifie que le feu n'a pas gagné cette aile de la maison.

Beffort comprit ce qu'elle voulait dire, chercha des yeux un objet assez solide pour arracher une lame du plancher. Si Marie Toohey avait pu installer facilement un voyant dans le plafond, cela prouvait que la construction était assez légère…

— Il faudrait au moins une barre à mine ! jura Beffort.

Mie et lui échangèrent un regard. Le temps était extrêmement limité. La maison craquait de toutes parts, et la fumée commençait à sourdre sous la

porte. Plus loin, des malades hurlaient, mais leurs cris étaient comme estompés par les ronflements de l'incendie. La chambre 6 n'avait pas encore été touchée, cependant cela n'était qu'un répit de quelques minutes, un cadeau du destin qu'il fallait absolument mettre à profit…

Malheureusement, une chambre de clinique ne comprend aucun objet ressemblant de près ou de loin à une barre à mine. Beffort se convainquit vite qu'il ne trouverait pas là ce qu'il cherchait. Il ouvrit de nouveau la porte, recula devant le rideau de flammes qui rongeait l'étage, referma sauvagement. Par un phénomène assez courant, les étages supérieurs flambaient avant le rez-de-chaussée en raison de l'appel d'air que produisait la cage d'escalier, et il fallait s'attendre à de prochains effondrements.

En haut, les malades s'étaient tus, et même le docteur Enright avait cessé ses appels au secours.

Mie s'assit sur le lit. Elle était livide, regardait d'un œil dilaté le plafond qui se craquelait au ras de la façade. La chaleur devenait intolérable et la fumée s'épaississait dans la chambre, piquait les yeux, bloquait les poumons.

— Nous n'en sortirons pas, Smith !

Soudain, la lumière s'éteignit et la lueur brève du court-circuit fulgura en même temps que la porte éclatait sous la pression des flammes. Une gerbe de feu éclaboussa la chambre, lécha le lit. Beffort et Mie se réfugièrent près de la fenêtre, sourcils et cheveux roussis. La façade chauffait terriblement et les vitres explosèrent tandis que le plafond continuait doucement à se désagréger.

Beffort toussa, s'essuya les yeux. Devant lui, il voyait les cinq barreaux qui les condamnaient à mort, puis, brusquement, tout s'écroula et Beffort n'eut plus que le vide en face de lui. Il sentit qu'il glissait, agrippa la main de sa femme, sauta dans une gerbe d'étincelles et un fantastique fracas de débris cascadant, se retrouva brutalement dans une relative fraîcheur, en train de courir aux côtés de Mie alors que la maison s'effondrait totalement derrière eux et que le ciel paraissait entrer en fusion…

Plus loin, sous les arbres, ils s'arrêtèrent, muets de stupeur de se voir indemnes, à peine brûlés aux mains, mais fatigués au point de devoir s'allonger sur le sol gelé. Après avoir pris leur fils et leur meilleur ami, le destin leur devait bien ce miracle…

---oOo---

Depuis le mur d'enceinte, Beffort et Mie assistèrent à l'arrivée tardive des pompiers qu'accompagnaient des ambulances et une escouade de policiers.

La clinique n'était plus que ruines fumantes et, au premier regard, on doutait qu'il y eût encore des survivants. Beffort entraîna sa femme vers la grille et ils partirent sans avoir été remarqués. Ils stoppèrent à l'intersection de la route et du chemin, se lavèrent dans un ruisseau aux eaux glaciales, brossèrent leurs vêtements couverts de plâtre. Sous le petit pont, ils firent le point tandis que les premières ambulances passaient au-dessus d'eux.

— Maintenant, commenta Beffort, nous savons que M^me^ Atomos ne reculera devant rien pour nous exterminer. Il se peut qu'elle nous croie morts, mais je ne pense pas qu'elle se satisfasse d'une demi-certitude. Néanmoins, un certain temps va s'écouler avant qu'elle apprenne que nous avons échappé aux flammes. À nous de profiter de ce délai pour attaquer.

Mie se laissa aller contre lui. Elle était épuisée, subissait le contrecoup nerveux éprouvé dans la chambre 6.

— Dans l'immédiat, dit-elle, je suis incapable d'aller plus loin, Smith. Je suis morte de fatigue et vous parlez d'attaquer comme si c'était une chose facile ! Sans Marie Toohey, nous ne pourrons jamais remonter jusqu'à M^me^ Atomos…

Beffort serra sa femme contre lui.

— Pour l'instant, pas question d'agir. Nous allons gagner Billings, prendre une chambre d'hôtel sous un nom d'emprunt et refaire peau neuve.

— Comment allons-nous aller à Billings ?

— Plus loin, sur la route, il y a une auberge. C'est là que le docteur Enright devait m'amener. Venez, elle se trouve à une dizaine de minutes.

Ils remontèrent sur la route, plongeant dans le fossé chaque fois qu'une voiture arrivait de la clinique, atteignirent l'auberge sans incident. Beffort laissa sa femme au-dehors, pénétra dans l'établissement et demanda à téléphoner. La salle était pleine de journalistes et nul ne lui posa de question. Il s'enferma dans la cabine, appela un taxi, régla sa communication et alla retrouver Mie qui patientait dans l'ombre.

— Tout va bien, la rassura-t-il. Dans cette auberge personne ne vous a vue et ma présence n'a pas surpris. Plus tard, seul le chauffeur de taxi pourra témoigner avoir transporté un couple, mais encore faudrait-il que quelqu'un ait l'idée de l'interroger.

Mie le dévisagea.

— Vous allez laisser croire à tout le monde que nous avons péri dans le sinistre ? Même à J.E.E., à Owen Bernitz et à Akamatsu !

— Certainement pas ! Nous téléphonerons à J.E.E. lorsque nous serons installés à l'hôtel et lui demanderons d'alerter Akamatsu et la force « Dragon Vert ». Si M^me^ Atomos a décidé de s'établir à Billings, c'est évidemment parce qu'elle y disposait d'un refuge. Souvenez-vous que l'Organisation Atomos avait creusé des milliers d'abris souterrains à travers les États-Unis, et que nous n'en connaissons que quelques-uns. Certes, M^me^ Atomos ne pourra plus utiliser son rayon désintégrateur, ni son mur électromagnétique. Elle va donc s'abriter dès qu'apparaîtra une menace, mais ne disposera plus que des armes classiques pour riposter à nos coups. Désormais, disons que la lutte sera moins inégale…

Des phares surgirent du tournant. Beffort leva la main et le taxi s'arrêta à sa hauteur.

— C'est vous qui avez appelé par téléphone ? s'enquit le conducteur.

Beffort confirma et embarqua avec Mie. Quinze minutes plus tard, le couple prenait une chambre à l'hôtel Morosco et se faisait inscrire sous un nom d'emprunt. Pour tous, ils seraient M. et M^me^ Wynand, de Fairbury, Nebraska.

Peu après, Smith Beffort appelait Washington et dévoilait à James Edward Evans les grandes lignes de son plan.

CHAPITRE IV

Le lendemain tous les journaux de la région annonçaient la catastrophe de la clinique Enright, la mort de ce dernier, celles des malades et du personnel hospitalier, et ajoutaient que « selon toute vraisemblance » Mie Azusa et Smith Beffort avaient également trouvé la mort dans le sinistre…

Marie Toohey était la seule rescapée. Dans une brève déclaration, elle révélait que le docteur Enright l'avait libérée de son service vers dix-huit heures trente, soit une demi-heure avant l'incendie, et qu'elle se considérait réellement comme miraculée.

Bizarrement, aucun journal ne parlait d'attentat. On disait simplement qu'une chaudière avait explosé au sous-sol, mais qu'avant de tirer des conclusions quant aux origines de la catastrophe, il fallait attendre le jugement des experts.

— Evans s'est bien débrouillé, fit Beffort, et les journalistes doivent ruer dans les brancards ! Ils doivent se demander à quoi rime cette comédie puisqu'ils ignorent que M^me^ Atomos est à Billings…

La sonnerie du téléphone l'interrompit. Mie décrocha, se trouva en communication avec Yosho Akamatsu.

— Bonjour, Mie, fit le policier japonais, je suis arrivé ce matin à Billings. Alors, il paraît que M^me^ Atomos est dans les parages ?

— C'est exact, Yosho, et n'oubliez pas que nous sommes réduits en cendres !

— Je sais, madame Wynand. Je n'ai pas manqué de vous demander sous ce nom à la réception. Pouvez-vous me passer votre mari ? Evans n'a pas été très bavard…

Smith vint en ligne.

— Comment va, Yosho ?

— Bien, fit laconiquement le Japonais. Je pense qu'il en est de même pour vous après l'attentat auquel vous venez d'échapper. En tout cas, cela prouve que M^me^ Atomos n'a pas le moins du monde l'intention de ranger ses billes ! Evans m'a dit que vous aviez du travail pour moi. De quoi s'agit-il ?

— Une filature, Yosho. Une certaine Marie Toohey qui habite dans la 18^e^ Rue au numéro 316. Si vous avez lu le journal local, vous devez être au courant ?

— Je sais qui elle est. Pourquoi cette filature ?

— Selon nos déductions, cette femme serait le premier membre de la nouvelle Organisation Atomos. C'est évidemment elle qui a flanqué le feu à la clinique d'après les instructions de M^me^ Atomos.

— En résumé, vous voulez que je piste cette Marie Toohey dans l'espoir qu'elle me conduira jusqu'à sa maîtresse ?

— Affirmatif.

— *Okay* ! Smith, je prends le quart immédiatement. Votre hôtel peut-il être considéré comme le P.C. au cours de cette opération ?

Beffort hésita, et dit finalement :

— Pour le moment nous partons un peu sur les chapeaux de roues et nous reconsidérerons la question lorsque nous serons mieux organisés. Téléphonez ici si vous avez du nouveau. Je ne bougerai pas tant qu'Owen Bernitz ne m'aura pas signalé son arrivée. Ensuite, disons vers midi, quelqu'un prendra votre place. Cela vous va ?

— Parfaitement. Je rappellerai vers midi.

Akamatsu raccrocha, héla un taxi en maraude et se fit conduire au numéro 316, dans la 18^e^ Rue. Là, il régla sa course, traversa le trottoir et pénétra carrément dans l'immeuble. Sur une boîte aux lettres, il repéra la plaque de Marie Toohey, apprit qu'elle perchait au cinquième et dernier étage et s'offrit le voyage par le truchement de l'ascenseur.

Il employait une méthode empirique, mais il avait conscience de jouer une partie de blitz. Avec M^me^ Atomos, il fallait aller vite sous peine de se retrouver ligoté avant d'avoir remué le petit doigt.

Akamatsu sonna à la porte de Marie Toohey, entendit un frôlement, et une voix demanda :

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

Réaction de vieille fille méfiante. Mais cela arrangeait considérablement le spécial japonais. Il avait voulu s'assurer que l'infirmière était chez elle, quitte à se dévoiler, atteignit son but sans se trahir.

— Je voudrais parler à Miss Toohey, fit-il à travers le battant.

— À quel sujet ?

— Je suis journaliste…

— Cela ne m'intéresse pas ! lâcha sèchement l'infirmière, j'ai déjà dit tout ce que je savais. Passez votre chemin et ne revenez pas m'importuner, sans quoi je demanderai à la police d'intervenir…

Akamatsu sourit, fit demi-tour, remonta dans l'ascenseur et claqua la porte avec bruit. Il gagna le rez-de-chaussée, fila le long des murs afin de ne pas se faire voir de l'infirmière au cas où elle aurait guetté sa sortie. Il tourna l'angle de la rue, traversa quand il fut hors de vue de l'immeuble, et revint lentement sur ses pas en empruntant le trottoir d'en face.

La 18e Rue était très encombrée, aussi bien par les piétons que par les voitures, et il y avait peu de chances que Marie Toohey puisse l'identifier parmi les gens qui défilaient devant les magasins. Mais ce qui était vrai pour l'infirmière l'était aussi pour Akamatsu. Il ne possédait d'elle qu'un signalement et une photographie de presse. Une grande femme maigre, au profil chevalin et qui s'habillait d'une façon assez démodée…

À dix heures, une femme répondant à cette description apparut dans l'encadrement de la porte. Instantanément, Akamatsu fut certain d'être en présence de Marie Toohey tant son apparence collait avec son signalement de presse. Il la laissa prendre un peu d'avance, paniqua un tantinet quand elle monta dans une Chevrolet stationnant dans un parking voisin, mais il tomba tout de suite sur un autre taxi et fut en mesure de continuer sa filature lorsque la Chevrolet démarra.

L'un suivant l'autre, les deux véhicules traversèrent Billings et gagnèrent le quartier de South Park. Là, plus précisément en bordure de la 8e Avenue, Marie Toohey gara sa voiture, s'éloigna à pied et pénétra dans un curieux établissement nommé *Le Zag-Zag*, sans vitrine, et dont l'enseigne éteinte semblait indiquer la fermeture.

Akamatsu renvoya le taxi, s'approcha en flânant. De plus près il constata que *Le Zag-Zag* était un cabaret de nuit et que Marie Toohey y avait pénétré en passant par l'entrée de service. Cela le laissa pantois. Qu'est-ce qu'une vieille fille comme elle pouvait venir faire dans un tel lieu de perdition ?

Akamatsu glissa un œil à travers la grille, entrevit des photos de filles nues. On faisait dans le strip au *Zag-Zag*, et la marchandise paraissait être de premier choix…

Akamatsu s'éloigna, s'installa dans une cafétéria voisine et attendit la réapparition de Marie Toohey.

À midi, il était toujours là et l'infirmière n'avait pas terminé sa visite. Akamatsu commanda une autre consommation, pénétra dans la cabine téléphonique vitrée d'où il avait la possibilité de garder un œil sur *Le Zag-Zag*, et appela Beffort.

— C'est moi, Smith. La Toohey m'a conduit jusqu'à une boîte de nuit de la 8e Avenue et elle s'y trouve depuis environ quatre-vingt-dix minutes.

— Une boîte de nuit, *hey* ?

— *Le Zag-Zag*, strip-tease, pensionnaires suffisamment entrelardées, consommations à cinq dollars, etc. Si la Toohey n'est pas en cheville avec la direction pour pratiquer des piqûres anticonceptionnelles sur…

— Pilules, rappela Beffort. Marie Toohey n'est certainement pas au *Zag-Zag* pour exercer sa profession. D'autre part, il me paraît extraordinaire que Mme Atomos soit devenue patronne de cabaret ?

Akamatsu ricana. Lui non plus ne voyait pas Mme Atomos dans ce rôle. Beffort reprit :

— Quoi qu'il en soit, je vais vous envoyer un gars pour vous relever. Bernitz est à Billings avec tous ses équipiers et une vingtaine de voitures-radio. Où êtes-vous ?

Akamatsu donna l'adresse de la cafétéria et raccrocha. Pendant les quinze minutes qui suivirent, rien ne bougea du côté du *Zag-Zag*, et les choses en étaient toujours au même point quand un homme entra dans l'établissement et se dirigea vers la table qu'occupait Akamatsu.

— Bonjour, Lucky, fit le Japonais. Alors, c'est vous qui êtes de corvée ?

Old Lucky lui serra chaleureusement la main, s'assit sur un siège libre.

— Beffort m'a désigné parce que Mme Atomos ne me connaît pas, expliqua-t-il. Où est la boîte en question ?

Akamatsu lui indiqua le cabaret, de l'autre côté de l'avenue, lui décrivit très soigneusement Marie Toohey, et s'en alla en direction de l'hôtel Morosco.

Pendant tout l'après-midi, Beffort, Akamatsu, Mie, Owen Bernitz et les trois cents hommes de la force « Dragon Vert » demeurèrent l'arme au pied. On attendait un signal d'Old Lucky, mais celui-ci ne téléphonait que pour

envoyer des R.A.S. décourageants. Marie Toohey était toujours au *Zag-Zag* qui, on s'en était assuré, ne comportait pas d'autre issue que celles donnant sur la 8e Avenue.

Enfin, sur le coup de vingt et une heures, l'infirmière fit son apparition. Elle monta dans sa Chevrolet et rentra tout bonnement chez elle. Lucky resta à proximité du cabaret, laissa un véhicule de la force « Dragon Vert » se charger de surveiller l'infirmière. Par radio, Owen Bernitz apprit que Miss Toohey venait d'éteindre ses lumières, qu'elle s'était donc probablement couchée… Il téléphona la nouvelle à Beffort qui en ressentit une certaine déception.

— Personnellement, fit Mie, cela ne me surprend pas. Après l'incendie de la clinique il eût été étonnant que Mme Atomos et Marie Toohey se rencontrent. Par mesure de prudence, Mme Atomos va rester bien tranquille pendant quelques temps. Il faut nous résigner à la patience, Smith.

Beffort commença à se ronger les ongles, dévisagea Akamatsu qui se prélassait dans un fauteuil.

— Qu'est-ce que vous en pensez, Yosho ?

— Je ne suis pas pour la patience. Il faut que quelqu'un passe la soirée au *Zag-Zag* afin de se rendre compte de ce qui s'y trame, du genre de clientèle qui fréquente les lieux, et, si possible, d'obtenir des renseignements sur l'identité du propriétaire.

Beffort opina.

— Nous sommes sur la même longueur d'onde. Un type comme Old Lucky peut très bien faire ce travail…

---oOo---

À vingt-trois heures, Old Lucky stoppa sa Cadillac orange exactement devant la porte du cabaret. Il était en smoking, tenait le menton haut levé, affichait un air de souverain mépris. Dès le premier regard, on comprenait que ce jeune homme était bourré de fric et qu'il sortait tout droit de la cuisse de Jupiter.

Le chasseur ne s'y trompa pas. Il plongea sur la portière, l'ouvrit, montra ses dents dans un sourire très Gibbs.

— Le spectacle va commencer, monsieur, je…

Lucky lui refila un dollar.

— La ferme, garçon ! Range mon torpilleur et siffle un coup si tu renifles une descente de police. *Okay* ?

— *Okay* ! Accepta le chasseur en raflant le billet.

Il n'était pas content de lui, estimait qu'il s'était lourdement trompé sur la véritable personnalité de son client et que, dans son métier, c'était le genre d'erreur qui ne pardonne pas.

Lucky chargea un peu plus son personnage en tirant ostensiblement sur la courroie de son holster et pénétra dans le cabaret. Au vestiaire, il abandonna feutre et pardessus, franchit un lourd rideau pourpre, fut immédiatement capté par un chef de rang qui le conduisit à une table libre en bordure de piste.

Apparemment, *Le Zag-Zag* ne se différenciait en rien des autres boîtes du même type. Orchestre asthmatique, lumières tamisées, filles sophistiquées cachant sous leur maquillage un teint de papier mâché, barmen endormis… Pourtant la boîte semblait avoir une bonne clientèle. Une clientèle entre deux âges, du genre calme, buvant raisonnablement, et attendant on ne savait quoi…

Ce fut cette imperceptible tension qui alerta Old Lucky. Certes, le spectacle de strip devait commencer dans un instant et un groupe de jeunes s'agitait près du bar, mais les couples plus âgés regardaient plutôt dans la direction d'une porte capitonnée où s'inscrivait le mot : Privé.

Une longue fille brune vint s'asseoir à la table de Lucky, croisa les jambes assez haut pour montrer son slip. D'un claquement de doigts, Lucky demanda un verre de plus, présenta son paquet de cigarettes. Les choses se déroulaient d'une façon classique.

— Je m'appelle Myriam, fit la fille.

— 'Chanté…

— Vous êtes de Billings ?

— Non, j'arrive de vacances. On danse ?

Sur la piste, on ne se bousculait pas. L'orchestre jouait le dernier morceau avant les attractions. Un truc lent, bien fait pour inciter les gens à regagner leur place. Myriam collait à son cavalier comme une ventouse.

— Pas beaucoup d'ambiance, hein, Myriam ?

— Ici, c'est un coin pépère. Du moins jusqu'à une heure du matin. Après, les croulants vont se coucher, les autres arrivent et on rigole. Vous n'êtes jamais venu, n'est-ce pas ?

Lucky risqua sa première carte.

— Si, mais il y a de cela bientôt deux ans.

— Oh ! Du temps de l'ancien propriétaire ?

— Oui. À l'époque, on s'amusait bien ici…

Myriam s'écarta un peu, le dévisagea.

— Un mois en arrière, paraît que *Le Zag-Zag* était la boîte la plus marrante du Montana, puis Zagabelli est mort et cette bonne femme a acheté le fond. Elle a flanqué tout le monde à la porte : musiciens, serveurs, entraîneuses, et jusqu'aux strip ! Après quinze jours de fermeture, elle a tiré les grilles et voilà ce que ça donne…

Old Lucky resta sans expression.

— Zagabelli, de quoi est-il mort ?

— Quelqu'un lui a expédié une vipère dans une boîte de cigares… Il ne comptait pas que des amis dans le milieu, mais on s'attendait plutôt à une rafale de mitraillette.

— La nouvelle propriétaire, qui est-ce ?

Myriam haussa les épaules.

— Elle ne vient pas ici. Moi, je ne l'ai jamais vue…

Sa main glissa un peu, rencontra la surface dure du 38 que Lucky portait sous son aisselle.

— Dites, vous ne seriez pas un flic ? Lucky ne répondit pas, profita de la fin de la danse pour rejoindre sa table sans s'occuper de Myriam.

Celle-ci le regarda, s'assit.

— Je ne crois pas que vous en soyez un, fit-elle. Vous m'excusez un instant ?

Silencieusement, d'un coup de menton, Lucky donna son accord. Du coin de l'œil, il vit la fille s'en aller vers les toilettes, puis elle obliqua et gagna la sortie. Elle voulait évidemment interroger le chasseur.

Lucky l'oublia. Il savait déjà que *Le Zag-Zag* avait été repris par une mystérieuse femme après la mort brutale de Zagabelli, que le personnel avait été remplacé entièrement, et que le cabaret n'était pas un endroit « marrant » avant une heure du matin. Restait à apprendre le rôle que jouait la Toohey dans ce micmac.

On annonça les attractions, les lumières s'éteignirent, et Myriam réapparut. Elle semblait plus détendue, posa tout de suite sa tête sur l'épaule de Lucky. Le chasseur avait dû la rassurer sur la qualité de son client.

On alluma un projecteur, et les filles se mirent à défiler. Strip-tease sans originalité. Lucky biglait du côté des « croulants » qui profitaient de l'obscurité pour partir les uns après les autres en faisant un crochet par les toilettes. Drogue ?

La main de Myriam massait la nuque de Lucky.

— Tu vas voir, mon chou, souffla-t-elle, la prochaine c'est la petite Deb…

— Deb ?

— Deborah. Elle est terriblement sexy.

Elle l'était effectivement. Mais cela n'empêcha pas les « croulants » de continuer à s'évaporer… Myriam devait avoir un faible pour Deb, car elle était rouge d'excitation. Lucky la laissa à son extase, fila vers les toilettes. Dès la porte, il se heurta à la vendeuse de cigarettes. Avec son panier, elle représentait un barrage imposant que Lucky mit un certain temps à contourner. Lorsqu'il entra enfin, chacun avait eu le loisir de rectifier la position et il n'y avait plus rien à voir. Lucky s'enferma, tira la chaîne, se lava les mains. Tout le monde gardait la position et il savait que rien ne se passerait tant qu'il serait présent.

Il regagna la salle, était à mi-chemin de sa table lorsqu'un énorme rat apparut dans le cercle du projecteur, presque entre les jambes de Deborah qui terminait son effeuillage.

La fille hurla et s'enfuit en coulisses, les clientes montèrent sur leur chaise, les hommes ricanèrent, mais le chef de rang bondit, tira un automatique de sa poche et en vida le chargeur sur la bête qui n'avait pas bougé.

Dans le même temps, toutes les lumières inondaient la salle et Lucky vit que le chef de rang était blafard. Un garçon, également très pâle, s'amena avec une pelle et un sac. Il ramassa la dépouille du rongeur, s'éloigna tandis que l'orchestre entamait un petit air entraînant. Deux minutes plus tard, un gros homme vint s'excuser de la part de la direction, et la petite Deborah recommença son numéro…

Lucky fit le reste du trajet, s'assit à côté de Myriam dont les joues commençaient à peine à reprendre des couleurs.

— Faire tout ce raffut pour un rat, dit Lucky, ça paraît pas un peu exagéré ?

Myriam ne lui répondit pas. Elle avait les dents qui claquaient.

CHAPITRE V

Le lendemain matin, à la même heure, Marie Toohey prit place dans sa voiture et retourna au *Zag-Zag*. Seulement, cette fois, elle portait sa trousse d'infirmière…

Art Baxer, qui avait remplacé Lucky, patienta jusqu'à seize heures, puis, de son propre chef, décida d'aller faire une virée du côté du cabaret. Il s'approcha de la porte de service, en essaya vainement la poignée, s'assura que personne ne l'observait et introduisit un passe dans la serrure.

Avant d'appartenir à la force « Dragon Vert » Baxer, ainsi que tous ses compagnons, étaient des durs que Beffort avait recrutés en prison. Baxer connaissait les serrures comme d'autres connaissent les cours de la Bourse.

En trente secondes, la porte de service bâilla largement. Baxer entra, referma, suivit un couloir plongé dans la pénombre. Silencieusement, il traversa les coulisses désertes, arriva derrière l'estrade de l'orchestre et jeta un coup d'œil dans la salle. Aucun doute. *Le Zag-Zag* était aussi vide que peut l'être un cabaret de nuit à cette heure…

Pour la forme, Baxer visita les toilettes, le bar et son arrière-salle, le vestiaire, et termina par la pièce où s'inscrivait le mot : Privé. C'était un bureau luxueusement aménagé, mais qui n'avait visiblement pas été utilisé depuis un certain temps.

Un grand livre de comptes et divers papiers encombraient la table de travail. Baxer passa outre. Il était là pour apprendre à quelle mystérieuse besogne se livrait la Toohey pendant les heures de fermeture, et non pour examiner la comptabilité.

Il regagna la salle, chercha et trouva une trappe conduisant à la cave, en descendit les marches à la lueur de son briquet. C'était une bonne et

honnête cave, sans issue secrète, comportant une armée de bouteilles soigneusement couchées dans des casiers placés contre les murs. Baxer remonta, referma la trappe, s'assit dans un coin ténébreux.

Il avait vu Marie Toohey entrer au *Zag-Zag*.

Elle y était toujours, mais il ne parvenait pas à trouver la moindre trace de son passage ou de sa présence. Comme tous les compagnons de Smith Beffort, Baxer était au courant du rapport d'Old Lucky qui avait relaté l'incident provoqué par le rat pendant le numéro de la petite Deborah. La panique qu'avait soulevée son irruption et l'attitude du chef de rang, employant une arme à feu pour se débarrasser d'un simple rongeur, n'avaient pas manqué d'intriguer Beffort et son état-major.

D'après Old Lucky, le rat était arrivé des coulisses. Art Baxer abandonna sa chaise, traversa la piste. Il visita deux loges pouvant éventuellement servir à des têtes d'affiches, puis une loge plus grande où les strip devaient se préparer.

Costumes, nécessaires de maquillage, odeurs de fard, de tabac et de sueur. Pas de fenêtre, donc pas d'aération. Un coin en or pour devenir client d'un sanatorium…

Une porte s'ouvrit et un objet métallique tinta. Art Baxer jeta un coup d'œil, vit une femme de ménage qui s'amenait avec un balai, un seau, une serpillière. Il la laissa passer, se glissa dans le couloir, franchit le seuil de la porte de service et se retrouva dans la 8e Avenue.

Dans la cafétéria, un Owen Bernitz sévère l'attendait.

— Bon Dieu ! D'où sors-tu, Art ?

Baxer s'expliqua. Bernitz dit :

— Et si la Toohey s'était débinée pendant que tu glandais dans la cave du *Zag-Zag* ?

— Je l'aurais entendue, Owen. Tiens, regarde !

Marie Toohey sortait tranquillement du cabaret, par la porte de service, et se dirigeait vers sa voiture garée dans le parking voisin. Elle portait sa trousse, paraissait parfaitement décontractée. Elle grimpa dans sa Chevrolet et démarra.

— Tu la laisses filer ? fit Baxer.

— Stuton s'en occupe, répondit le gros Bernitz en tétant son mégot de cigare éteint. Alors, tu disais qu'elle n'était pas au *Zag-Zag*, *hey* ?

— Elle y était, mais pas dans un endroit visible, affirma Baxer sans s'énerver.

Bernitz le connaissait assez pour savoir qu'il disait vrai. Si Art n'avait pas repéré la Toohey dans le cabaret, c'était évidemment parce qu'elle ne s'y trouvait pas. Pourtant, elle venait de sortir par la porte de service…

— *Okay* ! Art, tu restes ici. Maintenant, je crois qu'il est grand temps que le boss prenne les choses en main.

Owen quitta la cafétéria, monta dans sa voiture et prit la direction de l'hôtel Morosco.

Devant Beffort, Mie et Akamatsu, il raconta la tentative manquée à laquelle Baxer s'était livré. Smith Beffort dit :

— Si M^me^ Atomos est vraiment derrière tout cela, il est probable que le cabaret communique avec un refuge souterrain dont Baxer n'a pas pu déceler l'entrée. Je me demande ce qu'elle prépare ?

Comme Mie et Akamatsu restaient muets, Bernitz proposa :

— La Toohey pourrait nous en dire long. Si on la frictionnait un peu ?

— M^me^ Atomos a modifié ses méthodes, Owen, et il faut que nous agissions d'après les circonstances, fit Beffort. Si nous touchons à Marie Toohey, M^me^ Atomos comprendra aussitôt que nous sommes après elle et rentrera dans son trou. Non, il faut agir discrètement, sur la pointe des pieds… Ainsi, tâchons d'apprendre à qui appartient *Le Zag-Zag* et d'où viennent les gens embauchés après la mort de Zagabelli. Quand Old Lucky a-t-il rendez-vous avec l'entraîneuse ?

---oOo---

Lucky et Myriam se retrouvèrent dans un restaurant italien de Pioneer Park et s'installèrent loin de la porte, dans un box offrant une relative tranquillité.

Ils jouaient les amoureux, mais ni l'un ni l'autre ne l'était. Myriam espérait depuis longtemps qu'elle rencontrerait un homme qui la sortirait de son milieu, pensait, sans trop d'espoir, que Lucky pourrait faire l'affaire.

Lucky, lui, n'était là que pour forcer la fille aux confidences. En son for intérieur, il la trouvait gentille, assez peu taillée pour ce rôle d'entraîneuse qu'elle tenait au *Zag-Zag*, et ne se faisait aucune illusion sur les raisons qui l'avaient poussée à accepter son rendez-vous. En pointillé, il avait aussi l'impression vague qu'elle avait peur, mais n'aurait pu en jurer. Il attendit la fin du repas pour passer aux choses sérieuses et demanda :

— Pourquoi la nouvelle directrice du *Zag-Zag* n'a-t-elle pas conservé le personnel en place ?

Myriam haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, mais cela est assez courant dans les boîtes de nuit.

— En ce qui concerne les attractions, oui, admit Lucky. Cependant, un nouveau propriétaire s'efforce de garder le même orchestre, le même chef de rang et son équipe de serveurs. Ce sont des gens qui connaissent la clientèle et qui aident donc à la conserver.

— La clientèle n'est plus la même, fit Myriam que cette conversation ennuyait visiblement. Vous viendrez au cabaret ce soir ?

Lucky eut un petit geste de lassitude.

— Pourquoi pas ? Passer la soirée là ou ailleurs… Je n'ai pas de programme déterminé, voyez-vous, Myriam. En fait, je me demande toujours ce que je vais faire l'heure qui va suivre…

Myriam lui jeta un regard oblique.

— Vous ne travaillez pas ?

— Non, fit Lucky en jouant avec sa fourchette.

— Alors ! Vous en avez de la chance ! soupira la jeune fille. Si j'étais comme vous, je ne serais pas désabusée. Vous avez une grosse voiture, de l'argent plein les poches…

— Doucement ! coupa Lucky. Tout cela n'est qu'une façade, ma petite ! J'ai loué la voiture et je suis en train de claquer mes derniers dollars. Dans huit jours, je serai raide comme un passe et il me faudra trouver du travail…

Myriam arrondit la bouche.

— Oh ! Vous m'avez dit que vous reveniez de vacances ?

Lucky jeta un coup d'œil circulaire, se pencha vers elle et souffla :

— Baltimore, prison d'État… Trois ans aux frais des contribuables. De sacrées vacances, pas vrai ?

Il jouait sa deuxième carte un peu au hasard, guetta avec anxiété la réaction de la jeune fille. Celle-ci se fit brusquement sérieuse, posa les coudes sur la table et dit :

— Je sais ce que c'est. Avant d'être embauchée au *Zag-Zag* j'avais moi-même tiré douze mois à Williston…

Lucky siffla doucement entre ses dents.

— Tiens, tiens ! On dirait que nous étions faits pour nous rencontrer ! Comment avez-vous réussi à dégotter du boulot malgré votre casier ?

Myriam roula de la mie de pain entre ses doigts.

— J'y avais renoncé lorsque M. Joyce s'est présenté chez moi et m'a proposé de travailler au *Zag-Zag*. Cela tombait à pic. J'ai accepté

immédiatement, car je me demandais si je ne devrais pas faire le trottoir pour survivre… Depuis, j'ai compris que j'aurais mieux fait d'adopter cette solution.

Elle se tut brusquement, dévisagea Lucky fixement et ajouta :

— Si vous êtes venu au *Zag-Zag* dans l'espoir de trouver du travail, vous devriez plutôt…

Lucky leva la main pour demander la parole.

— Un instant ! Je suis revenu dans cette boîte pour voir Zagabelli et pas ce M. Joyce. Avec Zagabelli, je pouvais travailler… Quel genre de boulot M. Joyce pourrait-il me proposer ?

— Justement, fit Myriam, c'est contre cela que je veux vous mettre en garde. Si vous causez avec Joyce, il vous répondra qu'il n'a rien pour vous en ce moment, mais qu'une place sera peut-être vacante dans une ou deux semaines. Après quoi, il se renseignera sur vous, fouillera votre passé de fond en comble et découvrira fatalement le délit pour lequel vous n'avez pas été condamné ! Vous voyez ?

Lucky haussa un sourcil.

— Je vois parfaitement, mais je ne comprends pas à quoi ça peut lui servir. C'est une forme de chantage ?

— Oui…

— Comment faire chanter quelqu'un qui ne possède rien ?

Myriam lui prit impulsivement la main.

— Écoutez, Old, je ne puis vous en dire plus, mais suivez mon conseil et ne remettez plus les pieds au *Zag-Zag* si vous avez envie de rester libre. Maintenant je dois vous quitter. Je prends mon service dans trente minutes… Merci pour le repas.

Elle rafla son sac, se leva. Lucky dit :

— *Okay* ! Je n'irai pas au cabaret, mais je vous attendrai au coin de l'avenue après la fermeture. D'accord ?

Myriam eut une hésitation. Lucky ajouta très vite :

— Dans l'immédiat, je ne suis pas au mieux de ma forme, et je suis sans ressource. Néanmoins, j'ai des relations qui peuvent me venir en aide d'un moment à l'autre. Si l'on me met le pied à l'étrier, je pourrai à mon tour faire quelque chose pour vous.

— Malgré ce que M. Joyce sait sur moi ?

Lucky claqua des doigts.

— Votre M. Joyce ne fera pas le poids si tout se passe comme prévu. Alors, d'accord pour trois heures, Myriam ?

Elle sourit.

— D'accord, Old, à tout à l'heure…

Elle tourna les talons et quitta le restaurant. Lucky attendit qu'elle se fût éloignée, gagna la cabine téléphonique et appela l'hôtel Morosco. Il obtint rapidement Beffort et lui résuma ce qu'il venait d'apprendre. Beffort dit :

— Si j'ai bien compris, ce M. Joyce n'a recruté que des gens sortant de prison et ayant un passé lourdement chargé. Il est le directeur du *Zag-Zag* ?

— Apparemment, c'est lui qui mène la danse, confirma Lucky.

— Qu'avez-vous appris sur la propriétaire ?

— Je n'ai pas eu le temps d'en parler à Myriam, puis c'eût été prématuré. La petite a la trouille, c'est visible à l'œil nu. Elle ne s'est confiée à moi que parce que je suis un gars à la redresse. Pouvez-vous me fabriquer un casier judiciaire salement plombé ?

— Le vôtre ne suffit pas ?

— Il ferait l'affaire si M^me^ Atomos n'était pas derrière M. Joyce. Pour l'instant, personne ne sait encore qui je suis réellement. Mais il faut prévoir que Myriam subisse un interrogatoire à mon sujet, qu'elle révèle mon prénom et qu'elle dise que je viens de tirer trois ans à Baltimore. À la suite de quoi il se peut que M. Joyce s'intéresse à mon cas, et recherche le défaut de la cuirasse afin de m'incorporer à son équipe.

— C'est risqué, Lucky ! fit Smith Beffort.

— Oui, mais c'est aussi le meilleur moyen d'apprendre ce qui se trame dans ce cabaret.

— *Okay* ! décida subitement Beffort. À partir de cet instant vous vous nommez Old Martin et vous demeurez au 65 ter Parkhill Road.

Demain matin vous aurez des papiers d'identité à ce nom et la prison de Baltimore saura qui vous êtes.

— Qui habite Parkhill Road ? s'inquiéta Lucky.

— Ne vous en faites pas pour cela, le logeur est l'un de nos hommes. Il certifiera que vous logez chez lui depuis une quinzaine de jours et que vous n'avez pas d'emploi.

— Bien, mais qui est Old Martin ?

— Disons qu'il a été arrêté pour cambriolage, ce qui lui a valu trois ans à Baltimore : Naturellement Martin était également soupçonné pour trafic de drogue, mais rien n'a jamais pu être prouvé à ce sujet. Je m'arrangerai pour

que M. Joyce découvre ce que la police ignore. À savoir que vous étiez en cheville avec un certain O'Hara de New York. O'Hara vient d'en prendre pour vingt-cinq ans. Il aurait pu s'en tirer à moindres frais s'il avait accepté de révéler le nom de ses revendeurs. M. Joyce apprendra que vous étiez l'un de ces revendeurs. Cela vous convient-il, Lucky ?

— C'est au poil ! Avant mon rendez-vous avec Myriam, j'ai un peu de temps. Je vais passer à Parkhill Road pour prendre possession des lieux.

— Allez-y, je préviens le logeur.

---oOo---

À trois heures du matin, Old Lucky se pointa au coin de la 8e Avenue et de la 30e Rue. Il stoppa sa Cadillac orange en bordure du trottoir, alluma une cigarette et se mit à surveiller la porte de service qui, aux heures ouvrables, devenait également « l'entrée des artistes ».

Depuis son coup de téléphone à Beffort, il avait transporté sa valise au 65 ter Parkhill Road, fait la connaissance du logeur, et avait en poche un engagement de location. Il n'était pas encore tout à fait Old Martin, mais cela ne saurait tarder.

À trois heures dix, trois entraîneuses et un couple de danseurs espagnols quittèrent le cabaret par la porte de service. Quelques minutes plus tard, un groupe de clients sortit par la grande entrée et le chasseur tira immédiatement la grille et bloqua la serrure. Peu après, ce même chasseur, la demoiselle du vestiaire et le chef de rang franchirent à leur tour le seuil de la porte de service. Le chef de rang fit un geste, et toutes les lumières du *Zag-Zag* s'éteignirent. Après quoi, il ferma la porte à clé et s'éloigna en direction du parking en compagnie du chasseur et de la demoiselle du vestiaire…

Lucky attendit encore un peu par acquit de conscience, mais il savait déjà que quelque chose était arrivé à Myriam. Habituellement, elle sortait dans les premières, avec ses collègues, et rentrait directement chez elle. Du moins, c'était ce qu'elle avait affirmé à Lucky…

À trois heures trente, Lucky mit le contact, alluma ses codes et lança le moteur. Son rôle lui interdisait toute initiative incontrôlée. Il avait rendez-vous avec une fille. Elle lui avait posé un lapin. Pour lui, l'affaire ne devait pas aller plus loin.

Il passait en première et démarrait lorsque Myriam apparut soudain sur le trottoir. Elle claqua la porte de service et fit un geste éperdu à l'adresse de

Lucky. Ce dernier stoppa, ouvrit la portière. La fille arriva en courant, monta dans la voiture et se laissa choir sur la banquette avec un soupir de soulagement.

— Navrée, Old, mais j'avais des ennuis avec un talon…

Elle était livide, et son sourire crispé cachait mal sa peur. Lucky démarra en trombe, prit la direction de Parkhill Road. Les rues étaient désertes, la température extrêmement basse. Lorsque le cabaret fut hors de vue, Lucky demanda :

— Ce talon ne s'appelait pas M. Joyce, Myriam ?

Elle se tourna vers lui, yeux écarquillés.

— Je vous en prie, Old, ne me posez pas de questions !

Il vira dans une petite rue sombre, stoppa, éteignit toutes les lumières. Dans l'ombre, le visage de Myriam n'était qu'une tache blanche où les yeux et la bouche creusaient des trous profonds. Il lui prit les épaules.

— Comment voulez-vous que je vous aide si vous me taisez ce qui vous fait si peur ? dit-il doucement.

Elle craqua d'un coup, s'effondra contre lui. Depuis un mois, c'est-à-dire depuis qu'elle travaillait au *Zag-Zag*, elle devait être sous tension. Maintenant, ses nerfs la lâchaient et ses sanglots venaient de très loin, montaient du fond de sa terreur, libéraient un flot de larmes…

Lucky attendit qu'elle se calme, et dit :

— M. Joyce vous a posé des questions à mon sujet, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête, souffla :

— Je ne voulais pas lui dire la vérité, mais vous aviez causé avec le chasseur et il savait déjà que vous étiez en mauvais termes avec la police. J'ai essayé de lui cacher que vous sortiez de Baltimore…

— Il ne vous a tout de même pas torturée ?

Elle s'accrocha à lui, frissonnante.

— Ce fut pire, Old ! Il m'a traînée devant la cage aux rats…

Elle se remit à pleurer. Lucky alluma une cigarette. Qu'est-ce que M^me^ Atomos avait encore inventé ?

CHAPITRE VI

Myriam essuya ses larmes avec le mouchoir de Lucky qui lui demanda :

— Il y a une cage aux rats au *Zag-Zag* ?

— Oui, dans la cave. C'est une espèce de chariot supportant un cube métallique divisé en compartiments par un fin grillage. Chaque logement contient un rat énorme, comme celui que vous avez vu sur scène pendant le numéro de Deborah…

Baxer n'avait pas signalé cette cage dans son rapport. Donc, elle devait habituellement être entreposée ailleurs.

— Qu'est-ce que M. Joyce fait de ces rongeurs ? s'enquit Lucky que la chose intriguait passablement.

— On ne sait pas, fit Myriam d'une toute petite voix, mais tout le monde en a peur. Au début, la cage ne contenait qu'une dizaine de bêtes. Maintenant, elle en abrite près d'une centaine, plus féroces les unes que les autres… On dit qu'une femme maigre vient leur faire des piqûres pendant la nuit, après la fermeture.

L'image de Marie Toohey s'imposa aussitôt à l'esprit de Lucky. Quand elle travaillait à la clinique Enright, elle ne pouvait venir au *Zag-Zag* que la nuit. Désormais, il lui était possible de passer des heures auprès des rats de Joyce.

Mais à quoi tout cela rimait-il ?

— Curieux moyen d'obliger les gens à parler, commenta Lucky. M. Joyce tenait vraiment à tout savoir sur moi ?

Myriam renifla.

— Dès mon arrivée, il a commencé à me questionner à votre sujet. Il savait déjà que nous avions passé la soirée ensemble au restaurant italien et

que vous étiez en difficulté avec la police. J'ai fait l'ignorante, mais Joyce est revenu plusieurs fois à la charge. Finalement, peu avant l'heure de fermeture, il m'a demandé de le rejoindre dans son bureau où se trouvait également le chef de rang. Par un escalier dérobé, ils m'ont conduite à la cave et je suis restée seule avec Joyce…

— La cage était déjà en place ?

Myriam le dévisagea avec étonnement.

— Pourquoi dites-vous cela ? Je pense que la cage est en permanence dans la cave…

— Vous le pensez, mais vous n'en êtes pas certaine, n'est-ce pas, Myriam ? Ainsi, vous ignoriez sans doute l'existence de cet escalier dérobé avant de l'emprunter ?

— C'est vrai. Où voulez-vous en venir, Old ?

Lucky haussa les épaules. Il ne pouvait dire à la fille qu'il manœuvrait pour le compte de Smith Beffort, ni que M^me^ Atomos était probablement la patronne du *Zag-Zag*.

— Après ce que vous venez de m'apprendre, il est évident que Joyce va m'obliger à entrer dans son équipe. Alors je cherche à comprendre quel sera le genre de travail qu'il me confiera. Vous-même, Myriam, que faites-vous de spécial ?

— Mais rien ! Je dois être au *Zag-Zag* chaque soir afin de faire danser les clients et les pousser à consommer. M. Joyce m'a simplement demandé de ne parler à personne de…

— … La drogue ? coupa Lucky.

— Comment savez-vous ça ? s'effara la fille.

Lucky sourit.

— Du temps de Zagabelli, mentit-il, c'était déjà l'une des principales activités de la maison. Seulement, à l'époque, on n'élevait pas des rats dans une cage métallique ! Voyons, mon petit, réfléchissez un peu et tâchez de répondre à cette question : Depuis que vous êtes au *Zag-Zag* M. Joyce ne vous a-t-il jamais demandé un service sortant de l'ordinaire ?

Myriam fronça les sourcils.

— Une fois, il m'a priée de porter un paquet jusqu'à Garden Avenue et de le remettre à une certaine M^me^ Cameron… Mais il ne s'agissait pas d'une mission extraordinaire ! Ensuite, j'ai appris que presque tous les membres du personnel avaient aussi porté des paquets à M^me^ Cameron.

— À quoi ressemble-t-elle, cette M^me^ Cameron, demanda Lucky à tout hasard.

— C'est une Japonaise très aimable…

Lucky fit un effort pour demeurer calme.

M^me^ Cameron pouvait fort bien être M^me^ Atomos…

— Elle est jeune ? demanda-t-il négligemment.

— Heu ! Je ne saurais lui donner un âge… En tout cas, elle est riche, car sa maison est entourée d'un parc immense donnant sur la rivière Yellowstone. Puis, elle a des tas de domestiques et trois voitures dans le garage…

— Où habite-t-elle exactement ?

— Je ne me souviens plus. Pourquoi toutes ces questions ?

— Je vous l'ai dit, Myriam. Je vais être forcé d'accepter les offres de M. Joyce et je voudrais éviter de mettre les pieds dans une histoire louche. Je ne tiens pas à me retrouver à Baltimore pour une dizaine d'années ! La drogue, les rats, cette mystérieuse M^me^ Cameron… Dites, et si M^me^ Cameron était la nouvelle propriétaire du *Zag-Zag* ?

Il avait lâché cela comme une idée en l'air. Myriam secoua négativement la tête.

— Elle est trop bien pour fréquenter ce milieu !

— Ouais ? Les petits paquets que Joyce lui fait régulièrement parvenir contiennent sans doute du beurre ?

— Oh ! Vous pensez qu'il s'agit de drogue ?

Lucky eut un geste évasif. Il se disait que Myriam n'était pas une petite oie blanche. Elle avait tiré douze mois à Williston, et Joyce avait encore découvert assez de choses inavouables dans son passé pour la contraindre à travailler pour lui.

— Vous ne dites rien, Old ?

— J'étais en train de réfléchir, mon petit. M. Joyce fait du chantage, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Qu'est-ce qui vous empêcherait de pratiquer de même envers lui ? Il vend de la drogue, c'est largement suffisant pour l'envoyer moisir à l'ombre pour le restant de ses jours. Si, de plus, nous découvrions ce qu'il compte faire des rats, j'ai la sensation qu'il ne pourrait rien nous refuser ! Qu'en pensez-vous, mon petit ?

Myriam resta silencieuse quelques secondes. Jusqu'alors, c'était une possibilité qu'elle n'avait pas envisagée. La proposition de Lucky lui ouvrait des horizons nouveaux, inespérés, et il lui fallait les assimiler.

— M. Joyce envoie des paquets à M^me^ Cameron, reprit Lucky, et celle-ci roule sur l'or…

— Ce n'est pas de la drogue, décréta Myriam, les paquets sont beaucoup trop gros. Deborah m'a dit qu'elle croyait que les paquets contiennent des rats endormis.

Lucky eut un petit sursaut.

— Des rats endormis ? À quoi cela peut-il servir ?

— Comment le savoir ? Peut-être que M^me^ Cameron se livre à des expériences sur eux ?

Lucky remit la Cadillac en état de marche, fit demi-tour et prit la direction de Garden Avenue.

— Où allez-vous ? s'enquit Myriam.

— Jeter un coup d'œil sur la maison de M^me^ Cameron. Vous êtes capable de la reconnaître, non ?

— Certainement, fit Myriam sans enthousiasme.

Elle avait peur, cela se sentait, mais Lucky feignit de ne pas s'en apercevoir. Avant toute chose, il désirait savoir où logeait M^me^ Cameron. Demain, Smith Beffort se renseignerait sur la véritable identité de la femme et agirait en conséquence.

Au bout d'un quart d'heure, la Cadillac pénétra dans Garden Avenue. Lucky ralentit, prit un virage à angle droit. Sous la lune froide, il voyait briller les eaux de la rivière et apercevait les frondaisons lointaines de Josephine Park.

— C'est ici, dit soudain Myriam.

Lucky stoppa devant la grille. Elle était basse et, comme le mur d'enceinte, ne devait pas mesurer plus de deux mètres. Cela signifiait que M^me^ Cameron n'avait rien à cacher, qu'elle ne redoutait pas qu'on vienne l'espionner… Rien à voir avec les précautions dont s'entourait généralement M^me^ Atomos.

Lucky commença à douter.

— Vous voyez, chuchota Myriam comme si quelqu'un avait pu l'entendre, le parc est tellement vaste qu'on ne voit même pas la maison d'ici. Un jour, je suis passée sur la rive opposée et j'ai constaté que

M^me^ Cameron possède un petit port qui abrite un bateau. Elle a vraiment de l'argent…

Cette façon de s'établir au bord de l'eau, loin des yeux indiscrets, et de disposer d'un bateau pour fuir en cas d'urgence était bien dans le style Atomos ! Lucky reprit espoir.

— Lorsque vous avez apporté ce paquet, Myriam, qu'avez-vous vu ?

— Pas grand-chose, puisque c'était la nuit.

— Comment ? Vous avez été chargée de cette commission après la fermeture du cabaret ?

— Bien sûr ! M. Joyce a appelé un taxi qui travaille fréquemment pour *Le Zag-Zag*, et je suis venue ici. J'ai sonné à la grille pendant que le taxi attendait le long du trottoir et l'on m'a ouvert immédiatement. Un homme portant une livrée m'a conduite jusqu'à la maison. Nous avons pénétré dans un salon, et je me suis trouvée en face de M^me^ Cameron. Elle était assise et souriait. Deux valets et une femme de chambre attendaient près de la porte…

— À trois heures du matin, *hey* ?

— Trois heures trente, rectifia Myriam. Comme vous l'avez vu, il faut environ trente minutes pour venir du *Zag-Zag*.

— Vous n'avez pas trouvé étrange que tous ces gens soient encore debout à une heure aussi tardive ?

— Si, mais cela ne me regardait pas. J'étais là pour remettre un paquet à M^me^ Cameron, et c'est ce que j'ai fait. Elle m'a remerciée très gentiment, puis l'homme en livrée m'a raccompagnée à la grille. C'est en passant que j'ai aperçu les trois voitures dans le garage… Ensuite, le taxi m'a ramenée chez moi, voilà tout.

— Si vous avez donné le paquet à M^me^ Cameron, insista Lucky, vous avez eu le temps, de la dévisager ?

Myriam eut un soupir de lassitude.

— Je n'ai pas remis le paquet à M^me^ Cameron, mais un valet me l'a pris des mains et le lui a porté. En outre, le visage de M^me^ Cameron était partiellement dans l'ombre… Je suis incapable de vous en dire plus sur cette femme, Old.

Elle commençait à estimer bizarres les questions que lui posait son compagnon. Lucky comprit qu'il ne devait pas pousser trop loin dans cette voie sous peine de se rendre suspect. Myriam était prête à collaborer avec un homme qui venait de faire trois ans de prison à Baltimore, mais se

rebifferait si elle apprenait que ce même homme travaillait indirectement pour le F.B.I. Donc, il fallait rompre…

— *Okay* ! dit-il. Nous allons attendre que Joyce me contacte avant de prendre une décision. Tenter de le faire chanter serait peut-être trop dangereux… Je vais vous ramener chez vous, Myriam.

La fille se détendit aussitôt, se rapprocha de Lucky.

— Vous savez, Old, je ne tiens pas à rentrer chez moi…

Elle se faisait très bien comprendre. Lucky la prit dans ses bras, se pencha sur les lèvres offertes. Il n'était qu'un homme et Myriam était très désirable. La fille ploya sous son étreinte, gémit, crispa ses mains sur la nuque de Lucky qui ressentit une légère douleur à laquelle il ne prêta pas attention…

Trente secondes plus tard, il s'effondrait sur le volant.

Myriam descendit, fit le tour de la Cadillac, repoussa sa victime et se mit au volant. Elle mit dans son sac la bague munie d'une pointe acérée qu'elle avait utilisée pour plonger Lucky dans l'inconscience, lança le moteur et passa en première.

La Cadillac vira, lâcha deux appels de phares sur la grille qui s'ouvrit automatiquement, et pénétra dans la propriété de M^me^ Cameron.

Lucky revint à lui péniblement, ouvrit les yeux sur un mur qui tournait comme un manège. Il tenta de remuer, n'y parvint pas, baissa les paupières pour ne plus voir tanguer les murs et le plafond. Il lui fallut un moment pour rassembler ses souvenirs et il se revit en train d'embrasser Myriam…

Ensuite, tout s'enchaîna naturellement. Il s'était fait avoir comme un débutant, avait plongé tête première dans le plus vieux piège du monde : la femme…

Un certain temps s'écoula, puis une porte grinça. Lucky ouvrit de nouveau les yeux, vit une femme brune en kimono qui s'avançait lentement vers la couche qu'il occupait. Deux hommes en livrée l'escortaient respectueusement. L'un d'eux poussa un fauteuil près du lit où Lucky était ligoté. La femme s'assit, sourit malicieusement et dit :

— Monsieur Old Lucky, membre à part entière de la force « Dragon Vert », a l'honneur de se trouver en présence de M^me^ Atomos et d'être encore vivant. Satisfait ?

Lucky dévisagea M^me^ Atomos. Il était en effet impossible de lui donner un âge. D'après les renseignements fournis par Yosho Akamatsu, elle avait au moins cinquante ans. En vérité, elle en paraissait trente…

Lucky essaya de parler, n'émit qu'un vague borborygme. M^me^ Atomos sourit un peu plus.

— Merci de votre appréciation. Je suis contente d'avoir enfin l'un de mes ennemis comme auditeur. En vérité, j'aurais préféré être en présence de Smith Beffort ou de Mie Azusa, mais comment parler à des morts ?

S'il ne disposait pas de la parole, Lucky était du moins absolument lucide. Au passage, il enregistra avec une certaine joie le fait que M^me^ Atomos croyait dur comme fer à la mort des Beffort.

— Il est évident, reprit M^me^ Atomos, que Yosho Akamatsu et James Edward Evans ont repris le flambeau. Seulement, ils ne possèdent pas l'intelligence de Beffort ! Vous avez été identifié dès votre première apparition au *Zag-Zag*, et nous vous avons laissé libre pendant quarante-huit heures pour voir si vous étiez réellement dangereux. Lorsque vous avez commencé à vous intéresser à « M^me^ Cameron », Myriam a jugé nécessaire de vous éliminer et vous voici.

M^me^ Atomos se tourna vers l'un de ses gardes du corps.

— Faites-lui une piqûre, j'aimerais l'entendre.

L'homme fouilla dans sa poche, en tira une trousse, mit au jour une petite seringue hypodermique. Il s'approcha de Lucky, lui planta l'aiguille dans le bras et injecta le produit. Après quoi, il se retira, rangea la seringue dans la trousse, et la trousse dans sa poche. M^me^ Atomos dit :

— Dans quelques minutes, vous serez en état de parler, monsieur Lucky. En attendant, et comme vous ne sortirez pas vivant de ma maison, je vais vous dire ce que j'ai entrepris pour répandre une nouvelle fois la terreur parmi les Américains, et en tenant compte des faibles moyens dont je dispose actuellement.

Elle marqua un silence, croisa les bras et reprit :

— Figurez-vous que j'ai appris que les États-Unis sont littéralement envahis par les rats ! Récemment, le Président a même demandé au Sénat un crédit de quarante millions de dollars pour lutter contre ces rongeurs qu'on évalue approximativement à cent millions de sujets ! Naturellement, comme l'opération ne rapporterait pas un dollar, les sénateurs ont rejeté la demande avec indignation, ce qui fait qu'il y a en ce moment aux États-Unis, un rat pour deux habitants(3) !

M^me^ Atomos leva la main. L'un des deux serviteurs lui offrit un étui à cigarettes, lui donna du feu. M^me^ Atomos lâcha une bouffée de fumée vers le plafond avant de continuer son récit :

— Chaque jour, les journaux disent comment un enfant noir a eu les oreilles ou le nez dévorés par les rats pendant la nuit. Les rongeurs deviennent de plus en plus téméraires, puisqu'ils ne rencontrent aucune opposition. En outre, ils prospèrent et grossissent au point de s'attaquer franchement aux chats et aux chiens qu'on leur lance aux trousses… Après le problème noir et la guerre au Viêt-nam, c'est évidemment un fléau dont les U.S.A. se seraient bien passés. Néanmoins, ce n'est rien en regard de ce que je prépare ! J'ai imaginé, cher monsieur Lucky, d'inoculer à un certain nombre de rats l'une de ces vieilles maladies à laquelle l'homme moderne n'est plus accoutumé et qui peut faire des ravages avant qu'on ne la détecte. Dans une semaine, un millier de rongeurs porteurs du bacille de Yersin, c'est-à-dire de la peste, seront lâchés dans les égouts de chaque ville importante du pays. À première vue, cela ne paraît pas devoir être terriblement efficace, mais nous avons calculé qu'il faudrait moins de soixante jours pour que les cent millions de rats « américains » soient à leur tour contaminés par la peste bubonique. Puis, comme je vous l'ai dit, la peste a pratiquement disparu des pays civilisés et l'on ne s'en méfie plus. On estime généralement que la peste relève maintenant d'une sérothérapie, surtout du traitement par la streptomycine, et les mesures préventives comprennent la surveillance des bateaux, la destruction des rats et la vaccination. Or, ici, on ne détruit pas les rats. On se contente de surveiller les bateaux et on a en réserve un petit stock de vaccins ! Comment va-t-on faire face à l'épidémie lorsqu'elle se déclenchera brusquement ? Qui pensera à la peste quand apparaîtra sur les malades le ganglion infecté ; le bubon ancien qui se forme sur le territoire correspondant au point mordu ou piqué ? Car les puces répandent également ce fléau, monsieur Lucky, et elles ne manquent pas dans les quartiers pauvres, n'est-ce pas ?

M^me^ Atomos se fit sérieuse et regretta :

— Dire que j'ai employé des moyens énormes pour vaincre les États-Unis alors que c'était si simple ! Des rats, rien que rats ! Dans un pays qui se prépare à conquérir la Lune et qui domine le monde par ses richesses ! C'est grotesque !

Lucky fit un effort, parvint à dire :

— Vous êtes un monstre, une criminelle !

La Japonaise haussa les épaules.

— Souvenez-vous d'Hiroshima et de Nagasaki, mon ami, et vous trouverez tout naturel que les États-Unis reçoivent la peste avec les

compliments de M^{me} Atomos !

CHAPITRE VII

À présent Old Lucky comprenait le rôle que joueraient les rats, et admettait la panique du chef de rang lorsque l'un des rongeurs avait fait irruption sur la scène du *Zag-Zag*.

— Dans une semaine, continua M^me^ Atomos, M. Joyce partira en voyage en emportant quatre rats dans ses bagages. Il ira à Cleveland et lâchera les bêtes dans le terrible ghetto noir de Hough où vivent soixante-cinq mille Nègres. Le lendemain, un millier de rats porteurs du bacille de Yersin sortiront du refuge secret creusé sous le cabaret et s'en iront par groupes de quatre, répandre l'épidémie à travers les États-Unis.

— Comment ferez-vous ? demanda Lucky, cette opération exige la mobilisation de deux cent cinquante personnes !

M^me^ Atomos émit un rire joyeux.

— Je sais que cela vous surprend ! Vous n'auriez jamais imaginé que je serais capable de reconstituer en trois mois une organisation aussi importante… Mais vous avez oublié que je ne comptais pas que des ennemis dans ce pays ! Et puis, j'ai de l'argent, beaucoup d'argent ! Avec cela, n'importe qui peut remuer les montagnes !

M^me^ Atomos désigna ses gardes du corps.

— Celui-ci se nomme Scarett et il est recherché pour meurtre, Celui-là s'appelle Keating. Il est tueur à gages. La police le recherche également… En bref, cher monsieur Lucky, j'ai tout bonnement imité Smith Beffort ! Il a créé la force « Dragon Vert » en recrutant des voleurs et des assassins. Je viens de mettre sur pied une nouvelle Organisation Atomos en employant les mêmes méthodes. Dans mon équipe, chacun a quelque chose à se reprocher et craint comme la peste – pardonnez-moi l'expression ! – que la

police soit un jour de nouveau lancée sur sa piste. Donc, chacun est extrêmement discipliné, d'autant plus que la désobéissance est chez nous punie de mort…

M^me^ Atomos eut un sourire et ajouta :

— Cela vous explique que Myriam ait refusé de collaborer avec vous, même après que vous avez promis de l'aider en lui affirmant que M. Joyce ne ferait pas le poids si vos amis intervenaient.

— Oh ! Elle vous a répété notre conversation ?

— Inutile. Myriam portait sur elle un micro-émetteur qui me transmettait vos conversations. Je suis organisée, cher monsieur Lucky, et ne laisse jamais rien au hasard. Ainsi, je suis certaine que vous ne pourrez m'échapper et c'est pourquoi je vous fais ces confidences. Voulez-vous, dès maintenant, savoir comment vous allez mourir ?

Lucky ne répondit pas. Il savait qu'il n'avait aucune chance de survivre, cherchait fiévreusement un moyen de prévenir Smith Beffort qu'une fantastique épidémie allait sous peu décimer les États-Unis. Car les choses se passeraient exactement comme M^me^ Atomos l'avait dit. Joyce partirait dans une semaine pour Cleveland…

— Nous vous enfermerons à la cave, dit M^me^ Atomos, dans un réduit bétonné parfaitement étanche. Après quoi, Scarett, ici présent, introduira un tuyau dans le soupirail et le réduit se remplira très lentement d'eau.

Cela durera approximativement douze heures, mais, à la fin du compte, vous serez noyé. Peut-être que vous le serez avant car, au bout de six heures, vous n'aurez plus pied…

— J'ai compris, coupa Lucky, ne vous fatiguez pas ! Vous tenez à me faire mourir à petit feu pour me punir d'avoir contribué à la destruction de l'île Atomia ! D'ailleurs, vous ne trouverez pas le repos tant que tous les responsables de votre défaite n'auront pas payé… Je vous comprends très bien ! À cause de nous, vous voici devenue l'égérie grotesque d'une minable troupe de bandits ! Ah ! Elle est loin l'extraordinaire M^me^ Atomos !

— Taisez-vous ! ordonna la Japonaise.

Lucky ricana.

— Qui me fera taire ? Certainement pas vos gorilles, ni vos menaces. Je suis déjà condamné et n'ai plus rien à craindre.

M^me^ Atomos se dressa, tourna le dos à Lucky.

— Descendez-le à la cave, dit-elle, et donnez-lui de quoi manger et de quoi boire. Il aura également droit à un paquet de cigarettes. Adieu,

monsieur Lucky.

Elle s'éloigna, ouvrit la porte et disparut dans le couloir. Sans un mot, les deux tueurs saisirent Lucky et le transportèrent à la cave. Là, ils le détachèrent et le poussèrent dans un réduit obscur aux murs encore humides. Une lueur diffuse tombait d'un invisible soupirail et la porte possédait des joints de caoutchouc qui empêchaient les infiltrations d'eau. En fait, la pièce était une véritable cuve d'où il serait impossible de sortir.

Lucky examina sommairement les lieux. Le soupirail se trouvait situé au sommet d'une étroite cheminée. Ce serait par là que l'eau arriverait. Dans le sol, un cercle métallique d'environ vingt-cinq centimètres de diamètre indiquait l'endroit par où l'eau s'écoulerait…

L'homme que M^me^ Atomos avait nommé Scarett dit :

— Tu as droit à la cigarette et au verre de rhum, fiston. Qu'est-ce que tu préfères ?

— Un paquet de Lucky et une bouteille de Cutty Sark, demanda Lucky en calculant la distance qui le séparait des deux tueurs.

Il feignit de s'asseoir, se rua brusquement sur Scarett qui se préparait à refermer la porte. L'autre homme, Keating, était déjà dans le couloir, assez loin du réduit. Lucky frappa Scarett à la pointe du menton, eut la sensation de cogner un mur de briques, se retrouva à terre avant de réaliser que Scarett venait tout simplement de le projeter à l'autre bout de la pièce.

Scarett eut un rire narquois, ferma la porte et s'éloigna en sifflotant. Lucky se remit debout. Il venait de perdre sa dernière chance…

Dix minutes plus tard, les deux gardes du corps revinrent. Ils déposèrent sur le sol un plateau métallique chargé de nourriture, d'une bouteille de whisky, d'un paquet de cigarettes et d'une boîte d'allumettes, puis Scarett dit :

— Tu as intérêt à consommer en vitesse. Dans cinq minutes, l'eau va commencer à couler.

— Merci du conseil…

— Je peux t'en donner encore un et te dire qu'il est inutile d'appeler au secours. Tu nous empêcherais de dormir et personne ne t'entendrait… Allez, salut !

Il recula d'un pas, claqua la porte. Lucky l'entendit manœuvrer des volants de blocage, puis le silence s'installa dans la cave et il se retrouva seul dans la pénombre.

Il fit l'inventaire du plateau, constata qu'aucun objet ne pouvait lui servir à une tentative d'évasion, retourna vers la cheminée. Il se demandait d'où provenait cette lueur. En pleine nuit, c'était anormal, et il ne pensait pas que M^me^ Atomos ait eu la gentillesse de laisser cette lumière à son intention.

Il n'avait toujours pas résolu ce problème lorsque la première coulée d'eau descendit de la cheminée en cascadant. Lucky recula, s'assit près de la porte. Il lui restait douze heures pour trouver un moyen d'avertir Smith Beffort…

---oOo---

Plus tard, Lucky avait de l'eau jusqu'aux genoux lorsqu'il vida totalement la bouteille de son contenu. Il releva son veston, le noua de manière à former une poche et y glissa la bouteille vide. Après quoi, il releva sa manche gauche, se mordit l'avant-bras jusqu'au sang, déchira sa chemise et utilisa son sang pour tracer un message sur le tissu immaculé en débutant par cet avertissement : *Prière de porter ce message de toute urgence à M. Smith Beffort, hôtel Morosco, Billings, Montana contre récompense de mille dollars*.

Ensuite, malgré le froid terrible qui le gagnait, Lucky parvint à écrire : *Suis prisonnier M^me^ Atomos. Serai mort quand recevrez ce message. M^me^ Atomos s'apprête à lâcher mille rats pestiférés à travers États-Unis. Stopper Joyce avant son départ pour Cleveland, Ohio, et rechercher les rats contaminés dans cave du Zag-Zag. M^me^ Atomos se cache au 70, Garden Avenue sous le nom de M^me^ Cameron. Bonne chance. Old Lucky.*

Lucky roula le morceau de tissu, le glissa dans la bouteille en laissant apparaître l'avertissement, et ajusta solidement le bouchon. Il espérait que la bouteille quitterait la cave par le tuyau d'écoulement et qu'elle aboutirait dans la rivière Yellowstone. Il espérait que quelqu'un la trouverait et la porterait rapidement à Beffort… Mais, il se pouvait que la bouteille restât coincée dans un angle du réduit, ou qu'elle passât par le tuyau d'écoulement et que personne ne la découvrît avant des années…

Mais, quoi qu'il arrive, Lucky n'était pas en mesure d'en faire plus. Il était déjà à bout de force. Le froid le paralysait et il savait qu'il n'arriverait pas vivant au terme des douze heures prévues par M^me^ Atomos. D'ailleurs, cela valait sûrement mieux. À quoi bon lutter puisque la mort l'attendait de toute façon ? Lucky ne résista pas à la torpeur qui le gagnait. Il se laissa glisser, s'assit. Ainsi, l'eau lui arrivait à la poitrine.

---oOo---

Owen Bernitz s'assit dans le fauteuil que lui désignait Beffort. Il se racla la gorge et dit :

— Old Lucky a maintenant disparu depuis un peu plus de quinze heures. La dernière fois que Stuton l'a vu, c'était devant *Le Zag-Zag*. Il était trois heures trente. La fille, cette Myriam, est montée dans la Cadillac d'Old qui a démarré vers le centre. Selon les instructions que vous aviez données, Stuton a patienté un moment avant de partir à son tour. Il pensait que Lucky et Myriam finiraient la nuit ensemble. Il s'est tout d'abord rendu au nouveau domicile de Lucky, mais la Cadillac n'était pas visible. Alors, Stuton s'est pointé dans la rue où habite Myriam. Là non plus pas de Cadillac… Stuton a poireauté un long moment sans trop savoir quoi faire, puis, précisément à l'instant où il allait s'en aller, Myriam s'est amenée dans un taxi. Elle a réglé sa course, est rentrée chez elle et s'est couchée. Depuis, elle n'a pas bougé et Lucky semble s'être transformé en courant d'air. Voilà, patron.

Smith Beffort fit la grimace.

— Il est clair que Lucky a eu un accident de parcours.

— C'est aussi mon avis, fit Akamatsu. Seulement, je me demande comment on s'y est pris pour le neutraliser ? Lucky savait parfaitement qu'il jouait une partie dangereuse et devait tout particulièrement se tenir sur ses gardes.

Beffort se leva.

— J'ai bien peur qu'il ait sous-estimé Myriam, dit-il sombrement. Quelle heure est-il ?

Mie consulta sa montre.

— Dix-neuf heures, dit-elle.

Beffort ramassa une liasse de notes et énuméra :

— À trois heures trente, Lucky et Myriam partent ensemble du *Zag-Zag*. La fille est la dernière à sortir du cabaret dont toutes les lumières sont éteintes, mais je constate que Stuton n'a pas signalé le départ de M. Joyce. Donc, nous pouvons en déduire que le type est parti plus tôt, ou qu'il loge quelque part dans le cabaret, ou qu'il s'est défilé par une sortie privée dont nous ignorons l'existence. Un peu plus tard, Stuton note l'arrivée de Myriam chez elle…

— À quatre heures trente, indiqua Bernitz.

— Merci. Ensuite, rien ne se passe jusqu'à dix heures du matin. C'est en effet à ce moment que Baxer voit Marie Toohey pénétrer au *Zag-Zag* avec sa trousse d'infirmière sous le bras. Elle y reste jusqu'à dix-sept heures, rentre chez elle et ne bouge plus. À dix-huit heures, Joyce sort à son tour du cabaret et Baxer remarque qu'il porte un panier en osier, semblable à ceux servant au transport des chats, mais possédant les dimensions d'une grande valise. Baxer demeure à son poste et Sammy prend Joyce en filature. Ce dernier traverse la moitié-est de Billings dans sa voiture, stoppe à l'extrémité de Belknap Avenue et effectue une brève marche arrière dans les allées de Josephine Park. Malheureusement, Sammy l'a perdu de vue pendant quelques minutes. Quand il le retrouve, l'homme ne porte plus le panier. Joyce repart en direction de sa voiture et Sammy entend un moteur pétarader sur la rivière Yellowstone. Comme aucun autre promeneur n'est visible, Sammy pense avec juste raison que Joyce a remis son panier à un tiers qui l'attendait à bord d'une embarcation amarrée sur la rive de Josephine Park… Maintenant, il est dix-neuf heures. Sammy suit toujours Joyce ; Baxer est en surveillance en face du *Zag-Zag*, et Stuton attend que Myriam sorte de chez elle. Même si Lucky est en danger de mort, nous sommes incapables de lui venir en aide !

Akamatsu sourit et dit suavement :

— Vous-même et Mie ne pouvez certainement pas venir en aide à qui que ce soit, puisque vous êtes officiellement morts ! C'est bien joli de tromper M^me^ Atomos, Smith, mais si vous vous paralysez en même temps, à quoi cela vous avance-t-il ?

Beffort lui retourna son sourire.

— En agissant ainsi, Yosho, nous avions l'espoir de rassurer M^me^ Atomos en lui laissant croire qu'elle comptait désormais deux adversaires en moins. N'en déduisez pas pour autant que nous allons rester bien sagement ici ! Ce soir, Mie et moi irons passer la soirée au *Zag-Zag* et…

— Folie ! trancha Akamatsu. Si Lucky a été repéré par les gens de M^me^ Atomos, vous pensez bien que vous serez identifiés instantanément !

Beffort opina.

— Vous avez raison, mais les fausses moustaches, les perruques, et les divers articles de déguisement ne sont pas faits pour les chiens…

— Mie est japonaise ! Comment allez-vous lui donner le visage d'une femme blanche ?

— Il y a des tas de Japonaises aux U.S.A., rétorqua Beffort avec calme, et, en outre, Mie est censée avoir péri dans l'incendie de la clinique Enright. En la vieillissant un peu, je suis sûr qu'elle passera inaperçue.

— *Okay* ! Qu'espérez-vous découvrir au *Zag-Zag* ?

Beffort eut un geste d'ignorance.

— À vrai dire, je ne le sais pas, Yosho, mais ce cabaret est évidemment au centre de l'affaire. Comment expliquez-vous le fait que nous n'ayons pu découvrir le nom de sa propriétaire ?

— Parce que nous avons manqué de temps. Néanmoins, nous savons que Joyce en est à la fois le directeur et le gérant, et le registre du Commerce indique que le cabaret appartient à une société dont le sigle est le suivant : O.A.A.M.A. ! De plus, nous savons que Zagabelli, l'ancien propriétaire, a cédé son fonds avant de mourir. Ce n'est tout de même pas mal ! En allant au *Zag-Zag*, vous n'apprendrez rien que nous ne sachions déjà et vous courez un risque certain !

Beffort revint s'asseoir en face d'Akamatsu.

— Écoutez, Yosho, je sais que vous parlez d'or, mais je sais aussi que nous ne pouvons attendre plus longtemps ! Si, par malheur, Old Lucky est tombé entre les mains de M^me^ Atomos, cette dernière est désormais persuadée que la force « Dragon Vert » et le F.B.I. sont au courant de sa présence à Billings ! Cela annule l'effet de surprise que nous escomptions ! Il nous faut donc entreprendre une action avant que M^me^ Atomos ne s'évapore une nouvelle fois dans la nature. Mie et moi allons nous y employer dès ce soir, quitte à faire bouillir les chaudrons ! Au *Zag-Zag*, on se livre au trafic de la drogue, mais on tue également les rats à coups de revolver ! Vous avez déjà vu un simple rongeur provoquer une telle panique ?

Akamatsu secoua négativement la tête. Il comprenait que la disparition de Lucky, l'un des vieux de la vieille dans la force « Dragon Vert », venait de secouer Beffort beaucoup plus que sa pudeur ne lui permettait de le laisser paraître. C'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase déjà archi-plein après la mort du petit Bob Beffort et celle du docteur Soblen.

— De votre côté, reprit le G'man, vous allez vous occuper de savoir ce que signifie cette abréviation énigmatique sous laquelle se cachent les membres de la société qui dirige *Le Zag-Zag*. O.A.A.M.A. ! Qu'est-ce que ça veut dire au juste ?

Owen Bernitz leva la main.

— Je ne suis pas sûr, patron, mais j'ai l'impression d'avoir entendu parler de ce bidule…

— Tiens ? s'étonna Beffort. Où cela ?

Bernitz mâchouilla de plus belle son mégot de cigare éteint, plissa le front et dit :

— Il me semble que c'est le sigle d'un mouvement créé à San Francisco après la « fausse mort » de la mère Atomos…

Mie se dressa très pâle et débita d'un trait :

— Organisation Américaine des Amis de Madame Atomos !

— Non ! s'exclama Akamatsu, ce n'est pas vrai ?

— Bon sang ! jura Beffort. Mie a raison ! Maintenant, je me souviens en effet qu'une organisation s'est occupée de faire ériger à San Francisco, un monument à la mémoire de M^me^ Atomos que tous croyaient morte ! À l'époque, il existait en Californie un bureau pour *La Préservation du Souvenir de Kanoto Yoshimuta* et des sommes fantastiques ont été expédiées à son siège social à San Francisco ! Donc, Kanoto Yoshimuta, alias M^me^ Atomos, possède, aux États-Unis, des amis ! C'est stupéfiant, mais n'oublions pas que notre pays est affligé d'un mouvement nazi, du K.K.K., et de bien d'autres sociétés secrètes du même acabit que le gouvernement prend bien garde de ne pas désintégrer…

Akamatsu secoua le front.

— Fantastique ! Incroyable, mais certainement vrai ! Sans cela, M^me^ Atomos aurait été bien incapable de reconstituer en trois mois une équipe comme celle qu'elle semble diriger à Billings.

Il rafla son feutre, marcha vers l'entrée et décrocha son pardessus du portemanteau.

— Je retourne de ce pas au registre du Commerce, Smith ! Je vous ramènerai avant demain, même heure, les noms de tous les patrons du *Zag-Zag*.

Beffort lança :

— *Okay* ! Yosho. Mais faites attention où vous posez les pieds, car le terrain est probablement miné !

Le policier japonais sourit.

— Je vous renvoie l'avertissement, Smith. Ce soir, au cabaret, pas d'imprudence !

Puis il franchit le seuil et referma doucement la porte.

CHAPITRE VIII

À vingt-trois heures, Mie Azusa-Beffort descendit d'un taxi en entra dans le hall du *Zag-Zag*. Elle laissa son manteau de fourrure au vestiaire et choisit une table située entre la piste et les toilettes. Mie était difficilement reconnaissable. Le maquilleur du bureau du F.B.I. local l'avait transformée en femme d'âge mûr, d'apparence sérieuse, sinon sévère, qui semblait avoir l'habitude d'évoluer de nuit dans les cabarets.

Cette impression ne tenait qu'à des détails, à une attitude générale un peu blasée, mais le personnel de la boîte éprouva la sensation que cette femme devait obligatoirement travailler dans le milieu artistique, et qu'elle n'était là que par obligation professionnelle. D'ailleurs, cela n'avait rien d'extraordinaire. Il arrivait fréquemment que des imprésarios viennent superviser une attraction afin de la proposer par la suite à d'autres cabarets.

Mie s'installa confortablement, posa sur la table ronde un carnet et un crayon, refusa le Champagne que le chef de rang lui proposait et commanda un whisky-soda en allumant une cigarette avec une nonchalance étudiée.

Dix minutes passèrent, puis Smith Beffort pénétra à son tour au *Zag-Zag*. Au premier coup d'œil, on comprenait que ce grand type arrivait en droite ligne de son ranch, qu'il avait la ferme intention de s'amuser et de ne pas siroter de la limonade. Beffort effectua une entrée bruyante, s'assit au bar, commanda un double bourbon Old Crow et se mit à lorgner du côté des entraîneuses d'un air gourmand.

Lui aussi avait passé deux heures entre les mains du spécialiste en maquillage. Il portait une moustache épaisse et mal taillée, deux verrues sur la joue droite, des favoris descendant plus bas que le lobe de l'oreille et une perruque terriblement fournie. Tout cela tirait sur le blond-roux et était du

plus surprenant effet. En outre, Beffort boitait de la jambe droite, comme un type qui aurait fait une chute de cheval, et arborait un gilet et une cravate qui sentaient le Texas à vingt pas.

Tandis que Mie suivait sagement et attentivement les évolutions des danseurs espagnols, Beffort vidait son verre cul-sec, faisait signe au barman de remettre ça, et invitait d'un clin d'œil l'une des filles à se joindre à lui.

Myriam se décolla de sa chaise, s'approcha en ondulant.

— 'Soir ma jolie, fit Beffort en forçant sur l'accent texan, qu'est-ce que je vous offre ?

Myriam se percha sur un tabouret. Après ce qui s'était passé la veille, elle ne tenait pas une forme olympique. Elle se doutait qu'Old avait payé sa curiosité de sa vie, se demandait si son tour ne viendrait pas un jour prochain. M^me^ Cameron ne plaisantait pas, sanctionnait durement la moindre erreur et…

— Dites, reprocha Beffort, vous êtes en deuil ou quoi ?

Myriam saisit le regard sévère de M. Joyce qui se tenait derrière le comptoir, s'obligea à sourire.

— Excusez-moi, j'ai un bas qui file… Pour moi, ce sera une demi-champagne… En bordée à Billings, cow-boy ?

— Tout juste, ma jolie ! rigola Beffort. Je suis de Denver City. Vous connaissez ?

— Non, mais je devine que ce bled n'est pas de l'autre côté de la porte. Élevage ?

— Ouais !… Si on dansait ?

Myriam accepta d'un battement de cils, glissa, souplement de son tabouret et se dirigea vers la piste que les danseurs espagnols venaient de libérer. Beffort la suivit en titubant légèrement, sans oublier de boiter, ce qui n'était pas facile…

Myriam se colla tout de suite à lui. Elle était jolie, provocante, et Beffort commença à comprendre qu'Old Lucky n'ait pu lui offrir une très grande résistance.

— Quel est votre nom, cow-boy ?

— John, et vous ?

— Myriam pour les amis… Il y a loin du Texas au Montana, non ?

— Si, mais j'en ai ma claque du Sud. En vérité, Myriam, je suis venu à Billings avec l'intention d'y planter mes choux.

— Oh ? On veut refaire sa vie ? Les bovins n'ont plus le charme de jadis ? Moi, un gars dans votre genre, ça me fait penser aux vastes horizons, aux feux de camp, aux chevaux… Ne me dites pas que vous quitteriez tout cela pour venir vous enterrer dans un deux-pièces-cuisine de Billings !

Beffort la serra un peu plus contre lui.

— Vous savez, dit-il d'une voix pâteuse, ces trucs-là ne sont vraiment bien qu'au cinéma ! Personne n'a jamais fait fortune en restant cow-boy ! Moi, je me suis cassé une patte et j'ai la colonne vertébrale déglinguée à force d'être à cheval. Alors je laisse tomber avant de me balader dans une chaise à trois roues ! Faut être lucide, s'pas ?

— Vous avez un job ici ? demanda Myriam avec indifférence.

Tout cela ne l'intéressait pas. Elle voulait simplement faire asseoir ce type à une table et l'amener à liquider un tas de bouteilles. Comme elle était au pourcentage, la soirée serait peut-être bonne…

— Pas de job, rigola Beffort, mais tout plein de dollars !

— Tiens ! Je croyais qu'un cow-boy était sans un ?

— Je me suis débrouillé…

Son ton laissait entendre qu'il ne s'était pas débrouillé d'une manière très catholique, qu'il se considérait comme un petit malin, qu'il était très content de soi. Myriam dressa l'oreille. Est-ce que, par hasard, elle aurait mis le grappin sur un type en cavale ?

À cet instant, la danse se termina. Myriam dit :

— J'ai mal aux pieds. Pourquoi n'irions-nous pas nous installer à une table ?

— *Okay* ! fit Beffort, choisissez ! Myriam s'assit à la première table libre, justement voisine de celle qu'occupait Mie, et appela le chef de rang d'un signe discret. Beffort croisa le regard de sa femme, comprit qu'elle lui indiquait les toilettes. Il tourna la tête, vit que beaucoup de clients se dirigeaient vers cet endroit, y pénétraient, et repartaient ensuite directement vers le vestiaire. Sans doute l'un des aspects du trafic de drogue signalé par Lucky…

— Alors, demanda Myriam, vous vous êtes débrouillé, *hey* ?

Elle n'avait pas perdu son temps. La bouteille de Champagne était déjà en place, les coupes étaient pleines, et les marchandes de fleurs et de cigarettes convergeaient vers elle. Beffort lui offrit une rose, acheta deux paquets de cigarettes, régla sur-le-champ en exhibant ostensiblement son portefeuille généreusement garni.

— Merci, sourit Myriam.

Puis, un œil sur le portefeuille :

— Je vois en effet que vous n'avez pas quitté le Texas sans biscuits !

Beffort se rengorgea, eut un sourire un peu niais, leva sa coupe.

— À votre santé, ma jolie ! J'espère que nous deviendrons de grands amis ?

Myriam pressa sa cuisse contre celle de Beffort, se pencha pour faire bâiller son décolleté. Elle était maintenant très intéressée, subodorait que ce gigantesque nigaud pouvait devenir une poire très juteuse à condition de manœuvrer avec tact.

— Si vous ne connaissez personne à Billings, souffla-t-elle d'un ton plein de promesses, pourquoi ne serions-nous pas amis ?

Elle se disait qu'à Denver City ce cow-boy ne devait pas souvent avoir l'occasion de fréquenter des filles comme elle. Si elle savait le faire boire, il lui raconterait sous peu sa vie dans le détail.

---oOo---

À peu près au même moment, l'eau achevait de s'écouler dans la cave où Old Lucky venait de trouver la mort. Scarett et Keating débloquèrent la porte étanche et entrèrent dans le réduit.

Le cadavre de Lucky était recroquevillé dans un coin, et la nourriture détrempée, à laquelle il n'avait pas touchée, jonchait le sol encore couvert de larges flaques. Un goulot de bouteille émergeait du tuyau d'écoulement qui comportait un filtre dont Lucky n'avait pas soupçonné l'existence…

Scarett la retira en disant :

— Pas étonnant que la vidange ait duré si longtemps avec cette bouteille en travers…

Il s'interrompit brusquement.

— Dis donc, Keating, viens voir ça !

— Parole ! C'est un message ! Il faut le porter immédiatement à M^me^ Atomos…

Puis, comme Scarett le fusillait du regard, il rectifia :

— Pardon, je veux dire M^me^ Cameron.

— Occupe-toi du type, fit Scarett en désignant la dépouille de Lucky, moi je vais monter chez M^me^ Cameron. Tu sais ce que tu dois faire ?

— Je vais le transporter en bateau à deux ou trois miles et je le larguerai avec une pierre au cou…

— Imbécile ! cracha Scarett, je savais que tu n'avais rien compris ! Il faut que la police croie à un accident. Tu vas lui remettre en poches toutes ses affaires et tu le balanceras à la flotte tel quel ! Dépêche-toi, je monte.

Il sortit de la cave, grimpa au rez-de-chaussée, prit l'autre escalier et continua jusqu'au premier étage. Là, il poussa une porte, entra dans un petit vestibule, et pressa le bouton d'appel d'un interphone. Deux secondes coulèrent et la voix de M^me^ Atomos demanda :

— Que voulez-vous, Scarett ?

C'était le genre de chose qui surprenait toujours le tueur. Il n'était pas loin de minuit et M^me^ Atomos veillait encore, puis, sans qu'il se fût annoncé, elle savait exactement qui se trouvait dans le vestibule…

— Madame, fit-il avec respect, je viens de découvrir un message écrit par Old Lucky avant sa mort.

— Comment a-t-il pu l'écrire, s'enquit sévèrement la Japonaise, puisque vous lui avez supprimé toutes ses affaires personnelles ?

— Il s'est blessé et a utilisé son sang pour tracer ce message sur un pan de sa chemise. Ensuite, il a enfermé le tissu dans la bouteille de whisky. Je pense qu'il espérait que la bouteille passerait par le tuyau d'écoulement…

— Bien, coupa M^me^ Atomos, laissez tout cela sur la table.

Scarett fit ce qu'elle demandait. M^me^ Atomos dit :

— Redescendez et aidez Keating à faire disparaître le cadavre.

— Disparaître ?

— Oui, j'ai changé d'idée. Maintenant, il vaut mieux qu'Old Lucky ne soit jamais retrouvé. Poussez la chaudière et jetez le cadavre au feu. Quand ce sera fait, vous reviendrez prendre mes ordres.

Scarett tourna les talons et gagna l'escalier. M^me^ Atomos attendit qu'il se fût éloigné et entra dans le vestibule. Elle déboucha la bouteille, lut le message et son visage se contracta sous l'effet de la surprise et de la rage. Ainsi, Smith Beffort et sa femme avaient échappé à l'incendie !

M^me^ Atomos resta comme statufiée pendant un instant, puis elle décrocha le téléphone et forma un numéro. La sonnerie vibra quatre fois et une voix dit :

— Marie Toohey, j'écoute ?

— Ici M^me^ Cameron, fit M^me^ Atomos avec douceur, pouvez-vous vous rendre immédiatement au cabaret ? Il vient de se produire un événement très important et votre présence au *Zag-Zag* est indispensable.

— Dois-je apporter ma trousse ?

— Non, conseilla M^me^ Atomos, vous ne ferez que passer. Inutile de prendre votre voiture. Venez en taxi et Joyce vous ramènera chez vous. Je compte sur vous, n'est-ce pas ?

— Je pars tout de suite, madame.

Elle raccrocha. M^me^ Atomos en fit autant et forma aussitôt le numéro du *Zag-Zag*.

— Ici *Le Zag-Zag*, annonça une voix féminine.

— Voulez-vous dire à M. Joyce que M^me^ Cameron désire lui parler de toute urgence ? J'attends.

Trente secondes passèrent et un Joyce haletant vint en ligne.

— Tout va bien chez vous ? demanda M^me^ Atomos.

— Oui, la salle est pleine et la recette sera bonne.

— Je ne veux pas parler de cela, Joyce ! gronda la terrible femme. Une information de dernière minute vient de m'apprendre que Smith Beffort et Mie Azusa sont vivants ! Ils logent à l'hôtel Morosco et dirigent évidemment les opérations !

— Pourtant, objecta Joyce, Marie Toohey a affirmé que…

— Elle s'est trompée ! trancha M^me^ Atomos, vous savez ce que cela signifie ? Elle sera au cabaret dans un instant. Elle ne doit pas en sortir, est-ce clair ?

Joyce déglutit bruyamment, et fit d'une voix sourde :

— C'est clair, madame…

— Par la même occasion, dit froidement M^me^ Atomos, vous joindrez la petite Myriam à l'expédition. Elle est la dernière à avoir vu Old Lucky, et Beffort va l'apprendre s'il ne le sait pas déjà ! Je ne veux pas qu'on puisse l'interroger. Donc, arrangez-vous pour que Myriam et Marie Toohey ne soient plus de ce monde avant minuit trente. Compris, Joyce ?

— Compris, madame, rauqua Joyce.

— En outre, poursuivit M^me^ Atomos, vous seriez bien avisé de surveiller de très près vos clients. Je ne serai pas étonnée qu'il y ait ce soir un membre de la force « Dragon Vert » parmi vous !

— Certainement pas ! protesta Joyce.

— Avant d'en jurer, vous feriez mieux de comparer les nouvelles têtes avec les photographies que vous possédez ! Allons, Joyce, regardez bien autour de vous et dites-moi s'il n'y a pas, dans la salle, quelqu'un qui ressemble plus ou moins à Smith Beffort et Mie Azusa ?

Joyce scruta les visages des nouveaux clients. De la cabine téléphonique, il découvrait toute la salle qui était précisément éclairée *a giorno*. C'était le moment dancing qui précédait les numéros de strip-tease. Encore quelques minutes et la salle serait plongée dans l'obscurité.

— Alors ? s'impatienta M^me^ Atomos.

— Je ne vois pas, hésita Joyce. Il y a bien une femme de race jaune, mais elle est assez âgée et…

— Quelle est sa taille ? coupa M^me^ Atomos.

— Difficile à dire. Elle est assise à la même table depuis le début de la soirée et note le nom des artistes… Je pense qu'elle mesure environ un mètre soixante-cinq. Elle est brune, fine, très élégante… À vrai dire, je trouve qu'elle a un corps bien jeune pour une femme de quarante ans ! Si elle ne portait pas de lunettes, elle ferait moins que son âge…

— Comment n'avez-vous pas reconnu plus tôt Mie Azusa ! tempêta M^me^ Atomos.

— Comme vous, je croyais qu'elle était morte, se défendit Joyce. D'ailleurs, je ne jurerais pas qu'elle est vraiment ici ce soir !

— Nous en reparlerons tout à l'heure, Joyce. Maintenant, examinez les hommes. Smith Beffort est très grand, très solide. Il a l'allure d'un homme d'action, d'un aventurier. N'y a-t-il personne dans la salle qui corresponde à ce signalement ?

Automatiquement, le regard de Joyce se posa sur le client de Myriam, et il éprouva un choc. Ce type répondait parfaitement à la description de M^me^ Atomos.

— Bon sang ! Je vois le type en question !

— Que fait-il ?

— Il cause avec Myriam…

M^me^ Atomos poussa un soupir.

— Vous êtes un imbécile, Joyce. Après la disparition d'Old Lucky, vous auriez dû prévoir que l'un de ses meilleurs amis tenterait de questionner la fille !

— Je suis navré, fit Joyce avec humilité. Mais cet homme a tout à fait le genre cow-boy et semble ivre ! De plus, il boite, porte des moustaches, et il est blond ! C'est drôle, mais…

— Non, Joyce, ce n'est pas drôle ! C'est grave, très grave ! Smith Beffort et sa femme sont sur nos talons. Derrière eux, il y a tout le F.B.I. et la force « Dragon Vert » ! Il faut agir rapidement !

Joyce eut un sursaut.

— Agir ? Le cabaret est bourré et il est probable que Beffort a laissé des hommes à lui au-dehors ! Puis, Marie Toohey va arriver prochainement. Compte tenu des circonstances, n'est-il pas logique de croire que Beffort tient l'infirmière sous surveillance depuis l'incendie de la clinique ? Madame, vous n'avez peut-être pas eu le temps d'y penser, mais il est évident que Mie Azusa-Beffort s'est fait admettre dans le service du docteur Enright parce qu'elle soupçonnait déjà Marie Toohey !

M^me^ Atomos grimaça. Joyce avait raison. Il n'y avait pas si longtemps, le Grand Cerveau pensait à la place de M^me^ Atomos. Il n'existait plus, et il fallait désormais que la sinistre femme prenne elle-même ses décisions ! C'était une sorte de rééducation… M^me^ Atomos connut un instant de découragement. Elle avait possédé des serviteurs par milliers, des fortunes colossales, des armes fantastiques. Maintenant, elle ne disposait plus que d'une centaine d'assistants, d'une somme d'argent relativement importante, et du seul pistolet paralysant récupéré sur Old Lucky…

— Madame ? demanda timidement Joyce. Il la craignait. Tout le monde la craignait. M^me^ Atomos se redressa. Au lieu de se terrer ou de fuir, elle allait attaquer férocement. Tous ses gens seraient peut-être tués dans la bataille, mais il était indispensable que Beffort et sa femme y laissent également la vie !

— Joyce, voici ce que vous allez faire ! Comme je vous l'ai ordonné, exécutez Myriam et Marie Toohey. Simultanément, offrez à Beffort et à Mie « la tournée du patron ». Naturellement, leur boisson sera droguée. Ne les tuez pas. Auparavant, je veux qu'ils sachent que je suis responsable de leur mort.

— Et si quelqu'un vient à leur secours ? fit Joyce d'une voix blanche.

— Ne vous inquiétez pas ! Je vous envoie Scarett et Keating en renfort !

— Cela va tourner à la tuerie !

— Aucune importance. Rien ne doit nous empêcher de lâcher nos rats à travers les États-Unis. Exécution, Joyce ! Après quoi vous me téléphonerez pour me donner le résultat de l'opération ! Je ne bouge pas d'ici. Bonsoir.

CHAPITRE IX

Joyce reposa le combiné sur sa fourchette, poussa la porte vitrée et sortit de la cabine. Il avait les jambes molles, sentait un filet de sueur lui dégouliner le long du dos.

Les Beffort étaient des adversaires redoutables, puissants, venus au *Zag-Zag* en reconnaissance, mais pas sans avoir, auparavant, assuré leurs arrières… Joyce se rendait parfaitement compte que M^me^ Atomos venait de lui confier une tâche écrasante. Tenter de neutraliser les Beffort, c'était vouloir ligoter à la fois le F.B.I. et la force « Dragon Vert » !

Joyce traversa la salle bruyante, pénétra dans son bureau et se laissa choir dans un fauteuil. S'il n'avait pas eu aussi peur de M^me^ Atomos, il aurait tout plaqué sur le champ, quitte à finir ses jours dans un bled perdu de son Vermont natal. Mais, il n'en était naturellement pas question ! Pour M^me^ Atomos, la vie d'un homme n'avait aucune valeur. Sur un geste d'elle, un tueur inconnu de Joyce se lancerait à sa poursuite et l'exécuterait sans plus de formalité que Joyce lui-même n'en mettrait pour abattre Myriam et Marie Toohey.

Joyce soupira, manœuvra l'interphone et se trouva en communication avec le chef de rang.

— Bird, amorça-t-il d'un ton las, M^me^ Cameron vient de me téléphoner. Elle veut que nous éliminions Marie Toohey et la petite Myriam…

Bird grimaça, mais ne fit aucun commentaire. Il se méfiait de Joyce autant que ce dernier se méfiait de lui. C'était peut-être en cela que M^me^ Atomos avait montré le plus d'habileté. Chacun ignorait jusqu'à quel point les autres travaillaient librement pour elle, et depuis combien de

temps, se demandait continuellement si le voisin n'était pas l'une des « oreilles » de la patronne. Diviser pour régner. Ce n'était pas nouveau…

— De plus, continua Joyce, apprenez que nous avons ce soir dans la salle Smith Beffort et sa femme.

Cette fois, Bird poussa une exclamation et dit :

— C'est une plaisanterie ?

— Je le voudrais bien, mon vieux ! Mais, si vous regardez la table 12 et la table 13, vous réaliserez que je n'invente rien.

— Quoi ? Cette Japonaise et ce cow-boy seraient…

— Aucun doute, Bird ! Prévenez le personnel et faites le nécessaire pour que Marie Toohey n'entre pas au *Zag-Zag* par la porte principale, mais par l'entrée des artistes. Ensuite, vous appellerez discrètement Myriam afin que Beffort ne trouve pas son départ suspect. Quand elles seront toutes deux dans la cave, vous servirez une boisson gratuite à chaque client.

— Sous quel prétexte ? s'enquit Bird.

— Mettons que la direction désire marquer d'une façon particulière son premier mois d'activité au *Zag-Zag*. Je ferai d'ailleurs une annonce dans un instant pour expliquer la chose. En fait, Bird, il s'agit principalement de faire absorber aux Beffort un « Mickey » capable de les endormir pour un bout de temps… Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui, et cela ne me plaît qu'à moitié !

— Personne ne vous demande votre opinion, fit doucement Joyce. M^me^ Cameron a donné des instructions, et il vaut mieux ne pas les discuter. Où en est le spectacle ?

— Deborah vient de commencer son strip…

— Bien, vous couperez quand elle aura terminé et je monterai sur la scène pour faire mon petit speech. En attendant, préparez le « Mickey » des Beffort et occupez-vous de Myriam et de l'infirmière… Discrètement, Bird, très discrètement ! Si Smith Beffort pense qu'il se passe des choses anormales, il sera sur ses gardes et nous partirions perdants, ne l'oubliez pas !

— Je n'ai que cela en tête, assura Bird d'une voix émue. Soyez tranquille, si quelqu'un fait une blague, ce ne sera pas moi !

Il coupa. Joyce sortit de sa poche un grand mouchoir et s'épongea le front. Maintenant, il avait la sensation que le cabaret était devenu un baril de poudre.

---oOo---

Tandis que Smith Beffort continuait de jouer son rôle auprès de Myriam, Mie observait toujours très attentivement ce qui se passait autour d'elle.

Tout d'abord, elle nota la longue conversation téléphonique de Joyce, et elle le vit jeter plusieurs coups d'œil dans sa direction. Après quoi, Joyce rejoignit directement son bureau. Un instant passa, puis les lumières s'éteignirent. Le faisceau d'un projecteur capta l'entrée en scène d'une jeune femme blonde qui annonça que les attractions débuteraient par le numéro international de Peg Deborah… La présentatrice se retira, l'orchestre attaqua un slow langoureux, et Deborah s'amena en se dandinant.

Dans la pénombre, Mie remarqua que le chef de rang et les serveurs tenaient une conférence à l'extrémité du bar. Puis, le chef de rang disparut et l'un des serveurs se faufila entre les tables, se pencha sur Myriam et lui parla à l'oreille…

La jeune femme acquiesça. Le serveur se retira et Smith demanda :

— Des messes basses, ma jolie ?

Voix pâteuse, regard éteint. Il semblait être complètement ivre. Myriam lui adressa un sourire un peu crispé.

— Je vais vous laisser seul pendant un moment, cow-boy, ma mère me demande à la porte. Soyez sage et essayez de finir cette bouteille… À tout à l'heure.

Elle se leva, mais Smith la retint par sa robe.

— Vous ne devriez pas y aller, Myriam. Quand une maman rend visite à sa fille dans un cabaret, c'est presque toujours pour lui dire des choses désagréables.

— Lâchez-moi, voulez-vous ?

Smith tira plus fort sur la robe. Le tissu craqua dangereusement et Myriam fut obligée de s'asseoir. Sur un tout autre ton, mais sans perdre son sourire niais, Beffort murmura :

— Je ne suis pas cow-boy, Myriam, mais j'appartiens au F.B.I. et Old Lucky était mon ami. Joyce vient probablement de découvrir ma véritable identité et veut éviter que vous me disiez la vérité. Comment pensez-vous qu'il vous réduira au silence ?

À la table voisine, Mie tira mentalement son chapeau. À aucun moment, Smith n'avait paru se rendre compte du manège de Joyce, du chef de rang et

des serveurs, mais en réalité, il n'avait rien perdu de l'agitation qui les animait depuis minuit.

Sur sa chaise, Myriam, livide, ne trouvait rien à dire. Elle venait d'être cueillie à froid, éprouvait un mal fou à récupérer. Toujours souriant, Beffort ajouta :

— Le cabaret est actuellement surveillé par un groupe de types appartenant à la force « Dragon Vert », et je peux vous garantir que personne ne quittera *Le Zag-Zag* autrement que les menottes aux poignets. Alors, inutile d'aller vous faire assassiner d'ici là, pas vrai ?

Myriam eut un regard de bête traquée.

— Vous êtes tombé dans un fameux traquenard, G'man ! C'est vous qui ne sortirez pas vivant d'ici…

— Nous en reparlerons dans un instant, fit Beffort sans perdre son sourire. Dans l'immédiat, vous allez me dire ce qu'est devenu Old Lucky. En échange de quoi je vous promets l'impunité quel que soit votre degré de culpabilité dans cette affaire…

— Qui êtes-vous ?

— Smith Beffort. Et la Japonaise qui occupe la table voisine est ma femme…

Les yeux de Myriam s'écarquillèrent.

— L'incendie de la clinique Enright ?

— C'était un véritable incendie et nous n'avons échappé aux flammes que par miracle. Pendant un certain temps, M^me^ Atomos a cru à notre mort et elle s'est dévoilée en capturant Lucky par votre intermédiaire. Allons, Myriam, parlez avant qu'il ne soit trop tard !

À cette seconde précise, Deborah terminait son effeuillage. Elle fila en coulisses sous les applaudissements, le projecteur s'éteignit, et toutes les lumières se rallumèrent dans la salle.

Du coin de l'œil, Beffort constata que le chef de rang observait Myriam sans aménité, que deux serveurs prenaient position près du rideau pourpre coupant la salle du vestiaire, puis Joyce apparut sur la scène et dit :

— Chers clients et clientes, j'ai ce soir le plaisir de vous informer que la direction du *Zag-Zag* tient à fêter son premier mois d'activité en vous offrant votre prochaine consommation…

La cinquantaine de vrais noctambules venus là pour s'amuser sans arrière-pensée applaudirent à tout rompre. Joyce leva les bras pour imposer le silence, sourit, et dit encore :

— Commandez ce que vous désirez, *Le Zag-Zag* vous l'offre ! Et maintenant, que le spectacle continue !

Il disparut en coulisses et des serveurs se mirent à circuler entre les tables afin de prendre les commandes. Beffort refit face à Myriam.

— Hier soir, attaqua-t-il, Old Lucky est parti d'ici avec vous et on ne l'a plus revu. Où l'avez-vous conduit ?

Beffort faisait une erreur en oubliant la terreur que M^me^ Atomos provoquait parmi ceux qui la servaient. Myriam n'était pas décidée à parler. Elle n'avait qu'à lever la tête pour voir que Bird et les serveurs l'épiaient, savait fort bien ce qu'il adviendrait d'elle si elle révélait quoi que ce soit au sujet des rats et de M^me^ Cameron. Elle dit :

— Je ne sais rien. Passez-moi les menottes et questionnez plutôt Joyce. Lui pourra vous faire des révélations !

Elle avait parlé assez haut, inconsciemment, et sa phrase vola jusqu'à l'oreille d'un serveur qui prenait les commandes à une table voisine. L'homme stoppa immédiatement son service et rejoignit très vite le chef de rang. Son mouvement avait été naturel, se confondait dans la masse, et ni Beffort ni Mie ne le remarquèrent.

Pourtant Beffort se méfiait. On avait demandé Myriam. Il l'avait retenue et Joyce devait salement s'agiter en coulisses. Sous peu, quelqu'un aurait une réaction surprenante, imprévisible. Une réaction à la « Atomos »…

Il s'y attendait mais fut tout de même pris de vitesse.

Les lumières s'éteignirent d'un seul coup, l'orchestre se mit à faire un bruit infernal, et une voix tonitruante hurla :

— Au feu ! Sauve qui peut !

Dans la profonde obscurité, l'avertissement eut sur la clientèle l'effet d'une décharge électrique. Les femmes hurlèrent, les hommes se ruèrent en direction de la sortie comme un troupeau affolé en renversant tout sur leur passage, et Smith Beffort fut contraint de se battre pour ne pas être emporté par ce flot tumultueux. Il fut néanmoins projeté à terre, rampa vers le bar en dégageant son pistolet paralysant du holster qu'il portait sous l'aisselle, parvint à se dresser à l'instant précis où l'orchestre cessait de jouer. Une fois sur pieds, il s'efforça d'atteindre la scène. De là, il gagnerait les coulisses où devait se trouver l'interrupteur général d'électricité.

Il pensait que Joyce était l'auteur de l'extinction des feux et qu'il comptait en profiter pour fuir. Il repoussa violemment quelqu'un qui lui barrait la route, grimpa sur la scène et fut soudainement libre de ses

mouvements. Il avança, s'empêtra dans un rideau, buta dans un tabouret et se décida à battre du briquet. La petite lueur chancelante éclaira tout de suite le tableau électrique que commandait le régisseur. Chaque poste portait une étiquette : *Rampe. Projecteur face. Projecteur jardin. Projecteur cour. Éclairage complet*… Beffort manœuvra le levier correspondant à ce dernier poste et la salle, la scène et les coulisses s'illuminèrent brusquement.

Tables et chaises renversées, robes déchirées, costumes lacérés, et les cinquante clients bloqués sur le seuil du vestiaire par Owen Bernitz et ses hommes. Beffort se montra, vit d'un seul coup d'œil que tout le personnel du *Zag-Zag* avait disparu ainsi que Myriam et Mie…

— Personne n'est sorti, Owen ?

— Personne, patron. La boîte est cernée depuis plus d'une demi-heure.

Un client s'avança vers Beffort.

— Pouvez-vous nous dire ce qui se passe ?

Beffort montra son insigne et ordonna :

— Que chacun retourne à sa place et prépare ses papiers d'identité ! Owen, détachez trois de vos hommes pour contrôler ce petit monde. Pendant ce temps, nous allons fouiller le cabaret !

Bernitz désigna une équipe et rejoignit Beffort avec une douzaine d'hommes. Il y avait là Baxer, Stuton, Sam, et d'autres membres de la force « Dragon Vert » qui se battaient depuis des années contre M^me^ Atomos. Ils étaient tous armés du pistolet paralysant, n'avaient pas besoin qu'on leur trace un dessin pour savoir comment ils devaient opérer. En moins de cinq minutes, le cabaret et ses dépendances furent passés au peigne fin, puis toute l'équipe se regroupa sur la scène.

— Négatif, grogna Bernitz.

Beffort serra les mâchoires. L'évacuation s'était faite en soixante secondes, avec une précision diabolique, en mettant à profit la panique qui régnait chez les clients. Les musiciens avaient abandonné leurs instruments, les strip-teaseuses étaient parties en costume de scène, les serveurs en habit, les vendeuses de fleurs et de cigarettes en bas-filet et super minijupe…

Au bas mot, une vingtaine de personnes, curieusement affublées et qui ne passeraient pas inaperçues dans les rues de Billings alors qu'une heure du matin approchait.

Beffort fonça jusqu'à la cabine téléphonique, décrocha, forma le numéro du Central F.B.I., se trouva instantanément en ligne avec Eddy Witturst.

— Ici, Beffort. Eddy, vous allez organiser des patrouilles sur-le-champ et faire boucler la ville. Les gens de M^me^ Atomos ont filé en embarquant Mie et la petite Myriam.

— Comment ont-ils fait ? s'effara Witturst.

— Issue secrète… Si vous faites vite, ils n'auront pas la possibilité de se déplacer à travers la ville et M^me^ Atomos sera immobilisée dans son trou ! Pas la peine de vous dire à quel point je compte sur vous, n'est-ce pas ? Foncez ! Je vous rappellerai dans un instant…

Les deux hommes raccrochèrent simultanément. Beffort revint vers son équipe. Il faisait son possible pour garder un visage neutre, mais était extrêmement inquiet sur le sort de Mie.

— Owen, dit-il, il s'agit maintenant de découvrir par quel passage secret Joyce et sa troupe ont réussi à nous fausser compagnie. Vous avez vérifié l'identité des clients ?

Bernitz hocha la tête.

— Ils sont en règle, mais cela ne veut rien dire. Pour faire bon poids, un interrogatoire au Central F.B.I. s'impose. Dans le tas, il y en a peut-être quelques-uns qui travaillent pour la mère Atomos… Personne ne me fera croire que les gens qui fréquentent *Le Zag-Zag* sont blancs comme neige ! À ce propos, je parle de la « neige », j'ai l'impression que deux ou trois couples ont prisé de la coco récemment…

Beffort balaya l'air de sa main.

— Pas le temps de nous occuper de cela, Owen. Passez un coup de fil aux gars de l'I.B.N.(4) si vous voulez, mais, avant tout procurez-vous des pioches ! Nous devons trouver très vite cette issue quitte à flanquer par terre les murs du *Zag-Zag*. Vous me rejoindrez dans la cave. J'emmène Stuton et Baxer avec moi…

Tandis que Bernitz exécutait les ordres, Smith Beffort et les deux durs de la force « Dragon Vert » empruntèrent l'escalier situé derrière le bar et descendirent à la cave. Baxer, pour y être déjà venu incognito, connaissait les lieux. Il montra les casiers à bouteilles et dit :

— Si cet endroit comporte une porte secrète, elle ne peut être planquée que derrière les casiers.

Beffort ne répondit pas. Baxer avait peut-être raison, car les casiers s'étendaient du sol au plafond et dissimulaient complètement les murs. Mais, Beffort ne perdait pas de vue que M^me^ Atomos n'avait pas eu le temps de construire un tunnel à proximité du cabaret. Donc, elle avait sans doute

utilisé des installations existantes et dont elle n'était pas la créatrice. Car, et c'était à noter, M^me^ Atomos répugnait à construire – du temps de sa puissance – des refuges en plein centre des villes. Pour cela, elle choisissait plutôt des endroits isolés, soit à la campagne, soit en montagne, et généralement en bordure d'un lac, d'un fleuve ou d'une rivière…

— Qu'est-ce qu'on fait, patron ? demanda Stuton que la méditation de Beffort étonnait en tel moment.

Le G'man se secoua et dit :

— Commençons par déplacer tous les casiers. Nous passerons aux choses sérieuses quand Bernitz nous rejoindra avec le matériel.

Ils se mirent au travail, mais la tâche n'était pas aisée. Un casier contenait environ trois cents bouteilles. Avant de songer à le déplacer, il fallait obligatoirement le soulager du poids qui l'alourdissait. Devant ces difficultés, Beffort envoya Baxer chercher du renfort au rez-de-chaussée, et ils furent bientôt une dizaine à s'activer sur les bouteilles.

Un casier fut très vite libéré, puis retiré de son logement, mais le pan de mur qu'il cachait sonnait le plein et ne comportait aucune anomalie suspecte.

Peu de temps après, Beffort et ses hommes s'attaquèrent au second casier qui refusa de se décoller du mur malgré tous les efforts déployés. À cet instant, Owen Bernitz revint avec une demi-douzaine de pioches, et Beffort demanda que l'on fasse sauter le casier récalcitrant. Les hommes entamèrent le bois, puis le mur, finirent par percer un trou dans une paroi qui s'avéra n'être qu'une porte pivotante. Lorsqu'elle s'ouvrait, le casier à bouteilles devait pivoter avec elle, mais l'installation était très sommaire dans son ensemble.

Beffort et Bernitz se glissèrent dans le trou, escaladèrent une volée de marches, poussèrent un autre panneau pivotant et se retrouvèrent dans le bureau de Joyce…

Beffort s'essuya le front.

— Un coup pour rien, dit-il.

Le gros Owen consulta sa montre et commenta :

— Pour M^me^ Atomos, c'est un coup qui rapporte ! Voici près de trente minutes que Joyce et son personnel ont mis les voiles !

Beffort opina. L'affaire s'engageait mal…

CHAPITRE X

Eddy Witturst, avec la collaboration de Charles Hyde et du directeur du bureau F.B.I. de Billings, s'appliquait à organiser des patrouilles et à faire boucler la ville d'une manière aussi parfaite que possible.

Malheureusement, c'était une entreprise de longue haleine.

Billings n'avait qu'une superficie réduite, une population relativement importante, mais ses forces de police étaient proportionnelles à ces deux impératifs, et Witturst comprit qu'il ne saurait atteindre la perfection avec les seuls effectifs et les seules ressources de la ville.

Puisque Beffort avait jeté le masque et que la guerre contre M^me^ Atomos venait officiellement de se rallumer, Witturst décida de recourir aux méthodes éprouvées et de faire intervenir les forces armées. Par l'intermédiaire de James Edward Evans, il formula une demande de renforts qui fut instantanément acceptée et plusieurs convois prirent la direction du point chaud que risquait de devenir Billings.

Depuis le bureau de Joyce, Beffort donna un coup de fil à son collaborateur. Witturst lui indiqua très laconiquement les mesures qu'il venait de prendre. Beffort demanda :

— Quand pensez-vous que sera terminé le bouclage, Eddy ?

— Pas avant quatre ou cinq heures du matin, répondit sans hésiter l'agent fédéral. Mais, d'ores et déjà, un vaste filet se referme sur M^me^ Atomos et sa bande… Pour l'instant, elle peut encore le franchir. Pourtant ses chances s'amenuiseront au fil des heures et elles finiront par être pratiquement nulles lorsque le jour se lèvera. J'aurais aimé aller plus vite, mais cela n'est pas possible…

— Vos patrouilles n'ont rien signalé de suspect ?

— Rien. Les rues sont vides, et le calme règne partout. À croire que le directeur du *Zag-Zag* s'est enterré avec ses acolytes… De votre côté, du nouveau ?

— Non, fit sombrement Beffort. Les hommes de la force « Dragon Vert » cernent le bloc, et Bernitz défonce la cave à coups de pioche, mais, pour l'heure, nos efforts sont vains. Avez-vous des nouvelles de Yosho Akamatsu ?

— Néant. Je pense qu'il consulte toujours les registres de la Chambre de Commerce. Comment puis-je vous joindre en cas d'urgence ?

Beffort plissa le front. Il ne savait pas de quoi seraient faites les heures à venir, ignorait complètement dans quelle direction pouvait l'entraîner la poursuite de Joyce.

— Si vous avez besoin de moi, dit-il enfin, faites diffuser un message. L'une des voitures-radio de Bernitz le captera fatalement et on me le transmettra. De toute façon, et sauf empêchement majeur, je vous contacterai téléphoniquement toutes les trente minutes. À bientôt, Eddy.

Beffort raccrocha, finit de se débarrasser de son déguisement et descendit dans la cave où résonnaient les coups de pioches. Bernitz et les siens n'économisaient pas leur sueur. Bouteilles et casiers avaient été enlevés, et les murs dénudés du sol au plafond paraissaient avoir subi un bombardement tant leurs surfaces étaient ravagées. Par endroits, les pioches frappaient directement dans le sous-sol, et des filets de terre commençaient à sourdre par ces blessures béantes.

À l'arrivée de Beffort, le gros Owen se redressa.

— Pas la peine de continuer, dit-il en soufflant. Ici, les murs ne dissimulent aucun passage secret…

— Il nous reste la voûte et le plancher, fit froidement Beffort. Passez-moi votre outil, Owen. Si une issue existe, et elle existe obligatoirement, c'est ici qu'elle se trouve.

Avec Stuton et Baxer, il attaqua le ciment formant le plancher. Sa surface était granuleuse, mal égalisée, pleine de protubérances, de trous…

— Le type qui a fait ce boulot ne s'est rien cassé, commenta Baxer entre deux coups de pioche, mais c'est quand même du ciment, *hey* ?

Les pointes métalliques mordaient malaisément, s'émoussaient et la pioche de Beffort rebondit soudainement sur un obstacle imprévu. Beffort se pencha, examina la mince tranchée qu'il venait si péniblement de creuser, se releva, sourcils froncés.

— Une plaque d'acier ! Vous avez déjà vu ça dans une cave, Owen ?

Bernitz cracha son mégot de cigare, se mit à genoux, scrutant le sol à s'en crever les yeux.

— La lumière est trop mauvaise, grogna-t-il. Sam ! Va voir par là s'il n'y a pas une baladeuse ! J'ai l'impression de sentir une fissure sous ma main…

Le sol était recouvert de poussière, de gravats. Cela ne facilitait pas les choses. Sam dénicha une lampe à pétrole dans les cuisines, revint et la déposa à terre. Il y avait mieux comme éclairage, mais la lueur, si elle n'illuminait qu'une zone réduite, avait au moins l'avantage d'en révéler tous les détails. Bernitz balaya cette zone, suivit de l'index une ligne qu'il était seul à distinguer, et décréta :

— Une trappe blindée ! Elle mesure environ deux mètres sur trois ! Baxer, tu vas cavaler nous chercher un pain de plastic… Au boulot, les gars, faut creuser ici !

Il fallut vingt minutes pour pratiquer un trou oblique en bordure du blindage, puis Bernitz le bourra de plastic, régla le détonateur, et tout le monde se réfugia derrière le coude que formait l'escalier.

Quelques secondes passèrent et la déflagration ébranla le sous-sol du *Zag-Zag*, expédia des milliers d'éclats de ciment dans tous les azimuts, plia la plaque d'acier comme une simple feuille de carton.

Beffort ramassa la lampe à pétrole.

— Il nous faut des lampes électriques, Owen.

Sous la cave, il y en avait une autre beaucoup plus vaste. Elle contenait le cadavre de Myriam, celui de Marie Toohey, une grande cage vide, et une grande table supportant des objets de laboratoires, plusieurs seringues hypodermiques, des flacons remplis d'un liquide jaunâtre…

Au bout de la salle, une porte. Beffort la manœuvra, l'ouvrit facilement, braqua le faisceau de sa torche. Il découvrit la longue perspective d'un tunnel, flanqué d'un trottoir étroit longeant un canal charriant des eaux putrides…

— Bon sang ! jura Owen, un égout !

— Un collecteur, rectifia Beffort. Cette fois, M^me^ Atomos manquait de temps et de moyens pour creuser elle-même. Alors, elle a utilisé ce qui existait déjà ! Remontons, Owen ! Quand nous serons en possession du plan des égouts, nous irons plus vite en besogne que si nous poursuivions Joyce dans ce labyrinthe !

---oOo---

Comme il fallait s'y attendre, le collecteur aboutissait à la rivière Yellowstone, à la hauteur de Garden Avenue et à deux kilomètres en aval de Josephine Park. Seulement, le trottoir qui permettait d'y circuler s'arrêtait bien avant, sous une bouche d'égout située dans Sugar Avenue. Là était installé un poste de contrôle municipal, sous surveillance constante, ce qui excluait la possibilité que Joyce et son groupe aient pu quitter les égouts par cette sortie.

— Ils se sont peut-être dirigés vers le centre de la ville ? Suggéra Eddy Witturst.

Beffort secoua négativement la tête.

— Je ne le crois pas. En sortant du *Zag-Zag*, Joyce savait qu'il n'y reviendrait jamais, que lui et les siens seraient désormais traqués par toutes les forces anti-Atomos des États-Unis et plus particulièrement par celles du Montana. Son but consistait donc à s'éloigner de Billings avant un éventuel bouclage des voies de communications. Pour moi, le groupe de Joyce a continué vers la rivière à bord d'une embarcation !

Witturst eut un rictus.

— Dans ce cas, il n'ira pas loin, ce groupe ! Par expérience, je sais que M^me^ Atomos utilise plus volontiers les cours d'eau dans ses fuites. Aussi, ma première précaution fut précisément de fermer la rivière en amont et en aval de Billings, à l'intérieur du dispositif de bouclage qui – je suis heureux de vous l'apprendre, Smith ! – vient d'être mis en place. Actuellement, plus de vingt mille hommes cernent la cité et sa proche banlieue, surveillent les routes, les chemins, les sentiers, et occupent les positions stratégiques. Parallèlement, des patrouilles sillonnent les rues et effectuent des contrôles d'identité. Comme aucun suspect n'a encore été arrêté, j'en déduis que M^me^ Atomos a récupéré le groupe Joyce, et votre femme, et que tous attendent que les choses se tassent dans une retraite parfaitement protégée…

Beffort opina.

— C'est également mon avis, Eddy… À moins que toute la bande, M^me^ Atomos en tête, n'ait trouvé le moyen de sortir de la ville avant la mise en place du dispositif de bouclage ! Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas le choix. Si nous regardons cette carte, nous voyons que le collecteur débouche dans la rivière non loin de Josephine Park. Or, si mes souvenirs sont précis, il me semble que Josephine Park a déjà joué un rôle dans notre

histoire. Joyce s'y est rendu et a remis un mystérieux paquet à un tiers que Sammy n'a même pas entrevu parce qu'il s'est défilé en bateau…

À cet instant, Akamatsu l'interrompit en faisant irruption dans le bureau.

— Hello ! lâcha-t-il, j'ai du nouveau pour vous, Smith !

— Vous êtes comme un rayon de soleil en hiver, Yosho ! Mie vient d'être enlevée par les gens de M^me^ Atomos et j'avoue ne plus savoir où donner de la tête…

Akamatsu marqua le coup. Il arrivait directement de la Chambre de Commerce, n'était au courant de rien en ce qui concernait le déroulement des opérations depuis le début de la soirée.

— Ainsi, fit-il avec une pointe de reproche, vous vous êtes fait piéger au *Zag-Zag* ?

— Nous comptions sur l'effet de surprise, admit Beffort, et c'est nous qui avons été surpris… Même avec des moyens très réduits, M^me^ Atomos est une adversaire dangereuse. Mais nous parlerons de cela plus tard. Dites-nous ce que vous avez découvert ?

Akamatsu exhiba une feuille de papier.

— Là-dessus, dit-il, j'ai la liste complète des actionnaires de la O.A.A.M.A. Le sigle de cette société signifie : Office Artistique Américain pour les Meilleures Attractions ! Renversant, non ?

— Évidemment, nous sommes loin de l'Organisation Américaine des Amis de M^me^ Atomos ! Mais l'un n'empêche pas l'autre ?

— Probablement pas, puisque, entre autres, Joyce et une certaine M^me^ Cameron dirigent cette société. Nous savons que Joyce est compromis jusqu'au cou. Reste à vérifier s'il en va de même pour M^me^ Cameron ? Elle habite Garden Avenue, au bord de la rivière, non loin de Josephine Park… et elle est japonaise !

Beffort enfila son pardessus, coiffa son feutre et fonça sur la porte. Si M^me^ Cameron n'était pas M^me^ Atomos, il voulait volontiers qu'on l'enferme pour le restant de ses jours !

---oOo---

Tandis que Beffort et Akamatsu demandaient à voir M^me^ Cameron, Witturst et Charles Hyde disposaient un cordon de police entre la rivière et la propriété. Il n'était pas loin de trois heures du matin. Joyce et son groupe n'avaient toujours pas été retrouvés, mais M^me^ Cameron ne pouvait en aucune façon prendre la fuite.

Le valet endormi qui avait reçu les deux hommes leur demanda de patienter un instant, disparut dans les étages, revint très vite et dit que M^me^ Cameron allait descendre. Après quoi, il se planta devant la porte et n'en bougea plus.

— Curieux, chuchota Akamatsu avec anxiété, si cette femme est réellement M^me^ Atomos pourquoi nous reçoit-elle ?

Il ne lâchait pas la crosse de son pistolet paralysant, surveillait les alentours d'un œil particulièrement méfiant.

— Je me le demande aussi, avoua Beffort à voix basse.

Il se sentait fébrile, subodorait vaguement que la terrible femme s'apprêtait à leur jouer un tour de sa façon. Certes, elle tenait la vie de Mie entre ses mains, mais n'ignorait pas que cet avantage ne suffirait pas à lui sauver la mise. En tuant le petit Bob et le docteur Soblen, M^me^ Atomos avait été trop loin, ne pouvait plus espérer négocier avec ses adversaires.

Qu'espérait-elle en acceptant de recevoir Smith Beffort ?

Le G'man cessa de se poser des questions, car une femme en kimono venait d'apparaître en haut de l'escalier. Tout de suite, Beffort et Akamatsu surent qu'elle n'était pas M^me^ Atomos. La femme descendit lentement, s'arrêta à quelques pas des deux hommes. Elle semblait très étonnée, assez ennuyée, mais était visiblement très sûre d'elle.

— Messieurs ?

Devant la porte, le valet ne bougeait pas. La demeure était tranquille, silencieuse. Nulle menace en perspective… Beffort avança d'un pas, présenta son insigne.

— M^me^ Cameron, n'est-ce pas ?

La Japonaise inclina la tête. Beffort poursuivit :

— J'ai reçu l'ordre d'effectuer une perquisition dans votre maison et son parc. Y voyez-vous un inconvénient ?

— Non. Je suis simplement très désagréablement surprise. Puis-je connaître les raisons de cette perquisition ?

— Vous êtes l'un des membres dirigeant de la O.A.A.M.A., et il se trouve que M. Joyce, directeur du *Zag-Zag* est actuellement recherché pour assassinats, enlèvement et trafic de stupéfiants !

M^me^ Cameron chancela, s'assit dans le plus proche fauteuil. Ou elle venait d'être durement secouée, ou elle était une merveilleuse comédienne. Cela restait à déterminer.

— Cette nouvelle est stupéfiante ! gémit-elle. M. Joyce m'avait toujours donné l'impression d'être un homme équilibré et d'une parfaite honnêteté… Comment peut-il avoir perdu la raison au point de commettre des forfaits aussi épouvantables ?

— Joyce travaille pour M^me^ Atomos, jeta Beffort sans cesser d'épier la femme, et certaines de ses récentes activités nous ont donné à penser que vous n'y étiez pas étrangère. Je veux parler de sa collaboration avec M^me^ Atomos, bien entendu.

M^me^ Cameron ouvrit des yeux effarés.

— Vous plaisantez, cher monsieur ? Je suis effectivement l'une des actionnaires de la O.A.A.M.A., mais je puis vous certifier que je ne me suis jamais occupée personnellement de la marche de ce cabaret, *Le Zag-Zag* ! Je ne serais même pas capable de vous donner son adresse exacte ni…

— Pourtant, coupa Beffort, vous connaissez Joyce ?

— Depuis des années ! Avant de diriger cette boîte, il travaillait avec mon mari dans l'import-export. Après la mort accidentelle de M. Cameron, j'ai vendu notre affaire et M. Joyce a dû chercher une nouvelle situation.

— Quand votre mari est-il mort et en quelle circonstance ?

La Japonaise baissa les yeux.

— Cela remonte à trois ans. Il a disparu au cours d'un voyage d'études en Floride et nul n'a jamais plus entendu parler de lui. Les enquêteurs ont fini par conclure qu'il s'était noyé en prenant son bain à Palm Beach…

Akamatsu et Beffort échangèrent un coup d'œil. À cette époque, la Floride subissait l'une des plus terribles attaques que M^me^ Atomos ait jamais livrée aux États-Unis. Beffort eut brusquement l'intuition que M^me^ Cameron était, elle aussi, victime des sinistres machinations de M^me^ Atomos. Il s'approcha du fauteuil, posa ses mains sur le dossier, et dit assez bas pour ne pas être entendu du valet :

— M^me^ Cameron, je crois qu'il est temps pour vous de…

Il avait l'intention de persuader la femme qu'elle avait intérêt à changer de camp, mais s'interrompit soudainement. Tel qu'il s'était involontairement placé, Beffort dominait M^me^ Cameron et il enregistra dans la même fraction de seconde deux détails qui modifièrent instantanément ses projets. Premièrement, la femme portait un clip qui, vu d'en haut, se révéla être un micro habilement camouflé. Deuxièmement, entre ses cheveux noirs soigneusement coiffés mais clairsemés, Beffort apercevait la

fameuse cicatrice en demi-lune, marque indéniable des anciens serviteurs du Grand Cerveau !

C'était incroyable, mais il semblait bien que cette femme ait réussi seule, et pendant un temps, à échapper à l'Organisation Atomos ! Où, quand, et par qui avait-elle pu se faire opérer ? Avait-elle été incognito à Atlanta se faire retirer le terrible cerveau-moteur qui faisait d'elle une esclave ? Dans ce cas, comment est-il possible que Beffort n'en ait jamais été avisé ?

— Vous disiez qu'il était grand temps pour moi de ?…

Elle le regardait et il lut dans ses yeux une indicible terreur. Beffort soupira.

— De nous accompagner dans cette perquisition, termina-t-il.

Il ne parlait plus qu'à l'intention de M^me^ Atomos. Il était persuadé que la sinistre japonaise suivait leur conversation par le truchement du clip-micro, que M^me^ Cameron n'était qu'un jouet entre ses mains, et qu'il fallait avant tout éviter de lui donner l'alerte.

M^me^ Cameron se leva péniblement. Elle n'était plus jeune, soufflait fortement en se déplaçant. Mais peut-être que ce souffle court était le résultat d'une violente émotion ? Elle avait certainement deviné que Beffort était prêt à lui proposer une alliance après avoir compris le rôle qu'elle était contrainte de jouer, s'était, pendant quelques secondes, demandé avec anxiété qu'elle serait la bonne réponse.

— Par où voulez-vous commencer ? s'enquit-elle.

Beffort sourit doucement.

— Par la cave, je vous prie…

Et, tandis que M^me^ Cameron le précédait, il écrivit rapidement sur une feuille de son agenda : *M^me^ Cameron porte un micro qui émet sur une longueur d'onde déterminée. Faites effectuer immédiatement un repérage gonio. Il est probable que M^me^ Atomos se trouve à l'écoute !*

Après quoi, il passa la feuille de papier à Akamatsu et suivit M^me^ Cameron dans l'escalier qui menait à la cave.

CHAPITRE XI

Mie Azusa-Beffort reprit conscience très lentement, sentit une douleur à la nuque, avala sa salive qui avait un goût horriblement amer. On avait dû l'assommer avant de la droguer…

Elle ouvrit les yeux, observa les choses et les gens qui l'entouraient. D'emblée, elle sut qu'elle se trouvait dans un appartement situé à un étage supérieur et en pleine ville, car elle apercevait, le clocher de l'église Saint-George à travers les vitres, et il était à la hauteur de la fenêtre.

Elle-même se trouvait assise dans un fauteuil. Un peu partout, au hasard des divans, des chaises, ou d'un coin de tapis, les gens du *Zag-Zag* dormaient. Près de la porte, Joyce et le chef de rang veillaient. Ils surveillaient le téléphone, fumaient cigarette sur cigarette, mais n'échangeaient pas le moindre mot.

Mie baissa les paupières, garda une immobilité absolue. Son dernier souvenir se situait dans le cabaret. Smith parlait à Myriam quand les lumières s'étaient éteintes. Ensuite, quelqu'un avait crié « au feu ! ». Mie s'était dressée, puis elle avait heurté un objet dur et s'était effondrée…

Entre ses paupières mi-closes, la jeune femme dévisagea les dormeurs, constata avec soulagement que ni Smith ni Myriam ne faisaient partie du lot. Sans bouger, elle consulta sa montre. Il était trois heures du matin ! Depuis minuit passé, elle se trouvait donc inerte, hors circuit, et probablement encore vivante parce qu'elle pourrait éventuellement servir de monnaie d'échange…

Elle s'assura que ni Joyce ni le chef de rang ne regardaient de son côté, laissa glisser sa main contre sa cuisse. C'était là, sous sa robe, qu'elle avait fixé son pistolet paralysant, mais il ne s'y trouvait naturellement plus.

— Et maintenant, demanda-t-elle à haute voix, que va-t-il se passer ?

Joyce et Bird sursautèrent. Ils devaient avoir les nerfs à fleur de peau. Joyce fit la grimace, redressa le canon de l'automatique que son poing étreignait.

— Taisez-vous, ordonna-t-il, et ne bougez pas, sinon nous serions obligés de vous endormir une nouvelle fois.

— Désolée, fit Mie, mais j'ai absolument besoin de me rendre aux toilettes.

Les deux hommes échangèrent un regard ennuyé. Ils avaient très froidement supprimé Myriam et Marie Toohey, se demandaient pour quelle raison M^me^ Atomos épargnait la prisonnière. La présence de cette dernière parmi eux ne pouvait être qu'une source d'embêtements. Au cours des heures suivantes, il faudrait certainement quitter Billings, se faufiler entre les postes de contrôle tenus par la police et l'armée… Comment réaliser cet exploit en traînant derrière soi une prisonnière capable d'appeler à l'aide à chaque instant ?

— Les toilettes ? rappela Mie.

Joyce se leva, lui fit signe d'avancer.

— Suivez-moi, je vais vous y conduire, mais je vous préviens que je vous assomme si vous ne restez pas tranquille. C'est bien compris, M^me^ Beffort ?

Mie acquiesça d'un signe de tête. Elle désirait essentiellement se faire une idée de l'endroit où elle était, et peut-être profiter d'un instant d'isolement pour tenter de fuir, ou de hurler « au secours ! » après avoir verrouillé la porte des toilettes…

Joyce lui fit longer un couloir obscur. Il la tenait par le bras, solidement, montrant ainsi qu'il ne lui laisserait aucune chance, et dit :

— Ici, M^me^ Beffort, nous sommes au seizième étage d'un immeuble du centre ne comportant que des bureaux. Si vous criez, personne ne vous entendra, mais je vous punirai sévèrement, car j'ai horreur que l'on me casse les tympans. Inutile de vous dire que j'aurais beaucoup de peine d'être brutal avec une aussi jolie fille…, mais comme j'ai déjà tué Myriam, cela ne me sera pas trop difficile. La cruauté est une habitude que l'on acquiert aisément en servant M^me^ Atomos.

Il poussa une porte, fit entrer Mie, referma et donna la lumière. L'endroit était étroit, ne comportait qu'un lavabo, une douche et un coin d'aisance. Joyce s'adossa à la porte, eut un sourire libidineux, et dit :

— Allez-y, vous ne me gênez pas !

Mie garda un visage glacial, fit un pas vers Joyce.

— Vous allez sortir immédiatement ! Les circonstances vous font probablement oublier qui je suis, mais je vous donne ma parole que vous vous en souviendrez lorsque vous passerez en jugement…, si mon mari ne vous tue pas d'ici là ! Vous êtes grand et fort, Joyce, mais dans ce réduit étroit vous êtes en quelque sorte à ma merci.

Le sourire de Joyce disparut. Il avait effectivement oublié que cette jeune femme avait été Miss Atomos, qu'elle se battait depuis des années contre M^me^ Atomos, et que, comme sa cruelle adversaire, elle devait avoir plus d'un tour dans son sac…

— Votre arme ne vous sert à rien, poursuivit Mie avec un calme impressionnant, car je sais que votre maîtresse a donné des instructions pour que je reste vivante tant que tout danger ne sera pas écarté. Vous n'êtes qu'un petit truand, un tueur de femmes faibles et sans défense, mais si j'exerce sur vous mon pouvoir hypnotique, vous resterez collé à cette porte… ?

Elle fit un nouveau pas, braqua les mains vers le visage de l'homme, et dit en le fixant droit dans les yeux :

— Dormez, Joyce, dormez…

Elle bluffait effrontément, mais Joyce tomba dans le panneau. Les yeux bridés de Mie lui parurent soudain inquiétants, et en tout cas très susceptibles d'émettre des ondes lénifiantes. Il rabattit les mains menaçantes d'un revers de bras, ouvrit la porte et franchit le seuil d'un bond. Mie repoussa le battant avec force, tira le verrou intérieur et s'adossa à la cloison.

Cela n'avait l'air de rien, mais pour venir la chercher, il faudrait défoncer la porte, donc faire pas mal de bruit…

Dans la mesure de ses moyens, elle continuait de se battre contre M^me^ Atomos et sa nouvelle Organisation !

---oOo---

M^me^ Cameron guidait lentement Smith Beffort dans les différentes salles de l'immense cave. Le G'man tenait une conversation anodine, attendait patiemment le moment de pouvoir parler librement avec la Japonaise.

Enfin, M^me^ Cameron fit pivoter une lourde porte manœuvra un interrupteur et une pièce vide, entièrement bétonnée, se trouva aussitôt baignée d'une lueur diffuse.

Beffort pénétra dans l'étrange pièce derrière M^me^ Cameron. Il avait la sensation d'être dans une cuve. La porte était étanche, les murs humides, et le sol comportait un bizarre bouchon qui pouvait fort bien dissimuler un tuyau d'écoulement…

— Ici, articula la femme d'une voix tremblante, mon mari cultivait des plantes aquatiques.

C'était invraisemblable, mais Beffort ne fit pas d'objection.

Il posa sa main sur l'épaule de la femme et dit :

— M^me^ Cameron, nous pouvons bavarder sans contrainte. Les ondes émises par votre micro ne peuvent franchir ces murs de béton… Seulement, nous ne disposons que de peu de temps. Contentez-vous de répondre à mes questions.

La femme regarda autour d'elle avec terreur, mais fit malgré tout signe qu'elle acceptait l'interrogatoire. Beffort demanda à voix basse :

— Vous avez appartenu à l'Organisation Atomos ?

— Oui.

— Comment vous êtes-vous débarrassée du cerveau-moteur ?

— Je suis allée à la clinique d'Atlanta après les confidences de Youri Belof(5). Les chirurgiens m'ont opérée, puis je me suis enfuie de la clinique avant la fin de ma convalescence. À cette époque, vous étiez occupé par une nouvelle attaque de M^me^ Atomos, ce qui explique que mon opération et ma disparition sont passées inaperçues.

— La mort de votre mari ?

— Lui aussi appartenait à l'Organisation. Il est mort au cours d'une opération en Floride. Dans les rues de Palm Beach, il s'est heurté à des soldats équipés de lance-flammes…

Beffort se souvenait des détails qu'elle évoquait. Cette femme avait traversé des moments terribles, mais n'était que l'une des innombrables victimes de M^me^ Atomos.

— Vous êtes venue vous réfugier dans cette maison, murmura Beffort, puis votre ancienne maîtresse vous a retrouvée ?

— C'est cela. En fait, le sigle O.A.A.M.A. est celui de l'Organisation Américaine des Amis de M^me^ Atomos ! L'Office Artistique Américain pour les Meilleures Attractions n'existe pas !

Elle tourna vers Beffort un visage torturé.

— Il faut aussi que je vous dise tout de suite que M^me^ Atomos s'apprête à lâcher des rats pestiférés à travers les États-Unis !

Beffort eut un sursaut. M^me^ Cameron continua :

— Habituellement, elle demeurait ici. Ce soir, quand elle a su que vous étiez au *Zag-Zag*, elle a compris que vous viendriez chez moi et m'a ordonné de prendre sa place.

— Savez-vous où elle se cache ?

— Non, personne ne le sait. Mais il est évident que les rats contaminés sont dans son refuge. Je…

En se refermant sèchement, la porte l'interrompit. Beffort se rua sur l'épais panneau, mais il était trop tard. De l'autre côté du battant, les barres étaient tirées et quelqu'un manœuvrait le volant de fermeture. Beffort pivota vers la femme, le visage dur.

— C'était un piège, n'est-ce pas ?

M^me^ Cameron secoua négativement la tête.

— Je n'y suis pour rien, je vous le jure ! Cela est l'œuvre du valet, ou de Scarett, ou de Keating ! Nous sommes perdus ! C'est ici que M^me^ Atomos a noyé votre ami Old Lucky…

Un glougloutement attira l'attention de Beffort. Contre le mur opposé, sous une haute cheminée qu'il n'avait pas remarquée, un filet d'eau commençait à couler.

— Tout cela est grotesque ! dit-il d'un ton rassurant. Mes hommes savent que je suis dans cette maison. Ils nous délivreront avant longtemps !

Blafarde, M^me^ Cameron s'appuya au mur.

— Cette salle est insonorisée, les murs sont en béton armé, la porte est blindée. Même si vos amis découvrent où nous sommes, comment pensez-vous qu'ils nous tireront de là avant que l'eau ne nous submerge ?

Beffort fronça les sourcils, se sentit soudain moins optimiste. Old Lucky était mort ici. Cela signifiait que personne ne pouvait s'évader sans aide extérieure…

La camionnette de détection roulait lentement vers la rivière Yellowstone. Contrairement à la détection ordinaire, il ne s'agissait pas de situer le poste émetteur, mais bel et bien de découvrir le poste récepteur. Pour cela, les hommes du F.B.I. utilisaient un moyen nouveau, basé sur le rayonnement infrarouge, et seulement possible en raison de l'heure tardive, le manque de circulation, et la quasi-certitude que le micro transistorisé de M^me^ Cameron ne devait pas avoir une portée dépassant deux kilomètres.

Cette méthode était basée sur le fait que tout corps chaud dégage de la chaleur, donc des rayons infrarouges, et sur la possibilité qui existe à

détecter un rayonnement émis par un appareil, tel qu'un récepteur, qui n'est finalement qu'un moteur chaud.

Néanmoins, la quête était laborieuse, délicate, peut-être facilitée plus que de coutume par le fait qu'un seul récepteur captait l'émission de M^me^ Cameron, et conduisait cependant les enquêteurs vers un point fixe qui serait atteint automatiquement si l'émission durait assez longtemps.

C'était précisément le vœu qu'Akamatsu formulait lorsque le jet d'ondes cessa brusquement. L'opérateur manipula quelques manettes considéra son écran blanc d'un air dégoûté, et dit :

— C'est fichu !

Witturst dévisagea Akamatsu.

— Que c'est-il passé, Yosho ?

— Je n'en sais rien, fit le Japonais avec une sorte d'incompréhension. Smith savait pourtant bien que l'émission devait durer un certain temps pour amener un résultat positif. Attendons, elle va peut-être reprendre…

Ils patientèrent quinze minutes, puis trente. Finalement, Akamatsu décida :

— Retournons à la propriété de M^me^ Cameron. Smith nous expliquera les raisons de cet arrêt.

La camionnette fit demi-tour et fila à toute allure le long de Garden Avenue. Elle stoppa bientôt devant la grille. Charles Hyde s'approcha rapidement de ses collègues.

— Une difficulté ?

Witturst haussa les épaules.

— Une déception. Le micro de M^me^ Cameron s'est tu. Personne n'a tenté de sortir du parc, Charly ?

— Non, ici tout est calme.

Witturst invita Akamatsu à le suivre, poussa la grille. Les deux hommes parcoururent l'allée, grimpèrent les marches du perron.

— Oh ! lâcha Witturst.

Le corps du valet était étendu au milieu du salon. Akamatsu se baissa, tâta la poitrine de l'homme.

— Il est mort, dit-il en se redressant, et il n'y a pas très longtemps. Voyez ce flacon, Eddy.

Witturst ramassa un tube de verre qui avait roulé sur le plancher ciré, le renifla et conclut :

— Strychnine. Ce type s'est empoisonné, mais pas aussi récemment que vous le dites. Il a avalé cette saleté juste après notre départ.

Akamatsu consulta sa montre.

— Cela fait quarante minutes. Pourquoi Smith ne se trouve-t-il pas dans les parages ?

Witturst sortit son pistolet paralysant.

— Je crois que le mieux est encore d'effectuer une petite visite domiciliaire. Tout cela ne me paraît pas clair.

Akamatsu opina, lui emboîta le pas. Ils parcoururent les étages, ne rencontrèrent âme qui vive, regagnèrent le rez-de-chaussée avec la sensation très nette de jouer à un jeu dont ils ignoraient les règles. Pensif, Akamatsu examina le parc à travers les baies vitrées, puis, il dit :

— Avant de m'envoyer en mission, Smith se préparait à visiter la cave en compagnie de M^me^ Cameron. Croyez-vous qu'ils y soient encore ?

D'une pichenette, Witturst expédia son feutre sur sa nuque.

— Cela m'étonnerait, mais si la cave fait plusieurs kilomètres de surface, pourquoi pas ?

Akamatsu hocha la tête, se dirigea vers l'escalier conduisant au sous-sol, descendit. En bas, il donna la lumière, aperçut une rangée de portes flanquant un couloir rectiligne et sans recoin.

— Pas la peine d'insister, grogna Witturst, je vois mal Beffort jouer à cache-cache avec nous.

Cela coulait de source. Akamatsu éteignit et remonta en compagnie de Witturst.

— À mon avis, dit ce dernier, il vaudrait mieux chercher dans le parc et plus particulièrement en bordure de la rivière. Je ne serais pas surpris s'il y avait encore une histoire de bateau là-dessous…

Akamatsu ne répondit pas. Il ne comprenait pas du tout comment Beffort et M^me^ Cameron s'étaient débrouillés pour ne pas voir le cadavre du valet étendu au centre du salon.

Dans la cuve, l'eau montait doucement, mais sûrement. Beffort et la Japonaise y baignaient déjà jusqu'aux chevilles. Ils ne percevaient que le chuintement de l'eau coulant par la cheminée et ce bruit qui évoquait un torrent de montagne était sinistre en l'occurrence.

Pour la vingtième fois, Beffort fit le tour de la cuve, ne découvrit rien de plus, revint vers M^me^ Cameron.

— Combien d'heures avant le moment critique ?

— Dans six heures nous serons obligés de nager, indiqua la femme d'une voix sourde.

— Dans cinq heures et demie, rectifia Beffort. Dites-moi, M^me^ Cameron, d'où l'eau vient-elle ?

Elle le dévisagea avec étonnement.

— D'un tuyau d'arrosage branché au robinet qui se trouve derrière la maison. Pourquoi ?

— Parce que cela prouve que cette cuve n'est pas totalement insonorisée. Si le tuyau est simplement glissé par un orifice quelconque, nos voix doivent parvenir à l'extérieur. Au fait quel est l'orifice en question ?

— Un soupirail. En vous penchant, vous pourrez en voir les barreaux au sommet de la cheminée.

Beffort se plaça sous l'étroit conduit. C'était par là qu'arrivaient l'eau et la lumière, mais il lui était impossible de voir l'ampoule et l'extrémité du tuyau. Il mit ses mains en porte-voix, cria fortement. Comme se heurtant à un invisible obstacle, son cri revint en écho, presque aussi net qu'à l'émission…

— Vous voyez, fit la Japonaise, les sons ne passent pas. Cela tient sans doute au fait que le soupirail est situé dans une fosse formée par la façade de la construction et le mur de protection de la pelouse.

Beffort recula, mâchoires soudées. Si Akamatsu ne comprenait pas qu'il ne pouvait être que dans la cave, Mie irait bientôt se recueillir sur une nouvelle tombe…

À condition qu'elle-même soit toujours vivante !

CHAPITRE XII

À quatre heures du matin, la sonnerie du téléphone se déclencha enfin. Joyce tendit le bras, décrocha, et entendit aussitôt la voix un peu grinçante de M^me^ Atomos.

— Dans dix minutes, un camion viendra stopper devant la porte de votre immeuble, Joyce. Tout le monde montera à bord, sauf vous et M^me^ Beffort. Le camion sortira de Billings par un itinéraire que le chauffeur connaît, et que la police ne surveille pas. Quant à vous, faites le nécessaire pour neutraliser votre prisonnière. Après quoi, vous gagnerez le sous-sol par l'ascenseur, puis le garage où vous trouverez une Chrysler grise. La clef de contact est en place. Vous traverserez la ville et irez directement au lieu-dit Thoeney, sur la rive gauche de la rivière Yellowstone. Vous connaissez ?

— Oui, répondit Joyce, mais que se passera-t-il si une patrouille de police m'arrête ?

M^me^ Atomos ricana.

— Arrangez-vous pour ne pas être arrêté, mon ami !

— Facile à dire ! Smith Beffort…

— Il ne vous inquiétera pas, Joyce. En ce moment, il est en train de regarder l'eau monter dans la cuve de la maison Cameron, et ses amis le recherchent aux abords de Josephine Park. C'est précisément parce que l'attention de la police est cristallisée dans ce secteur que vous aurez le loisir d'effectuer votre petit déplacement en toute sécurité. À propos, j'espère que M^me^ Beffort est toujours en bonne santé, n'est-ce pas ?

— Elle va bien, fit Joyce qui n'aurait avoué pour rien au monde que Mie s'était enfermée dans les toilettes et qu'il ne savait comment l'en faire sortir sans défoncer la porte.

— Dans ce cas, tout est parfait, Joyce. Exécutez mes instructions à la lettre, je vous attends à Thoeney, sur le quai de chargement. Vous verrez une petite lueur rouge. Ce sera celle de mon bateau. À tout à l'heure.

M^me^ Atomos raccrocha. Joyce reposa le combiné sur sa fourchette, se frotta le nez d'un air préoccupé.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? s'enquit Bird.

Joyce lui répéta les instructions de M^me^ Atomos. Bird gonfla les joues, pencha la tête.

— Cette balade en camion ne m'emballe pas, dit-il.

Joyce soupira.

— Cette balade en voiture ne m'emballe pas non plus, mais, à moins de rester planqué ici, je ne vois pas ce que nous pourrions faire pour échapper aux flics… Réveillez cette bande d'abrutis ! Le camion va arriver d'une minute à l'autre.

Bird ne bougea pas.

— Et le veilleur de nuit ? dit-il doucement, il va peut-être nous donner un coup de casquette en nous voyant défiler devant son nez ?

Joyce lui jeta un regard méprisant.

— S'il n'était pas mort depuis le début de la soirée, pensez-vous sérieusement que nous aurions pu pénétrer dans l'immeuble ?

Bird ne put réprimer un frisson. M^me^ Atomos avait une façon de se débarrasser des gens gênants qui lui glaçait le sang.

— Réveillez votre équipe, répéta Joyce avec impatience.

Bird se leva, distribua quelques coups de pied, secoua ceux que la fatigue assommait, parvint facilement à préparer son monde dans le laps de temps prévu. Sans Myriam, Joyce et Mie Azusa-Beffort, il n'était plus qu'à la tête d'un groupe de dix-sept personnes. Mais les membres de ce groupe étaient repérables à des kilomètres ! Si un policier stoppait le camion, il comprendrait instantanément à qui il avait affaire.

Un grondement de moteur monta de la rue. Joyce se pencha à la fenêtre. Du seizième étage, le camion avait l'air d'un jouet et n'inspira pas la moindre confiance à Bird.

— Une fois là-dedans, murmura-t-il, nous serons à la merci du chauffeur… Qui est-il ?

— Je ne sais pas, gronda Joyce, et ne vous occupez pas de cela. Descendez en vitesse. Une patrouille de police peut trouver étrange qu'un camion stationne à une pareille heure dans le quartier des affaires…

Bird fit demi-tour, mais Joyce le retint par un bras.

— Avant de partir, dit-il, donnez-moi le pistolet paralysant de M^me^ Beffort.

Bird eut une hésitation. Il avait espéré que Joyce ne lui réclamerait pas l'arme. Joyce montra les dents, glissa la main sous son veston.

— Allons, Bird, qui commande ici ?

Bird lui donna le pistolet, lui tourna le dos et se dirigea vers la porte. Les musiciens, les vendeuses et les strip-teaseuses le suivirent, se faufilèrent derrière lui dans l'entrebâillement de la porte, disparurent enfin vers les ascenseurs.

Joyce se rendit à la fenêtre. Un instant s'écoula, puis tout le groupe embarqua dans le camion. Le chauffeur remonta la ridelle, la bloqua hermétiquement, reprit sa place au volant et démarra. Joyce ferma la fenêtre, traversa l'appartement, s'immobilisa derrière la porte des toilettes.

— M^me^ Beffort ?

— Je vous écoute, répondit Mie.

— Nous devons partir et je vous demande de sortir gentiment de votre refuge. Si vous refusez, je vais utiliser votre pistolet paralysant pour vous rendre sage, puis j'enfoncerai la porte et le résultat sera le même. Que choisissez-vous ?

Mie décida immédiatement de céder. Si Joyce la paralysait, elle serait complètement inerte pendant soixante minutes, donc incapable de profiter d'une éventuelle occasion pour tenter de s'échapper…

Elle manœuvra le verrou, fit pivoter le battant. Joyce grimaça un sourire, désigna le couloir du canon de l'arme.

— Vous êtes raisonnable et j'aime mieux cela ! La perspective de vous porter jusqu'au garage ne me souriait guère. Avancez et évitez de me regarder.

Il avait pris au sérieux la menace de la jeune femme, ne tenait pas à se faire hypnotiser entre deux portes. Même s'il n'y croyait pas réellement, il en avait suffisamment entendu parler pour ne pas en prendre de risque. Mie avança, sortit de l'appartement, se dirigea vers l'ascenseur. Joyce pressa le bouton d'appel et son regard croisa celui de la Japonaise.

— Retournez-vous, ordonna-t-il, je n'aime pas votre façon de me fixer !

Mie obéit et la cabine arriva au seizième étage. Joyce y prit placé, attira sa prisonnière à lui et appuya sur le bouton du sous-sol. La cabine plongea très vite s'immobilisa.

— Ouvrez, ordonna Joyce.

Mie repoussa la porte métallique, avança sous la conduite de Joyce dans l'allée centrale d'un garage. Pendant la journée, il abritait les véhicules du personnel travaillant dans les bureaux, mais, pour l'heure, il n'abritait qu'une grosse Chrysler grise amenée là par les soins de M^me^ Atomos.

— Vous conduirez, décréta Joyce, mais je vous préviens que j'ouvrirai le feu à la moindre fantaisie.

Mie ne répliqua pas, s'installa derrière le volant pendant que Joyce prenait place sur la banquette arrière.

— Où allons-nous ? demanda Mie en actionnant le démarreur.

Joyce s'appuya à la banquette.

— Sortez d'abord du garage, ensuite je vous guiderai.

Mie laissa partir la voiture, grimpa la rampe, et déboucha dans une rue qu'elle ne connaissait pas. Volontairement, elle n'avait pas touché à la manette des phares. Elle espérait qu'une voiture circulant sans lumière attirerait infailliblement l'attention de la police…

— Dites, grogna Joyce, ne me prenez pas pour un débutant. Allumez tout de suite vos lanternes !

Il n'avait pas une grosse intelligence, était malin et rusé, et serait très difficilement manœuvrable. Mie alluma les lanternes avec docilité.

— Maintenant, indiqua Joyce, tournez à droite. Nous allons vers la rivière… C'est là que M^me^ Atomos nous attend.

Quinze minutes de trajet. Mie chercha fiévreusement un moyen de faire perdre à Joyce sa méfiance, ne le trouva pas, en conclut qu'il lui faudrait risquer le tout pour le tout. De toute façon, elle ne se faisait aucune illusion sur le sort que lui réservait M^me^ Atomos.

— À gauche, fit Joyce.

Il avait la situation bien en main, ne craignait plus que l'intervention d'une patrouille de police, mais n'en redoutait pas les conséquences outre mesure. Le pistolet paralysant était une arme efficace. D'un coup de pouce, Joyce pouvait statufier quiconque se trouverait à portée du redoutable rayon. Sensation grisante… Surtout pour un truand ! Joyce garda l'œil attentif, mais se laissa glisser vers des rêves de grandeurs. Ainsi : combien le gouvernement des États-Unis donnerait-il pour prendre vivante M^me^ Atomos ? Ou encore : qui pourrait lui interdire de dévaliser les coffres de la Bank of America, s'il paralysait auparavant ?…

Brusquement, le décor bascula et Joyce entrevit un mur qui se ruait à la rencontre de la voiture. Puis, il y eut un choc, un énorme fracas de tôles enfoncées. Joyce décolla de son siège, percuta le pare-brise, s'écroula définitivement dans les débris de la Chrysler que les flammes léchaient déjà…

À dix mètres de là, Mie se releva. Elle avait sauté avant le choc, ne portait qu'une écorchure au coude. Elle courut vers une cabine téléphonique en voyant que la voiture prenait feu. Avec un peu de chance, la police pourrait arriver à la rivière avant que M^me^ Atomos n'apprenne que Joyce n'était plus de ce monde.

---oOo---

Dans le camion, Bird sentait l'angoisse monter en lui au fur et à mesure que le temps passait. Depuis son départ, le camion donnait l'impression de suivre une route tortueuse qui n'avait pas de fin. Bird avait inspecté la caisse obscure à la lueur de son briquet. Le fait que lui et le personnel du *Zag-Zag* fussent enfermés sans aucune possibilité de fuite ne lui disait rien qui vaille.

En outre, il n'y avait pas moyen de communiquer avec le conducteur. Bird n'avait jamais vu un camion aussi hermétiquement clos que celui-là !

— Je me demande où nous allons ? fit l'une des serveuses.

— Tu le verras bien, Dolly, répondit nerveusement l'une de ses copines ; en attendant, tu ferais mieux de dormir.

Quelqu'un se mêla à leur conversation, puis tout le monde donna son avis. Bird, lui, restait muet. Il écoutait les bruits venant de l'extérieur, entendit un mugissement lointain. Cela ressemblait à la sirène d'un bateau… Il tendit l'oreille, mais les voix de ses compagnons le gênaient.

— Fermez-la une seconde ! cria-t-il. Vous êtes comme des moutons qu'on mènerait à l'abattoir !

Les autres se turent, et Bird se demanda pourquoi il avait fait cette comparaison. Puis, il perçut de nouveau le mugissement et changea d'idée. Il ne s'agissait pas d'une sirène de bateau, mais bel et bien d'un sifflet de locomotive assourdi par l'éloignement ou les parois d'un tunnel…

À cet instant, le camion s'arrêta, stationna quelques secondes et repartit en marche arrière.

— On dirait qu'on arrive, fit quelqu'un.

Un grondement naquit dans le lointain, s'approcha à toute allure, passa en faisant trembler le sol, s'éloigna. Un train. Bird ne voyait pas du tout ce que le camion était venu faire près d'une ligne de chemin de fer. Il y pensait toujours lorsque le camion stoppa de nouveau. Cette fois le conducteur ne redémarra pas, mais un autre bruit se fit dans le gros véhicule. C'était comme si un autre moteur, tout à fait indépendant de celui caché sous le capot, venait de se mettre en route.

— Le plancher bouge ! s'exclama une femme.

C'était vrai. Le plateau du camion se soulevait doucement, comme le plateau mobile de ces camions qui chargent et qui déchargent des matériaux de construction, et Bird sentait qu'il glissait irrésistiblement vers la ridelle arrière. Il s'agrippa à un crochet métallique, d'une main, car la prise était étroite, entendit les cris des femmes, les jurons des hommes qui s'entassaient en grappes contre la ridelle qui allait, sous peu, devenir la seule portion horizontale du plateau.

Bird était sur le point de lâcher prise lorsque la ridelle s'ouvrit brusquement, laissant choir son chargement humain dans un bac emplit d'un liquide sombre. Bird entendit des hurlements horribles, vit ses compagnons se débattre, distingua sur leur visage des expressions de souffrance indicible. Mais, ces gens-là ne se noyaient pas…

Épouvanté, Bird s'accrocha désespérément au crochet, puis sa main s'ouvrit malgré lui et il plongea à son tour dans le terrifiant liquide, disparut au bout de quelques secondes…

Alors le camion se remit en route avant que son plateau ne se soit remis en position normale et dévoila une pancarte sur laquelle étaient inscrits les mots : *Attention ! Danger. Acide sulfurique !*

---oOo---

Ce fut Akamatsu qui découvrit le pot aux roses, sous la forme du compteur d'eau qui continuait anormalement à débiter ses mètres cubes alors qu'aucun robinet de la maison ne fonctionnait.

— Cela ne nous dit pas où est Smith ! râla Witturst qui cachait son anxiété sous une couche de mauvaise humeur.

Akamatsu tapota le compteur.

— Si nous découvrons le robinet qui coule, prophétisa-t-il, Smith n'en sera pas loin ! Allons voir dehors.

Le parc grouillait de flics fouillant les buissons. Akamatsu et Witturst firent le tour de la maison en longeant la façade, trouvèrent un robinet que prolongeait un tuyau d'arrosage.

Akamatsu ferma l'arrivée d'eau, suivit le tuyau, atteignit un soupirail isolé entre la façade et un muret. Il colla sa bouche entre deux barreaux, cria le nom de Beffort. Il y eut un silence et une voix lui parvint, de très loin, faible mais parfaitement identifiable.

— Bon sang ! jura Witturst, il est au moins à cinquante mètres sous terre !

— En tout cas, fit Akamatsu, il est enfermé dans la cave !

Puis, il hurla :

— Patience, Smith ! Nous arrivons !

Devant la porte blindée, hérissée de serrures, de verrous, de barres de sûreté et d'un volant de serrage, les deux hommes comprirent que la délivrance de Beffort ne serait pas aussi aisée qu'ils l'avaient imaginé !

Ils envoyèrent chercher une équipe de spécialistes. Ceux-ci s'amenèrent avec leur matériel, se mirent à l'ouvrage et, vers cinq heures du matin, la porte céda en libérant un torrent d'eau qui se répandit dans le couloir en cascadant.

Planté contre le mur, mouillé jusqu'aux cuisses, et tremblant de froid, Smith Beffort soutenait le corps inerte de M^me^ Cameron. Witturst et Akamatsu l'aidèrent à sortir de la cuve, tandis que les policiers emmenaient la femme inconsciente sur une civière. Beffort dit :

— Il était temps que vous arriviez… Ici on meurt de froid avant que l'eau n'accomplisse son œuvre… Passez-moi une cigarette, Eddy.

Dans le salon, il se réchauffa très vite, raconta à ses collègues comment M^me^ Atomos se préparait à attaquer les U.S.A. en lâchant des rats pestiférés à travers son territoire. Puis, il sortit de sa poche le clip-micro que portait M^me^ Cameron.

— Je l'ai rendu muet en prévision de cet instant, dit-il. J'ignorais sa durée de fonctionnement et cela était plus prudent. Si M^me^ Cameron se remet rapidement, et si M^me^ Atomos a gardé l'écoute, nous pouvons lui jouer une comédie qui l'amènera fatalement à se découvrir.

Witturst fit la moue.

— Cela fait beaucoup de si, Smith ! Si vous voulez mon avis, M^me^ Cameron en a pour un bout de temps avant d'être sur pied… Vous ne l'avez peut-être pas réalisé, mais il est déjà cinq heures ! Bientôt, les habitants de Billings vont envahir les rues et il nous sera impossible de

filtrer ces centaines de personnes… En outre, le repérage par infrarouge ne pourra plus être utilisé.

Beffort opina. Dans la cave, il avait perdu la notion du temps, s'était appliqué à ne pas succomber, à ne pas lâcher le corps inerte de M^me^ Cameron. Il avait pensé à Old Lucky, se demandant combien de temps il avait pu tenir, lui qui n'espérait nul secours.

Akamatsu comprit que Beffort n'avait pas encore recouvré la totalité de ses facultés physiques et intellectuelles. Il lui mit sur l'épaule une main amicale et conseilla :

— Avant tout, Smith, il vous faut récupérer. Vous êtes trempé, épuisé…

— Allons, Yosho, coupa Beffort, croyez-vous sincèrement que je vais m'allonger alors que Mie est en danger de mort ? Sans parler de ces centaines de rats que M^me^ Atomos peut à tout instant faire sortir de leur cage !

Il se releva d'un coup de reins, marcha vers la sortie.

— Conduisez-moi vers une voiture-radio. Il faut que je contacte Owen Bernitz, Baxer et Stuton. Je sais que vous n'avez pas eu le loisir de vous en occuper, mais ils ont probablement progressé dans leur enquête.

Dans le parc, plusieurs voitures-radio stationnaient. Beffort grimpa dans l'une d'elles, commuta en émission, décrocha le micro.

— Beffort appelle force « Dragon Vert »… Beffort appelle force « Dragon Vert »…

La voix de Bernitz explosa brusquement dans le haut-parleur.

— Ici, Owen, patron ! Votre femme est avec nous !

— Bon Dieu ! Vous l'avez retrouvée !

— C'est elle qui nous a retrouvés… Elle a semé Joyce en le laissant griller dans une voiture en flammes et croit savoir où se planque la mère Atomos ! Si vous venez tout de suite au croisement de Sugar Avenue et de Garden Avenue, vous arriverez à temps pour diriger le dernier acte !

Beffort sourit.

— Ne bougez pas, Owen ! Je serai là-bas dans trois minutes, maxi !

CHAPITRE XIII

La voiture qui transportait Beffort, Akamatsu et Witturst atteignit le croisement dans le temps indiqué. Mie se précipita dans les bras de son mari, puis le gros Owen Bernitz dit :

— Mes gars se tiennent prêts à entrer en action, et les vedettes de la brigade fluviale ont commencé à fouiller la rivière. À vous de donner le feu vert, boss !

Beffort jeta un coup d'œil circulaire. Bernitz et Charles Hyde avaient rassemblé là une importante force armée. Les deux avenues étaient bondées de cars et de voitures de police. Les cops portaient des fusils et des paquets de grenades lacrymogènes et, sur un camion d'intervention, une mitrailleuse de 12,7 venait d'être mise en batterie.

— Où sont vos hommes, Owen ?

— Répartis sur chaque rive de la Yellowstone, de part et d'autre du secteur où M^me^ Atomos est supposée se tenir. Ils sont armés de pistolets paralysants et ont ordre de canarder tout ce qui bouge.

— Comment avez-vous su que M^me^ Atomos est là ?

Mie lui raconta brièvement ce qu'elle avait appris lors de sa courte randonnée avec Joyce.

— Joyce a dit que M^me^ Atomos nous attendait sur la rivière, termina-t-elle, et, compte tenu de la direction que suivait la voiture, nous en avons déduit qu'elle ne pouvait pas être très éloignée de la maison Cameron.

— D'accord, intervint Witturst, cette position colle avec le début de repérage que nous avons effectué. Le micro-émetteur de M^me^ Cameron ne portait pas à plus de deux kilomètres. Donc, il est inutile de pousser les recherches au-delà de cette distance.

Mie s'accrocha au bras de son mari.

— Il faut faire vite, Smith ! Quand nous sommes partis de l'immeuble où j'étais prisonnière, Joyce devait me conduire directement auprès de M^me^ Atomos. En ne nous voyant pas arriver, elle va comprendre que quelque chose s'est produit. Vous savez avec quel génie elle sait toujours se renseigner ?

Beffort acquiesça.

— *Okay* ! jeta-t-il, nous y allons. Lâchez vos troupes !

Il remonta en voiture avec Mie, Akamatsu et Witturst, démarra carrément en direction de la rivière. De leur voiture respective, Bernitz et Hyde distribuèrent leurs ordres et, instantanément, cars et voitures se dispersèrent.

Quelques minutes plus tard, la rivière Yellowstone fut prise dans le faisceau d'une centaine de projecteurs et une foule d'hommes en armes occupa ses rives. Parallèlement, les vedettes de la brigade fluviale se rapprochaient du point H en inspectant soigneusement toutes les embarcations amarrées contre les pontons. C'était un encerclement parfait, un piège d'acier dont les mâchoires se refermaient inexorablement.

Quinze minutes s'écoulèrent, puis tout le monde se retrouva autour d'un quai de chargement, en un endroit que l'on nommait Thoeney. Là, tout contre le quai, un petit bâtiment de plaisance était amarré. Il n'avait rien de particulier, mais Beffort s'y intéressa, car une faible lumière rouge brillait à son bord. En outre, il était le seul bateau habité de tout le secteur.

À l'aide d'un mégaphone, un policier demanda aux occupants du bateau de se montrer et un petit homme grimpa sur le pont. Il était visiblement effrayé par cet inhabituel déploiement de forces, cligna des yeux sous la lueur des projecteurs, mais il ne fit aucun geste pouvant révéler qu'il craignait que l'on ne visitât son bateau.

Beffort s'avança au bord du quai, sauta sur le pont du petit bâtiment. Derrière lui, il y avait presque tout un régiment de policiers, toute la force « Dragon Vert », des fusils, des armes paralysantes, une mitrailleuse… Devant lui, rien qu'un petit vieillard flottant dans une veste trop grande. Grotesque !

Un goût amer dans la bouche, et, au cœur, la quasi-certitude que M^me^ Atomos était loin, il demanda :

— Que faites-vous sur ce bateau ?

— Ben ! Il est à moi, s'pas ? répondit le vieux avec logique. Si vous croyez que je l'ai volé…

— Il ne s'agit pas de cela. Il est cinq heures trente du matin, il y a de la lumière dans votre cabine, vous êtes habillé, et vous semblez prêt à lever l'ancre. Pourquoi ?

Beffort avait conscience de poser des questions idiotes. Le vieux pouvait très bien lever l'ancre si ça lui plaisait et aller se balader où bon lui semblait. Le bateau lui appartenait et il était un homme libre.

— J'attends des passagers, répondit le vieux. Quand vous vous êtes amenés avec votre bagnole, j'ai cru que c'était eux.

Beffort cacha son excitation. M^me^ Atomos n'était pas à ce rendez-vous. Elle avait payé ce vieil homme pour qu'il vienne chercher Joyce et Mie…

— Ils vous intéressent ? demanda le vieux.

— Oui. J'aimerais savoir où vous deviez les conduire ?

Le bras du bonhomme se tendit vers Josephine Park.

— Là-bas, sur le dernier ponton… Entre nous, ils auraient aussi bien fait en y allant en bagnole, s'pas ? Dites, vous pourriez pas dire à vos gars d'éteindre leurs loupiotes ? J'ai les yeux fragiles…

Beffort retransmit sa demande à Hyde. Sur un signe de ce dernier, tous les projecteurs s'éteignirent. Le vieux eut un petit sifflement admiratif.

— Vous les faites marcher à la baguette, hein ? Moi, quand j'étais dans la marine…

— Qui vous a chargé de ce transport ? coupa Beffort.

— Une femme. Elle m'a donné cinquante dollars en me disant que c'était très important que je sois à l'heure. Elle voulait faire une surprise à sa fille et à son gendre. Parait qu'ils sont jeunes mariés…

— Comment était-elle, cette femme ?

— Bien bronzée, avec les yeux légèrement bridés. Et drôlement bien habillée, avec ça ! On sent qu'elle n'attend pas après sa paie pour manger des saucisses… Faut que je vous les rende, les cinquante dollars ?

Beffort fit un signe négatif.

— Gardez l'argent. En contrepartie, vous allez faire exactement ce que vous auriez fait si les jeunes mariés étaient venus. Bonsoir.

Il remonta sur le quai, tandis que le vieux lançait son moteur et larguait les amarres. Akamatsu plissa les lèvres.

— Pourquoi cette dernière tentative, Smith ? Il est évident que M^me^ Atomos a filé en voyant tous ces projecteurs braqués sur la rivière !

— Elle a sûrement filé, admit Beffort, mais elle est toujours dans Billings.

— Probablement, mais vous pouvez être persuadé qu'elle n'attend plus Joyce et Mie sur le ponton dont a parlé le vieil homme.

Beffort regarda le bateau qui débordait et s'éloignait lentement vers Josephine Park. Le courant n'était pas très violent, mais le moteur devait être aussi âgé que son propriétaire, toussait et crachait à chaque tour d'hélice.

— Encore Josephine Park, constata Mie qui s'était avancée. C'est cela qui vous intrigue, n'est-ce pas, Smith ?

— Oui. Nous avons tout d'abord cru que *Le Zag-Zag* était le refuge de M^me^ Atomos à Billings. Ensuite, tout indiquait qu'elle se cachait chez M^me^ Cameron. En dernier lieu, ce rendez-vous paraissait confirmer qu'elle avait élu domicile sur un bateau… Or rien de tout cela n'était vrai ! À moins d'avoir complètement modifié sa manière d'agir, il est évident que M^me^ Atomos possède un abri sûr dans cette ville, et nous devons le trouver !

— Et vite ! ajouta Witturst d'un ton pessimiste, il est déjà six heures moins le quart ! Dans un instant, les patrouilles vont être débordées.

Beffort serra les dents. Il lui restait trop peu de temps. Quand les habitants de Billings envahiraient les rues pour se rendre à leur travail, M^me^ Atomos se perdrait dans la foule et trouverait le moyen de franchir les postes de contrôle installés dans la périphérie. Auparavant, elle n'hésiterait pas à libérer ses rats pestiférés…

— Mettez la ville en état de siège, Witturst !

— Hein ?

— Il est trop tard ! Objecta Charles Hyde.

Beffort trancha l'air de sa main.

— C'est notre seule chance ! Faites diffuser la nouvelle par tous les moyens dont vous pouvez disposer, utilisez la radio, la presse, les voitures équipées de haut-parleur. Stoppez les transports en commun, les taxis. Interdisez toute circulation, fermez les magasins ! De six heures à midi, il ne faut pas qu'un seul habitant de Billings mette le pied dehors ! Allez, Eddy, exécution !

Witturst tourna les talons et s'éloigna. Beffort fit face à Charles Hyde et à Owen Bernitz.

— Vous, Hyde, vous allez contacter J.E.E. à Washington et lui réclamer de nouveaux renforts. Avant midi, je veux que Billings soit entourée d'un filet infranchissable ! Dites à J.E.E. que la situation est beaucoup plus grave que nous ne le pensions, que nous avons commis une erreur en la sous-

estimant parce qu'elle avait perdu sa puissance ! Si elle parvient à nous semer, tout recommencera exactement comme avant la destruction d'Atomia ! Elle répandra d'abord la peste parmi nous, puis, pendant que nous lutterons contre ce fléau, elle utilisera ses relations pour équiper un laboratoire et des ateliers qui reconstitueront des armes paralysantes, puis le terrifiant rayon désintégrateur, le mur électromagnétique, et, peut-être si elle en a le loisir, une armada de soucoupes volantes ! Dites bien à J.E.E. que rien ne sera jamais fini tant qu'elle sera encore vivante ! Cette femme est le diable en personne !

Une terrible explosion souligna ses paroles.

En abordant le ponton de Josephine Park, le vieux et son bateau venaient de toucher une machine infernale. La rivière bouillonnait, des débris sifflaient dans l'air, et le ponton, le bateau et le vieil homme n'étaient plus que souvenirs…

Instinctivement, Mie s'accrocha à Beffort.

— Bon sang ! jura Bernitz, vous voyez ce qu'il serait advenu de vous si Joyce avait réussi son coup ? La mère Machin a adopté le nettoyage par le vide ! Dans son sillage, vous pouvez être certain qu'elle ne laissera pas de témoin !

Sa réflexion fit sursauter Beffort.

— M^me^ Cameron ? À quel hôpital se trouve-t-elle ?

— Au Municipal, le renseigna Hyde ; pourquoi ?

— Elle sait beaucoup de choses sur l'O.A.A.M.A. ! Si M^me^ Atomos apprend qu'elle n'est pas morte, elle mettra tout en œuvre pour la supprimer ! Filez téléphoner à J.E.E., Hyde. Nous, nous fonçons à l'hôpital municipal…

Owen Bernitz avait vu juste. Malgré les deux G'men placés en sentinelles devant la porte de sa chambre, M^me^ Cameron était morte quand Beffort se pencha sur elle. Le manche d'un poignard sortait de sa poitrine et la fenêtre grande ouverte, avec l'une de ses vitres découpée, ne laissait planer aucun doute sur la façon qu'avait utilisée le tueur pour s'introduire dans la pièce. Beffort ferma les yeux de la femme, se retourna, le visage grave.

— À présent, dit-il, personne ne pourra plus nous renseigner sur l'Organisation Américaine des Amis de M^me^ Atomos…

— Pardon, fit Akamatsu, j'ai d'autres noms sur ma liste.

Beffort haussa les sourcils.

— Quand nous leur rendrons visite, ils seront morts ou en fuite ! Pas de faux espoirs, Yosho, M^me^ Atomos avait préparé sa rentrée avec énormément de soin ! En trois mois, elle a accompli un travail monstre. Dans trois mois, imaginez un peu le chemin qu'elle aura parcouru ?

Sa déclaration jeta un froid et, soudain, tous eurent le sentiment que M^me^ Atomos parviendrait, envers et contre tous, à sortir saine et sauve de Billings.

---oOo---

À sept heures du matin, Billings était devenue une ville morte. Eddy Witturst ne s'était pas tourné les pouces, avait fait des prodiges compte tenu du temps dont il disposait.

Les magasins étaient fermés, pas un seul civil ne circulait et les bus et les taxis stationnaient toujours dans leurs garages. Des patrouilles surveillaient les rues, pénétraient dans les immeubles pour vérifications d'identité, sillonnaient les égouts, fouillaient les jardins publics, etc.

À huit heures, les choses en étaient toujours au même point et Smith Beffort tournait comme un ours en cage dans le bureau du Central F.B.I.

À neuf heures, un coup de fil en provenance du laboratoire confirma que les flacons découverts dans la fausse cave du *Zag-Zag* contenaient une préparation saturée de bacilles pestilentiels, et cela ne fit qu'augmenter la tension qui régnait chez Beffort et ses amis.

À dix heures, un nouveau coup de téléphone précipita Beffort et son équipe dans le quartier est de Billings, à deux pas du Rocky Mountain College. Là, au centre d'un terrain vague, dans un hangar que l'on croyait abandonné, une patrouille venait de trouver un camion contenant dix cages abritant chacune une centaine d'énormes rats…

— Enfin ! fit Mie avec un soupir de soulagement, voilà une arme que M^me^ Atomos ne pourra pas utiliser !

— Cela prouve qu'elle est aux abois, estima Akamatsu. Vous n'avez pas l'air satisfait, Smith ?

— Je ne pavoiserai que lorsque le laboratoire nous donnera l'assurance que ces rongeurs sont vraiment porteurs du bacille de Yersin… Voulez-vous allumer, Owen, j'aperçois quelque chose dans le fond du camion.

Bernitz manœuvra l'interrupteur. Smith Beffort grimpa sur le plateau, se faufila entre les cages où les rats couinaient férocement, et ramassa un escarpin coincé par le talon dans une fente du plancher.

— Regardez ça, Mie.

La jeune femme prit l'objet, l'examina.

— C'est une chaussure de théâtre, dit-elle. Aucune femme ne porterait en ville ce genre d'escarpin.

Elle releva les yeux, dévisagea son mari.

— Les filles du *Zag-Zag* avaient les mêmes… Probablement que ce véhicule a servi à les transporter dans un endroit sûr, ainsi que les musiciens, les serveurs et Bird, le chef de rang ?

Akamatsu se pencha, montra la ridelle.

— Vous avez vu, Smith ? On dirait que le bois a reçu des éclaboussures d'acide corrosif…

— Quoi d'étonnant en cela ? Un engin de cette sorte effectue des transports en tout genre, non ?

— Certes, insista Akamatsu, mais j'attire votre attention sur le fait que ces dégradations sont très récentes. La peinture a sauté, et les endroits creusés par l'acide ne sont même pas poussiéreux. En cherchant bien, les patrouilles pourraient certainement découvrir en quel lieu était garé ce camion avant d'être caché ici ?

— C'est une idée, admit Beffort. Sergent, faites conduire le camion et son chargement au laboratoire. Je téléphonerai dans trente minutes pour savoir si les rats sont bien contaminés et pour connaître la nature de l'acide qui a giclé sur la ridelle.

Le sergent donna un ordre. L'un de ses hommes s'installa au volant du lourd véhicule, un autre referma la ridelle, et le camion démarra en direction du laboratoire municipal.

À cet instant, la lumière vacilla et s'éteignit.

— C'est vous qui avez éteint, Owen ?

— Non, je n'ai touché à rien.

Beffort et son groupe sortirent du hangar. Dehors, et malgré un timide rayon de soleil, la température restait très basse.

Beffort dit à Bernitz :

— Owen, vous allez faire recenser les usines et les maisons qui utilisent couramment des acides. Après quoi, vous enverrez vos hommes faire un tour dans chaque…

— Monsieur Beffort !

Smith pivota, vit un opérateur-radio qui accourait.

— Que se passe-t-il ?

— Le Q.G. vient de lancer un message alarmant. Le transformateur principal de Rimrock a été mis hors de service par une charge d'explosif et Billings sera sans lumière pendant plusieurs heures !

— C'est un coup de M^me^ Atomos ! laissa tomber Bernitz.

— Sans doute, mais dans quel but ? demanda Mie. Il est à peine dix heures trente, et il s'écoulera beaucoup de temps avant que la nuit ne tombe. Puis, d'ici à ce soir, le transformateur sera évidemment réparé ?

Akamatsu et Beffort restaient silencieux. Si M^me^ Atomos s'était donné la peine de priver Billings de lumière, c'était sans doute dans une intention déterminée. La sinistre femme n'agissait jamais vainement. Toutes ses actions étaient calculées en fonction d'une manœuvre d'ensemble et, si elles semblaient anodines au départ, préparaient généralement un coup de génie qui prenait ses adversaires au dépourvu.

— En quoi le fait que Billings soit sans lumière en plein jour, peut-il servir ses plans ? murmura Beffort dont le front s'était plissé de rides de concentration.

Akamatsu s'assit sur le capot de la voiture.

— C'est un problème qu'elle nous pose, dit-il rêveusement. Tant que nous n'aurons pas trouvé la solution, il sera inutile de nous agiter…

Beffort acquiesça.

Mie monta dans la voiture, s'installa confortablement. Elle savait que les deux hommes ne lèveraient pas le petit doigt, sauf incident, tant qu'ils n'auraient pas découvert la raison de cette action apparemment sans motif.

CHAPITRE XIV

Au cours des trente minutes qui suivirent le sabotage du transformateur principal de Rimrock, la totalité des cliniques et des hôpitaux de Billings constatèrent que leur installation de secours ne fonctionnait plus. Dans chacun des cas, la panne était due à la malveillance et, si les dégâts n'avaient rien de comparable avec ceux causés au transformateur, il faudrait néanmoins compter que la réparation ne pourrait être effectuée avant deux ou trois heures.

En ce qui concernait les opérations chirurgicales urgentes, c'était tout bonnement catastrophique !

Cela créa naturellement une certaine agitation dans tous les services hospitaliers de l'hôpital municipal, et personne ne fit attention à l'homme qui s'introduisit dans le bureau du docteur Boggart. Ce dernier tentait désespérément de mener à bien l'intervention chirurgicale commencée au moment de la panne, travaillait malaisément à la clarté parcimonieuse de quelques lampes électriques portatives qu'on avait été quérir en toute hâte.

Dans le bureau, l'intrus fouillait les tiroirs et les classeurs, méthodiquement, avec un calme qui démontrait qu'il ne craignait pas d'être dérangé dans l'immédiat. Il finit par mettre la main sur les papiers qu'il cherchait, les étala sur le bureau du docteur Boggart. Il s'agissait d'une feuille de sortie, d'un ordre de transfert pour l'hôpital municipal de Roundup, et d'une feuille en blanc à en-tête du service que dirigeait le docteur Boggart.

Cela fait, l'homme décrocha le téléphone et demanda au standard un numéro extra-muros. L'opératrice mit quelques minutes à l'obtenir, mais,

dès que la sonnerie retentit, l'on se manifesta immédiatement à l'autre bout du fil.

— Ici Scarett, fit l'homme, tout se déroule selon vos désirs, madame.

— Parfait, répondit M^me^ Atomos, obtenez la signature du médecin coûte que coûte, je pense que l'ordre d'évacuation ne va plus tarder. Que fait Keating ?

— Il s'occupe de l'ambulance, madame. Avec la confusion qui règne ici, il ne devrait pas rencontrer de difficulté.

— Ne soyez pas trop confiant, fit sèchement M^me^ Atomos, Beffort sait travailler vite et bien. Je viens d'apprendre qu'il a découvert le camion et son chargement ! Pour nous, rien ne sera joué tant que l'évacuation n'aura pas été acceptée par le service de sécurité.

— Oui, mais cela ne dépend pas de moi, fit timidement Scarett.

— Je sais parfaitement ce dont vous êtes capable, ironisa M^me^ Atomos. Alors faites-le bien et n'oubliez pas la prime qui vous attend en cas de réussite. Rappelez-moi dès que le médecin aura rédigé la feuille de transfert. À tout à l'heure.

Elle raccrocha et Scarett en fit autant.

---oOo---

À peu près au même instant, le docteur Wallace pointait un index accusateur sur son vis-à-vis.

— Si vous refusez de laisser ces malades sortir de notre ville, vous endosserez du même coup la responsabilité de leur mort ! Dans les salles d'opération, les chirurgiens ne peuvent travailler et nous avons actuellement vingt-cinq urgences !

— Cette panne ne va pas durer, fit doucement le directeur du bureau F.B.I. local.

Furieux, Wallace asséna un coup de poing sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Eux non plus ne dureront pas ! S'ils ne sont pas transportés à Roundup dans l'heure qui suit, je vous garantis que vous aurez vingt-cinq cadavres sur la conscience ! Aucun événement, aussi grave soit-il, ne doit empêcher le sauvetage d'une vie humaine !

— Je le sais fichtre bien ! aboya le directeur, mais il se trouve que je ne puis prendre seul cette décision ! Donnez-moi quinze minutes. C'est le temps qu'il me faut pour demander son aval à Smith Beffort !

Wallace ravala sa colère, se leva, posa les mains sur la table de travail et dit :

— Si vous prenez quinze minutes pour autoriser vingt-cinq malades à quitter Billings, ils seront trop tard à Roundup. Ils mourront en cours de route, je puis vous en donner l'assurance. Prenez vos responsabilités. Je prendrai les miennes.

— C'est-à-dire ?

— Que chaque malade sera soigneusement contrôlé à la sortie de son établissement hospitalier, ainsi que le personnel d'accompagnement et les ambulances qui assureront le transfert. D'autre part, rien ne vous empêchera d'effectuer vous-même un nouveau contrôle quand le convoi atteindra l'hôpital de Roundup…

Wallace jeta un regard anxieux sur sa pendule murale.

— Je vous en prie, décidez-vous, le temps presse ! Nous venons déjà de perdre cinq minutes en vaines discussions !

Le directeur serra les dents, saisit un laissez-passer en blanc, le signa, le tamponna et dit :

— Vous le remplirez vous-même. Indiquez clairement le nom des malades, ceux du personnel d'accompagnement, ainsi que le numéro d'immatriculation des ambulances. Je vous préviens que le convoi sera contrôlé à la sortie de Billings, en cours de route, et dans la cour de l'hôpital de Roundup !

— Merci ! jeta Wallace.

Il saisit le papier et quitta la pièce en trombe. La vie de vingt-cinq malades dépendait de sa célérité…

---oOo---

Le docteur Boggart était grave. Il venait de perdre une bataille sur la table d'opération et, tout en sachant ne pas en être directement responsable, en ressentait une terrible impression de culpabilité.

Il se préparait à regagner son bureau lorsqu'on vint le prévenir que le docteur Wallace avait enfin obtenu satisfaction, et que lui, Boggart, devait sur-le-champ établir la liste des malades dont il souhaitait le transfert à Roundup.

— Wallace possède déjà cette liste, dit-il.

— Il sait que vous avez quatre partants, mais désire leur identité, ainsi que celle des accompagnateurs. De plus, il lui faut également le numéro

d'immatriculation des ambulances…

Boggart descendit au secrétariat, prit les renseignements relatifs aux accompagnateurs et aux véhicules, remonta au premier étage. Il comptait téléphoner à Wallace de son bureau.

Au passage, il prit les fiches de ses quatre malades dans le casier de l'infirmière-chef, escalada les marches du réfectoire, avala un café et longea le couloir plongé dans la pénombre.

Le manque de lumière compliquait tout, rendait le service incohérent. Les ascenseurs ne fonctionnaient plus, et les couloirs étaient encombrés de chariots, d'infirmières pressées… Boggart déplorait cette agitation et ce bruit, mais savait que chacun faisait de son mieux, dans des circonstances inhabituelles, et que l'improvisation est toujours une source de nervosité dans un hôpital.

Il poussa la porte de son bureau, referma et se trouva face à un homme qui braquait sur lui un pistolet d'aspect bizarre.

— Docteur Boggart, n'est-ce pas ?

— Oui, qu'est-ce que vous voulez ? Je vous préviens que je n'ai pas un dollar…

— L'argent ne m'intéresse pas, fit Scarett avec une grimace. Je désire simplement que vous ajoutiez quelqu'un sur la liste que vous devez remettre au docteur Wallace.

Il venait d'avoir le tuyau par Keating qui, vêtu en infirmier, rôdait dans l'hôpital en tendant l'oreille, et avait compris que cette nouvelle disposition modifiait le plan conçu par M^me^ Atomos. Tout au moins dans ses détails, car, en ce qui concernait la ligne générale, il ne pouvait et ne devait y avoir aucun changement.

Boggart fronça les sourcils.

— Si votre demande est justifiée, dit-il, il est inutile de me menacer ! Je suis tout prêt à vous donner satisfaction. De quoi s'agit-il ?

Il était calme, pensait qu'il avait affaire à un homme affolé par la situation et qui devait avoir un parent hospitalisé.

— D'ailleurs, ajouta-t-il en prenant place derrière sa table de travail, vous ne savez même pas si la personne en question ne figure pas déjà sur ma liste…

— Elle n'y figure pas, assura Scarett, et ma demande n'est pas justifiée. Prenez votre stylo et inscrivez… Allons ! Faites ce que je vous dis !

L'éclat de ses yeux et le ton de sa voix firent comprendre à Boggart qu'il ne plaisantait pas. Il n'éprouvait aucune crainte pour lui-même, s'inquiétait parce que son interlocuteur retardait son coup de téléphone à Wallace et, de ce fait, mettait en danger la vie des quatre partants.

— Vous me raconterez votre histoire dans un instant, dit-il fermement en tendant la main vers le téléphone.

D'un violent coup de crosse, Scarett rabattit sa main.

— Vous ferez exactement ce que je vous ordonnerai, dit-il durement. Et comprenez bien que vous n'appellerez pas Wallace tant que vous n'aurez pas cédé !

Boggart posa sa main douloureuse sur la table. Scarett eut un sourire cruel.

— Maintenant, vous ne pourrez plus vous servir de cette main pendant quelque temps, n'est-ce pas ? Alors, soyez coopératif, sinon je vous brise les doigts. Pour un chirurgien, c'est très grave, non ? Prenez votre stylo et écrivez. Voici les noms que vous donnerez à Wallace en supplément de ceux que vous avez sur votre liste : Malade : M^me^ Sonia Singleton. Accompagnateurs : MM. Scarett et Keating…

Boggart inscrivit docilement les noms, ajouta le numéro d'immatriculation d'une ambulance relevé par Keating dans de parking de l'hôpital, et, sur un ordre de Scarett, il décrocha le téléphone, appela Wallace et lui communiqua la nouvelle liste.

— Tiens ! s'étonna Wallace, vous avez une malade de plus ?

— Accident de la rue, fit laconiquement Boggart.

Scarett tenait l'écouteur. Le médecin ne voulait prendre aucun risque. Il se disait simplement qu'il alerterait la police dès qu'il en aurait la possibilité. Son agresseur devait être un maniaque…

— Bien, dit Wallace, j'ajoute votre cinquième ambulance. Le rendez-vous général aura lieu dans dix minutes devant l'entrée de North Park. De là, le convoi gagnera la route 87 et subira un contrôle. Ensuite tout ira très vite. Bonne journée, Boggart !

— Vous, de même…

Boggart raccrocha et Scarett s'en débarrassa d'une décharge de son pistolet paralysant, l'arme enlevée à Old Lucky. Le docteur serait ainsi incapable de nuire pendant soixante minutes. D'ici là, M^me^ Atomos, alias Sonia Singleton, et ses gardes du corps auraient mis une bonne distance entre eux et Billings.

Scarett enfila la blouse et le calot d'infirmier que Keating lui avait procurés, s'empara de la liste dressée par Boggart et descendit au rez-de-chaussée. Au secrétariat, il prétendit être envoyé par le docteur Wallace afin de prendre la tête du convoi de l'établissement. Personne ne mit sa parole en doute et on lui confia les bons de sortie.

Cinq minutes plus tard, l'ambulance conduite par Keating sortait de l'hôpital en entraînant quatre autres véhicules du même type dans son sillage.

— Tu as la tente à oxygène ? s'enquit Scarett.

— Elle est en place, confirma Keating.

— *Okay* ! Maintenant, il ne nous reste plus qu'à récupérer M^me^ Atomos.

Deux kilomètres plus loin, l'ambulance de tête tomba en panne devant un parking souterrain de la 24^e^ Rue. Les autres conducteurs proposèrent leur aide, mais Scarett affirma que la réparation serait vite effectuée et leur enjoignit de continuer leur route vers le point de rassemblement.

Quand les quatre voitures se furent éloignées, l'ambulance pénétra dans le parking désert et se rangea contre une camionnette où attendait M^me^ Atomos. La sinistre femme monta dans l'ambulance, s'allongea sous les couvertures, et Scarett rabattit sur elle la tente à oxygène.

Là-dessous, M^me^ Atomos ne pourrait être reconnue, et sauf incident imprévu, était assurée de sortir de Billings en prenant un minimum de risques.

---oOo---

L'usine était située en bordure de la voie ferrée, à l'extrémité d'une route privée. La voiture de Beffort s'approcha des cuves où Owen Bernitz et ses hommes attendaient, contourna le terre-plein, s'engagea sous la vaste toiture qui protégeait les acides de la pluie et de la poussière.

— C'est ici, fit Bernitz.

Beffort et son groupe descendirent de voiture. Les cuves étaient à demi enterrées et leur partie visible ne surplombait pas le sol de plus d'un mètre. Bernitz montra des traces de roues imprimées dans la terre meuble à cet endroit.

— Le camion est venu en marche arrière, puis a relevé son plateau… Voilà tout ce qui reste des employés de Joyce.

Un magma écœurant formait un tas gluant sur le sol. Tout ce que l'acide sulfurique n'avait pas encore rongé était là, mais, si cela ne représentait plus

grand-chose, l'on pouvait toutefois dénombrer le nombre des victimes à certains détails.

Mie se détourna, se réfugia dans la voiture. Elle venait de voir une main encore crispée sur le rebord de la cuve.

— C'est une femme, expliqua Bernitz. Elle s'est accrochée ici pour tenter de fuir, puis elle est morte. L'acide a rongé son corps, puis son bras s'est coupé au niveau du liquide et la main a continué de serrer le rebord de la cuve… Ce qui veut dire que tous ces gens étaient vivants quand la benne du camion les a jetés là-dedans ! Signé M^me^ Atomos, pas de doute !

— Elle a donné l'ordre, murmura Beffort, mais je voudrais bien savoir qui conduisait le camion…

Akamatsu haussa les épaules.

— Ce qui est remarquable, dit-il, c'est que personne ne serait capable de témoigner devant un jury que M^me^ Atomos est une criminelle ! Autant qu'il m'en souvienne, elle n'a jamais tué quelqu'un de sa main ! Si elle l'a fait, qui pourrait le prouver ?

— Je sais que vous avez raison, Yosho, et cela importe peu. Sans elle, rien ne serait arrivé et vous ne parviendrez jamais à la rendre irresponsable à mes yeux !

— Je ne voulais pas en venir là, protesta Akamatsu. C'était une constatation, sans plus.

À ce moment, Mie passa la tête par la portière.

— Smith ! appela-t-elle, le Central F.B.I. demande à vous parler.

Beffort se dirigea vers la voiture, saisit le micro, se nomma et fut en communication avec le directeur régional.

— Monsieur Beffort, je vous appelle afin de vous faire part d'une décision que j'ai dû prendre sans vous en aviser auparavant pour cause d'urgence.

— Vous avez certainement bien fait, dit effort. De quoi s'agit-il ?

— J'ignore si vous êtes au courant, mais peu après le sabotage du transformateur de Rimrock, les installations de secours des établissements hospitaliers de Billings subirent également des détériorations qui…

— Un instant ! coupa Beffort. Voulez-vous dire que les groupes électrogènes des hôpitaux ont été sabotés ?

— Exactement…

Beffort sentit son estomac se crisper.

— Et alors ? demanda-t-il. Quel rapport avec la décision que vous avez prise ?

— Un rapport direct, puisque ces pannes rendaient inutilisables les salles d'opération de notre ville ! Le docteur Wallace m'a demandé un laissez-passer pour que les malades en « urgence » puissent être conduits à Roundup afin d'y être opérés. C'est cette autorisation que j'ai donnée avant d'être en mesure de vous consulter, car le temps pressait. Voilà. J'espère ne pas avoir abusé…

— Combien de malades en route pour Roundup ? trancha Beffort très contracté.

— Wallace m'a communiqué une liste de vingt-six malades, cinquante-deux accompagnateurs appartenant tous…

— *Okay* ! Interrompit de nouveau Beffort. Seules les femmes m'intéressent, mon vieux. Surtout les femmes du type asiatique ! Ne me dites pas qu'il y en avait une parmi les malades !

Le directeur local eut un petit rire.

— Ridicule ! Si vous croyez que M^me^ Atomos a pu se faire admettre dans un hôpital, feindre une maladie et être embarquée dans le groupe des « urgents », vous faites fausse route !

Beffort ricana à son tour.

— Avec M^me^ Atomos, il faut s'attendre à tout. Aucune anomalie dans cette liste ?

— Non, rien de spécial.

— Avez-vous téléphoné aux hôpitaux pour savoir si les malades viennent bien tous réellement de chez eux ?

— Pour quoi faire ? Ce sont les hôpitaux eux-mêmes qui ont établi cette liste ! En dernier lieu, l'hôpital municipal à simplement ajouté un nom sur sa liste primitive.

— Qui ?

— Une certaine Sonia Singleton.

— Parfait, fit Beffort, je pense que tout est en ordre. Personne ne vous blâmera pour cela.

Il coupa, fit un signe à Bernitz qui accourut.

— Owen, foncez jusqu'au plus proche téléphone. Vous appellerez l'hôpital municipal, demanderez depuis quand était hospitalisée M^me^ Sonia Singleton.

Bernitz sauta dans une voiture et démarra comme une fusée.

— Que se passe-t-il, Smith ? vint s'enquérir Akamatsu.

— Presque rien ! explosa Beffort. M^me^ Atomos est peut-être en train de nous filer entre les doigts avec l'autorisation du directeur local du F.B.I. ! Une paille, *hey* ?

CHAPITRE XV

Owen Bernitz revint dans un temps-record, sauta de voiture et dit :

— Sonia Singleton est à l'hôpital depuis trois mois. On la soigne pour déficience cardiaque…

— Fausse alerte, pas de chance !

— Attendez, patron, quelque chose ne va pas, car la femme est toujours dans son lit ! Donc, celle qui se dirige en ce moment vers Roundup est une autre…

Akamatsu dit :

— Une autre qui a pris la place de M^me^ Singleton ?

— Non, répondit Bernitz, le cas de Sonia Singleton ne nécessitait pas son transfert.

D'autre part, il y a encore un truc bizarre dans cette histoire. Le docteur Boggart…

— Qui est-ce ? demanda Beffort.

— C'est lui qui a fourni la liste de ses urgences au docteur Wallace. Or, depuis environ trois quarts d'heure, il est sans connaissance. L'un de ses collègues a diagnostiqué une foudroyante attaque de paralysie !

Akamatsu et Beffort eurent le même sursaut. Bernitz alluma un cigare, lorgna les deux hommes et dit :

— Si on se souvient que Lucky portait un pistolet paralysant…

Beffort remonta dans sa voiture, décrocha le micro du poste et appela le bureau du F.B.I.

— Ici Beffort, dit-il sèchement, je viens d'apprendre que la dernière malade inscrite par le docteur Boggart sur la liste de l'hôpital municipal n'a

pas quitté son lit. Savez-vous au moins où se trouve le convoi en cette minute ?

Le directeur du Central eut un petit hoquet.

— Vous êtes sûr ?

— Je suis sûr. Maintenant, répondez à ma question : À quelle distance de Roundup se trouve le convoi ?

— Je ne sais pas… Je puis néanmoins vous dire qu'il avait accompli la moitié du parcours lors du second contrôle. Il y a de cela quinze minutes. Toutes les ambulances étaient présentes et les papiers des malades et les accompagnateurs étaient en règle… Écoutez, Beffort, j'ai peut-être eu tort de signer cette feuille de transfert, mais je ne suis pas un enfant de chœur ! Le convoi ne se balade pas tout seul dans la nature ! Il est précédé d'une voiture-radio de la police fédérale et suivi d'une autre ! Si une brebis galeuse est dans le convoi, elle ne pourra pas en sortir aussi facilement que vous semblez le croire…

— Pouvez-vous contacter vos hommes ?

— Rien de plus simple.

— Alors, vous pouvez leur dire que M^me^ Atomos voyage sous le nom de Sonia Singleton et que ses accompagnateurs appartiennent probablement à son Organisation !

— Bien, ils vont les arrêter !

— Non ! aboya Beffort. L'un des deux hommes est en possession d'un pistolet paralysant. Si vos G'men font mine de passer à l'action, ils vont se faire endormir pour le compte ! En outre, ils ne peuvent ouvrir le feu sur l'ambulance sans que nous ayons auparavant la certitude que c'est bien M^me^ Atomos qui l'occupe.

— Mais vous venez de dire…

— Je sais ! Il y a cinquante chances sur cent pour que M^me^ Atomos voyage effectivement dans l'ambulance, et il y en a autant pour que ce soit une ruse destinée à nous lancer sur une fausse piste !

— Bon sang ! jura le directeur ; que faut-il faire dans ces conditions ?

— Vos gars doivent surveiller étroitement cette voiture, la suivre si elle sort du convoi, mais ne jamais s'en approcher à moins de cinq cents mètres sous peine d'être paralysés ! Ils vont demeurer en contact-radio avec le Central et vous tenir, minute par minute, au courant de la situation. Je vais fréter un hélicoptère, rattraper le convoi avant Roundup, et voir moi-même

ce qu'il en est. Appelez vos hommes. Pour l'instant, qu'ils se contentent de jouer les chiens de berger…

---oOo---

Vingt-six ambulances, mesurant chacune six mètres de long, et roulant en conservant entre elles un écart réglementaire de trente mètres, cela représente un convoi s'étalant sur près d'un kilomètre. Ce n'était pas d'une précision absolue en raison du phénomène « d'accordéon » qui frappe tout convoi, mais, quoi qu'il en soit, il n'en demeurait pas moins vrai que la voiture « fédérale » de queue perdait de vue l'ensemble du convoi lorsque la route devenait sinueuse.

Ce qui se produisait pour la voiture de queue arrivait également pour la voiture de tête, si bien qu'une dizaine d'ambulances échappaient à tout contrôle dans les longs virages et les séries de courbes…

La route traversait précisément un bois lorsque M^me^ Atomos jugea que l'instant était venu de fausser compagnie aux G'men. Tout était calme et rien ne la pressait, mais le docteur Boggart redeviendrait alerte et dispos dans une quinzaine de minutes, s'empresserait naturellement d'agiter la cloche d'alarme, et une nuée de policiers, Smith Beffort en tête se lanceraient à la poursuite du convoi.

M^me^ Atomos repoussa les couvertures, sortit de la tente à oxygène, et dit à Scarett :

— Nous sommes dans un bois et la route est en lacet. Le dégagement est-il possible ?

Scarett consulta une carte de la région, suivit un trait bleu qui représentait une route secondaire, et dit :

— Dans deux kilomètres, nous pouvons tenter le coup, madame. Cette route ne doit pas être fameuse, mais elle nous conduira très vite à la nationale 12 où nous pourrons nous emparer d'une voiture moins voyante.

M^me^ Atomos sourit.

— Très bien. Dites à Keating de se préparer.

Scarett passa le mot à son complice qui conduisait et l'ambulance se mit à ralentir. Elle prenait ses virages lentement, freinait, reprenait mollement de la vitesse. À ce compte, un trou se produisit rapidement entre elle et la voiture qui la précédait, mais la distance resta égale avec la voiture qui suivait et qui calquait son allure sur la sienne.

— Maintenant, fit Scarett, tu peux y aller !

Keating appuya à fond sur l'accélérateur et l'ambulance s'envola littéralement. Surprise, la voiture qui suivait ne réagit pas immédiatement, si bien que le véhicule de M^me^ Atomos fut bientôt seul à naviguer sur une longue portion de route déserte.

Quand Keating vira sur une courte ligne droite, la voiture qui suivait n'avait pas encore recollé, et celle qui précédait n'était pas en vue. La jonction s'effectua à la sortie du bois, et le conducteur auteur de ce retour ne remarqua pas qu'il venait de rejoindre une autre ambulance que celle qu'il suivait depuis Billings.

Quatre minutes plus tard, les deux voitures qu'occupaient les agents fédéraux enregistrèrent le message du directeur local. La voiture de queue remonta le convoi à toute allure, ne compta plus que vingt-cinq ambulances, entra aussitôt en contact-radio avec Billings.

— Nous avons agi avec discrétion, monsieur, mais il semble que ce soit précisément l'ambulance de M^me^ Singleton qui manque à l'appel !

— Bon Dieu ! Regardez de plus près ! Et tâchez de savoir depuis quand cette voiture n'est plus dans le convoi ! Je reste à l'écoute…

Le message atteignit Beffort alors que son hélicoptère survolait la ligne imaginaire séparant les comtés de Yellowstone et de Musselshell.

— Personne ne sait exactement à quel moment l'ambulance est sortie du convoi, fit le directeur local d'un ton vibrant d'émotion. On sait seulement qu'elle était encore là lors du contrôle de…

— Peu importe ! coupa Beffort. Faites le nécessaire pour que les routes soient gardées de Billings à Lewistown, et de Bozeman à Miles City ! L'ambulance n'a pas eu le temps de sortir de ce quadrilatère.

— Elle l'aura fait quand l'implantation de ce système de contrôle sera effective ! Toutes les forces disponibles de la moitié du Montana sont agglutinées autour de Billings ! Avant qu'elles ne prennent position, il s'écoulera au moins une heure !

Beffort crispa ses mains sur le micro. Lui, et lui seul, avait conduit les opérations dans cette affaire. Des milliers d'hommes encerclaient Billings sur son ordre, mais M^me^ Atomos venait de percer ce cercle de fer avec son aisance coutumière et il ne restait personne pour la pourchasser… La force « Dragon Vert » et les hommes d'Eddy Witturst continuaient même de fouiller Billings ! Navrant !

— Faites ce que vous pouvez, dit Beffort, et bouclez l'État si besoin est ! Une ambulance est repérable, que diable ! De mon côté, je vais survoler la

région jusqu'à épuisement du carburant. Terminé.

Tandis que la conversation se déroulait, l'hélicoptère avait continué son vol vers Roundup. Beffort se tenait à côté du pilote. Akamatsu et Mie occupaient les sièges arrière.

Akamatsu tapa sur l'épaule de Beffort, montra la carte qu'il examinait et dit :

— Regardez cela, Smith, et dites-moi ce que vous en pensez. Entre Billings et Roundup, la route 87 que nous survolons ne compte pratiquement pas de secondaire dans ce secteur. Je ne vois que cette ligne bleue qui rejoint la nationale 12 à la hauteur de la borne 35.

— Intéressant, dit Beffort, d'autant plus que c'est peu après ce point qu'on a constaté la disparition de l'ambulance !

Puis, tourné vers le pilote, il ajouta :

— Suivez cette secondaire, Hems, la 87 ne peut rien nous apprendre de neuf.

Le pilote changea de cap, et l'appareil piqua droit sur le nord-est. À cent mètres d'altitude, chaque détail était parfaitement visible, et l'identification des véhicules n'offrait pas la moindre difficulté. Après dix minutes de vol, l'hélicoptère arriva à l'intersection des deux routes, et Beffort dut choisir entre la direction de Roundup et celle de Bascom. En fait, le choix s'imposait. Comment M^me^ Atomos aurait-elle eu l'idée de revenir à Roundup alors qu'elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour éviter cette ville ?

De plus, la route de Bascom continuait vers Miles City, Baker, et la frontière du Montana et du North Dakota… Une fois au North Dakota, M^me^ Atomos bénéficierait du fameux manque de coordination entre les polices des différents États, n'aurait plus à craindre que le F.B.I.

— Droit devant, Hems, ordonna Beffort.

À près de trois cents kilomètres à l'heure, l'appareil piqua sur Bascom qu'il dépassa, continua vers Sumatra sans rien rencontrer de suspect.

— Nous sommes dans la mauvaise direction, dit Akamatsu, si l'ambulance avait pris cette direction, nous l'aurions rencontrée depuis longtemps.

— D'accord avec vous, Yosho. Hems, faites demi-tour !

Il était sombre, sentait que ses chances de rejoindre M^me^ Atomos s'amenuisaient de seconde en seconde. La terrible femme avait évidemment concocté un scénario impeccablement fignolé pour mettre Beffort dans le

vent. Elle allait encore remporter cette manche. Beffort en était intimement persuadé, et la demi-victoire que représentait la capture des rats pestiférés ne suffisait pas à le consoler.

L'hélicoptère survola de nouveau Bascom, continua à toute allure vers Roundup. Brusquement, Mie se pencha. Elle avait de très bons yeux.

— Là-bas ! s'exclama-t-elle ; c'est une ambulance !

Beffort s'empara des jumelles, jura. C'était effectivement l'ambulance de l'hôpital municipal de Billings ! Elle roulait très vite, rideaux tirés et son phare rotatif était en état de marche. Sa sirène stridulait probablement, mais Beffort était trop loin, trop haut, et trop assourdi par le sifflement des rotors pour en jurer.

— Dessus, Hems ! Il faut l'obliger à stopper !

En même temps qu'Akamatsu et Mie, il dégaina son pistolet paralysant, puis il appela par radio le Central de Billings.

— Ici Beffort, nous venons de retrouver l'ambulance ! Elle roule vers Roundup. Donnez des ordres pour qu'elle soit arrêtée au cas où nous ne pourrions l'intercepter !

— Bien compris ! Comptez sur moi !

Hems laissait descendre son appareil, partait en dérapage, frôlait le toit de l'ambulance…

— *Okay* ! cria Beffort ; posez-vous en travers de la chaussée pour l'obliger à stopper !

L'appareil se rua en avant, s'immobilisa au sommet d'une côte, se posa. Instantanément, Beffort, Mie et Akamatsu bondirent à terre, plongèrent dans le fossé en braquant leur arme sur l'ambulance qui ralentissait. Le soleil tapait sur son pare-brise, empêchait de distinguer ses occupants. Enfin, elle stoppa à cinq mètres de l'hélicoptère, la portière s'ouvrit, et un grand type maigre vêtu d'une salopette mit pied à terre.

— Les mains en l'air ! ordonna Beffort.

Cet homme pouvait être l'un des accompagnateurs de M^me^ Atomos. Le type leva les mains, s'avança d'un pas nerveux.

— Qui êtes-vous, au juste ?

— Police fédérale !

Le type ricana, fourra ses mains dans ses poches.

— Dans ce cas, dit-il, vous feriez mieux de courir après ma Chevrolet au lieu de jouer aux Indiens avec moi ! Deux mecs et une poupée jaune me

l'ont fauchée il n'y a pas dix minutes ! Je me rendais de ce pas au commissariat…

---oOo---

La Chevrolet fut retrouvée sur un parking de Bascom, avec un petit mot coincé sous le balai de l'essuie-glace situé devant le siège du conducteur : *Alors, Smith, qu'en dites-vous ?*

C'était naturellement l'écriture de M^me^ Atomos. Beffort se contint pour ne pas éclater de rage, froissa le papier entre ses mains, tâta le capot de la Chevrolet.

— Le moteur est encore très chaud, dit-il, si chaud que je jurerais qu'il n'est pas arrêté depuis plus de quelques secondes !

Akamatsu ouvrit la portière arrière, découvrit un magnétophone posé sur la banquette. Juste à côté, une enveloppe marquée au nom de Smith Beffort et de Mie Azusa.

Beffort la déchira, en tira une feuille sur laquelle était écrit : *Mettez ce magnétophone en route. Il passera un enregistrement qui vous est destiné*.

Beffort tendait déjà la main vers le bouton de mise en route, mais Mie lui saisit brusquement le poignet.

— Non, Smith !

— Pourquoi pas ?

Mie s'accrocha à son bras avec une énergie farouche.

— Je suis certaine que c'est un piège ! Cette maudite femme a perdu la partie et ce magnétophone est sans doute sa dernière action, sa dernière tentative tendant à vous tuer !

Beffort souleva doucement l'appareil, le trouva extraordinairement lourd.

---oOo---

Au laboratoire de Bascom, des spécialistes désamorcèrent l'engin infernal placé dans le coffre du magnétophone. Curieusement, la bombe ne devait pas sauter dès la mise en marche de l'appareil. Néanmoins, cette mise en marche déclenchait un détonateur réglé pour faire exploser la charge au bout d'un temps variant entre sept à huit minutes. À l'estime, c'était difficile à déterminer.

— À présent, fit l'un des spécialistes, vous pouvez écouter l'enregistrement si cela vous chante. Je lance la piste ?

— Allez-y, accepta Beffort.

La bande commença à se dérouler. Il y eut cinq ou six secondes de silence, puis la voix de M^me^ Atomos se fit entendre :

— Monsieur Beffort, je vais vous échapper de nouveau, mais nous ne tarderons pas à nous retrouver. Maintenant, vous savez que j'ai des amis, de l'argent, et que je vais faire l'impossible pour reconstituer une Organisation digne de moi. Grâce à Old Lucky, je suis entrée en possession d'un pistolet paralysant qui me servira de modèle pour fabriquer d'autres exemplaires. Si je parviens à engager quelques savants dans mon équipe, je crois pouvoir recomposer le rayon désintégrateur. Quand j'aurai atteint ce but, inutile de vous dire que je cesserai de jouer au chat et à la souris avec les U.S.A. ! Cette fois, je frapperai fort, très fort…

Il y eut une interruption. Le spécialiste dit :

— C'est ici que l'explosion aurait dû se produire.

Puis, M^me^ Atomos reprit :

— Vous êtes habile, monsieur Beffort, puisque vous êtes encore vivant pour écouter la suite de mon message ! Mais, je m'attendais un peu à cela… Donc, pour conclure, je vous donne rendez-vous dans trois mois à Cincinnati, dans l'Ohio. Là-bas, je vous démontrerai que M^me^ Atomos n'est pas morte ! À bientôt, monsieur Beffort, et veillez bien sur la santé de votre épouse…

Beffort stoppa le magnétophone. Akamatsu dit :

— Dans trois mois à Cincinnati, *hey* ?

— Nous y serons, Yosho. En attendant, essayons quand même de la capturer avant qu'elle ne sorte du Montana. Inspecteur ! Dites à vos patrouilles de fermer la route…

Il donnait des ordres, Beffort, mais c'était plus par acquit de conscience que par réelle conviction. Il savait parfaitement qu'il n'entendrait plus parler de son ennemie avant le fameux rendez-vous de Cincinnati…

FIN

Revu et corrigé en mars 2016

1 Voir *M^me^ Atomos croque le marmot*, même auteur, même collection.

2 Voir : *M^me^ Atomos crache des flammes*, même auteur, même collection.

3 Authentique. Cette demande de crédit a été formulée en août 1967 par le Président Johnson qui a également donné les chiffres indiqués plus haut. À la même époque, le Sénat a refusé ce crédit de quarante millions de dollars.

4 International Board of Narcotics.

5 Voir *Le retour de M^me^ Atomos*, même auteur, même collection.